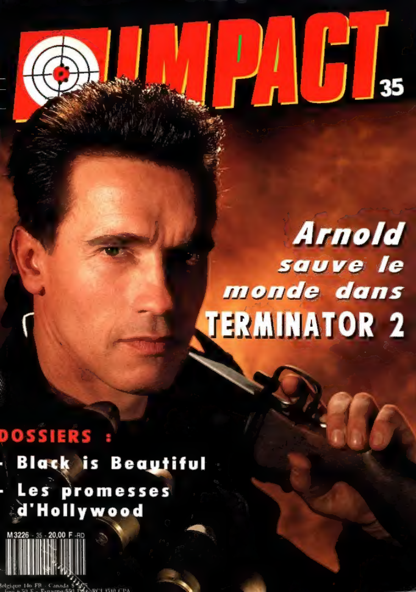
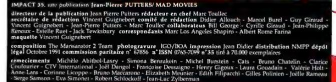

IMPACT
35
Arnold
sauve le
monde dans
TERMINATOR 2
DOSSIERS :
- Black is Beautiful
- Les promesses
d'Hollywood
M3226 - 35 - 20,00 F -RD
Belgique 146 FB - Canada $

SOMMAIRE

OPERATION CONDOR, P. 20.

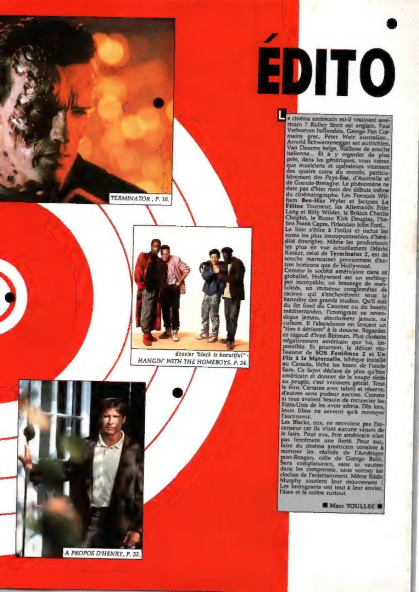


IMPACT 35, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

directeur de la publication Jean Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateus** Bill George - Cyrille Giraud - Jean-Philippe Renoux - Estelle Ruet - Jack Tewksbury **correspondants** Marc Los Angeles Shapiro - Albert Rome Farina **maquette** Vincent Guignebert

composition The Mansarator 2 Team **photogravure** IGO/BOA **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Octobre 1991 **commission paritaire** n° 67856 **n° ISSN** 0765-7099 **n° 35** tiré à 70.000 exemplaires

remeciements Michèle Abitbol-Lasry - Simona Benzakein - Michel Burstein - Cats - Bruno Chatelin - Clarice Coufourier - CTV International - Joël Dangol - Françoise Dessaigne - Henry Gigoux - Laura Gouadain - Valérie Holt - Anne Lara - Corinne Licoppe - Bruno Marcarone - Elizabeth Meunier - Edith Filipacchi - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Eva Simonet - Robert Schlockoff - Jean-Luc Zylberman



TERMINATOR , P. 10.

dossier "black is beautiful" - HANGIN' WITH THE HOMEBOYS, P. 24.

A PROPOS D'HENRY, P. 32.

ÉDITO

Le cinéma américain est-il vraiment américain ? Ridley Scott est anglais, Paul Verhoeven hollandais, George Pan Cosmatos grec, Peter Weir australien... Arnold Schwarzenegger est autrichien, Van Damme belge, Stallone de souche italienne... Et à y regarder de plus près, dans les génériques, vous verrez que musiciens et opérateurs viennent des quatre coins du monde, particulièrement des Pays-Bas, d'Australie et de Grande-Bretagne. Le phénomène ne date pas d'hier mais des débuts même du cinématographe. Les Français William **Ben-Hur** Wyler et Jacques **La Féline** Tourneur, les Allemands Fritz Lang et Billy Wilder, le British Charlie Chaplin, le Russe Kirk Douglas, l'Italien Frank Capra, l'Irlandais John Ford... La liste s'étire à l'infini et inclut les noms les plus insoupçonnables d'hérédité étrangère. Même les producteurs les plus en vue actuellement (Mario Kassar, celui de **Terminator 2**, est de souche marocaine) proviennent d'autres horizons que de Hollywood.

Comme la société américaine dans sa globalité, Hollywood est un melting-pot incroyable, un brassage de mentalités, un immense conglomérat de racines qui s'enchevêtrent sous la bannière des grands studios. Qu'il soit du fin fond du Caucase ou du bassin méditerranéen, l'immigrant ne revendique jamais, absolument jamais, sa culture. Il l'abandonne en lançant un "rien à déclarer" à la douane. Regardez ce nigaud d'Ivan Reitman. Plus cinéaste négativement américain que lui, impossible. Et pourtant, le délicat réalisateur de **SOS Fantômes 2** et **Un Flic à la Maternelle**, tchèque installé au Canada, lèche les boots de l'oncle Sam. Ce fayot déclare de plus qu'être américain et donner de la soupe tiède au peuple, c'est vraiment génial. Tous le font. Certains avec talent et réserve, d'autres sans pudeur aucune. Comme si tous avaient besoin de remercier les Etats-Unis de les avoir admis. Dès lors, leurs films ne servent qu'à renvoyer l'ascenseur.

Les Blacks, eux, ne renvoient pas l'ascenseur car ils n'ont aucune raison de le faire. Pour eux, être américain n'est pas forcément une fierté. Pour eux, faire du cinéma américain consiste à montrer les réalités de l'Amérique post-Reagan, celle de George Bush. Sans complaisance, sans se vautrer dans les compromis, sans sonner les cloches de l'entertainment. Même Eddie Murphy soutient leur mouvement ! Les immigrants ont tout à leur envier, l'âme et la colère surtout.

■ Marc TOULLEC ■

■ *Scott Bakula & "Simbad" dans NECESSARY ROUGHNESS* ■

HOLLYMPIQUE

Voici deux-trois ans, les Américains célébraient le dieu Baseball à travers des films aussi différents que **Jusqu'au Bout du Rêve**, **Les Indians** et **Duo à Trois**. En 1991, Hollywood, qui musarde dans tous les répertoires, donne simultanément dans le football américain et le hockey sur glace.

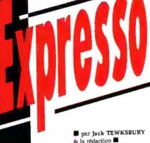
Bien loin de **La Castagne** avec Paul Newman, **Necessary Roughness** semble avoir été écrit sur mesure pour le public teen-ager. Les terribles Armadillas de l'**Université** du Texas sont dirigés par un capitaine de 34 ans. Normal. Plus surprenant est de trouver au poste de central une fille ! Une gonzesse chez les machos. Compétition et prestige local obligent, les Armadillas doivent se discipliner pour conquérir le titre tandis que l'entraîneur file le parfait amour avec la prof de journalisme. *"Necessary Roughness traite du retour de l'amateurisme dans le football pratiqué au collège, là où ce sport aurait plutôt tendance à devenir semi-professionnel. C'est un peu l'histoire de Cendrillon appliquée aux joueurs d'une équipe de football"* annonce fièrement le producteur Mace Neufeld. Ceux qui se gargarisent des matches diffusés sur *Canal +* seront heureux d'apprendre que les Armadillas de **Necessary Roughness** comptent dans leur rang des membres des Chicago Bears, des Oakland Raiders, des Los Angeles Raiders et des Minnesota Vikings.

Plus cinématographiquement parlant, Stan Dragoti (**Monsieur Maman**) réalise le film.

Du football américain encore dans **A League of Their Own** de Penny Marshall. Tom Hanks y incarne l'entraîneur d'une équipe essentiellement composée de femmes, dont Geena Davis et Madonna. Une petite visite dans les vestiaires s'impose d'elle-même !

■ *THE CUTTING EDGE* ■

De son côté, Paul Michael Glaser (qui a fait la une des canards à scandales avec le décès de son fils) revient à la mise en scène quatre ans après le déjà sportif **Running Man**. Mais son **The Cutting Edge** ressemble fort à un bon vieux mélo, arrosé d'une large rasade d'eau de rose. Le turbulent Doug Dorsey, as du hockey sur glace, entretient une liaison orageuse avec Kate Moseley, championne de patinage artistique. Comme les jeux olympiques d'hiver 92 se profilent à l'horizon, les amants connaissent une longue période de troubles... Sortez vos kleenex. ■



■ par Jack TEWKSBURY & la rédaction ■



■ *Jennifer Jason Leigh & Jason Patric dans RUSH* ■

● Cent fois violée dans **Last Exit to Brooklin**, écartelée entre deux camions dans **Hitcher**, sexuellement glauque dans **Au Coeur de Minuit**, paillarde et cochonne dans **La Chair et le Sang**, Jennifer Jason Leigh s'est calmée dans **Backdraft**, où elle se contente d'oublier sa petite culotte sur les lances à incendie d'un camion-pompier.

Sous la direction de l'ex-productrice Lili Fini Zanuck (**Cocoon**), elle incarne, dans **Rush**, Kirsten Cates, recrue fraîchement sortie de l'académie de police. Ses supérieurs lui collent un partenaire peu recommandable, Jim Raynor (Jason Patric), flic des narcotiques. Enquête faisant, la jeune femme visite les milieux de la drogue et cède elle-même au démon de la piqouse...

EXPRESSIMO

● Après **Les Croisades** de Paul Verhoeven, Arnold Schwarzenegger retourne à un rôle soft, celui du gentil héros du remake de **L'Extravagant Mr. Deeds** précédemment incarné par Gary Cooper sous la direction de Frank Capra. Ce sont les frères Zucker qui orchestrent les gags.

● Chuck Norris fait ses débuts à la télévision dans la série *King Air*. Son personnage : un aventurier partagé entre l'action et le romantisme !

● Alec Baldwin ne reprendra pas le rôle de Jack Ryan qu'il tenait dans **A La Poursuite d'Octobre Rouge**. La séquelle, **Patriot Games** de John Milius, aura pour héros Harrison Ford, au "chômage" depuis le naufrage du projet **Night Ride Down**. Tandis que le bel Alec retrouve Jessica Lange sur les planches pour une relecture de "*Un tramway nommé désir*", une deuxième séquelle à **Octobre Rouge** pointe déjà à l'horizon. C'est **Clear and Present Danger**, lequel intéresse fortement John McTiernan, dont le dernier film, **Fern Gully : The Lost Rain Forest** avec Sean Connery, reçoit des échos on ne peut plus enthousiastes.

● Luc Besson - vous pouvez contourner l'interminable interlude qu'est son **Atlantis** - annonce un imposant projet de science-fiction, **Zaltamm Bleros** (plutôt Blaireau non ?) au budget conséquent de 100 millions de francs. Pendant ce temps, son égérie de Nikita, Anne Parillaud, sera une vampire contemporaine dans le **Innocent Blood** de John Landis. Les frenchies n'en finissent pas d'être ambitieux : Jean-Jacques Beineix (que la modestie n'a pas encore étouffé) se remet à **La Vierge de Glace**, d'après le fabuleux roman noir de Marc Boehm. Encore une histoire de suceur de sang, que le réalisateur de **La Lune dans le Caniveau** avait abandonnée voici cinq ans pour cause d'investissement trop onéreux.

● Cynique et méchant, le britannique Bruce Robinson (**Whitnail and I**, **How to Get Ahead in Advertising**) part pour Hollywood où il devrait tourner **Jennifer Eight** d'après son propre scénario. Andy Garcia y est un flic enquêtant sur le meurtre de jeunes femmes aveugles.

Andy Garcia toujours. Il sera bientôt le conquistador Cortez dans un film de Andreï Konchalovski.

● Stallone tourne encore, malgré les résultats catastrophiques de **Oscar**. *Carolco* lui offre un pont d'or pour **Cliffhanger** de Renny Harlin, où Sly joue les gardes forestiers spécialistes de l'escalade.

● Après le succès de **Danse avec les Loups**, tout Hollywood veut son western. Michael Mann termine **Le Dernier des Mohicans** pendant que Clint Eastwood commence **Unforgiven** (d'abord titré **The Whore's Money** puis **The William Munny Killings**), dans lequel il interprète un pistolero sortant de prison et cherchant le meurtrier d'une des ses amies prostituée. Morgan Freeman, Gene Hackman et Richard Harris y dégainent également.

Parallèlement, Joel Silver (producteur mégalomane connu pour claquer des tonnes de fric sur des films comme **Piège de Cristal**, **Predator** et autre **Arme Fatale**) mitonne **Hilcock and Cody**, évocation des aventures de Buffalo Bill. Harrison Ford et Bruce Willis jouent les cow-boys.

Quant à Kevin Reynolds, il entame un remake façon western et féminin de son **Robin des Bois**. Dans les plaines du far west, il apprend à Julia Roberts à se servir d'un colt pour les besoins de **Renegade**, où la "pretty woman" sera une indienne métis volant les riches banquiers pour donner à ses frères de sang.

● Après son film sur la chute du Mur de Berlin, Roger Corman continue de poser un oeil attentif sur les Pays de l'Est. Il produit **Red Target : The Plot to Overthrow the Soviet Union**. Tourné en Bulgarie, Russie et Allemagne par Jonathan Allen Winfrey, **Red Target** suit un agent de la CIA tentant de déjouer un complot visant à renverser Gorbatchev. Sacré Roger va !

● David Mamet - honte à nous qui avons oublié de parler de son splendide **Homicide** - s'intéresse beaucoup aux aventures du détective chinois Charlie Chan. Il écrit actuellement le scénario du film pour *Universal*, et la chasse au comédien idéal vient tout juste de commencer. Par le passé, presque tous les interprètes de Charlie Chan (Peter Lorre & Boris Karloff notamment) étaient loin d'avoir des origines asiatiques, Warner Oland étant même 100 % Suédois !

● La *Fox* vient d'annoncer que le tournage de la fin d'**Alien 3** a repris dans le plus grand secret. On se souvient des révélations de la presse américaine, concernant une Sigourney Weaver chauve engrossée par un extraterrestre. Un mois de prises de vues en plateau fermé devrait donc renouveler l'effet de surprise. **Alien 3** sortira en février prochain aux Etats-Unis.

● Danny Aiello et Sherilyn Fenn se donnent à John McKenzie dans **Ruby**...

■ *THE BAD LIEUTENANT* ■

● Ce dingue de Abel Ferrara (**King of New York**) prépare son prochain coup d'adrénaline : **The Bad Lieutenant** avec un autre allumé, Harvey Keitel...

● Wesley Snipes (**New Jack City**, **Jungle Fever**) tourne **White Men Can't Jump** sous la direction du vigoureux Ron Shelton (**Duo à Trois**)...

● Le besogneux Roger Donaldson (**Le Bounty**, **Cocktail**) a bien de la chance : il rassemble Willem Dafoe, Mickey Rourke, Mary Elizabeth Mastrantonio, Mimi Rogers et M. Emmett Walsh pour les besoins de **White Sands**...

● Une revenante : Penelope Spheeris (l'incroyablement dur **De Sang Froid** avec Charlie Sheen) engage le très déclinant Rob Lowe dans **Wayne's World**...

● Toujours plus nullard, l'Australien George Miller (celui de **L'Histoire sans Fin 2**) met en scène des bébés éprouvettes dans **Frozen Assets**...

● Christopher Walken fréquente Joanna Cassidy dans **All American Murder**... Puis il intègrera le casting du déjà top-secret **Batman Returns** de Tim Burton.

● Le gamin de **Terminator 2**, Edward Furlong, donne la réplique à Jeff Bridges dans **American Heart** de Martin Bell...

■ *HEAVEN & HEARTH* ■

● Pas beau de vouloir faire du film de samouraï un genre pour touristes en salles de ciné. Le Japonais Haruki Kadokawa n'a pas hésité en tournant **Heaven and Earth**, fresque imposante, colorée, mais calculée de manière à plaire au public occidental.
Le sieur Kadokawa s'est tapé tout Kurosawa pour aspirer au succès. Dommage que le combat que se livrent les deux héros du film soit aussi complaisant. Restent de bien belles images...

■ *UNDER SUSPICION* ■

● Enfin un polar qui semble sortir des sentiers battus ! **Under Suspicion** (ex-**Dark Horizon**) de Simon Moore met en scène le privé Tony Aaron (Liam **Darkman** Neeson), un spécialiste des affaires d'adultère. Il est aidé dans ses investigations par sa pulpeuse épouse, laquelle séduit les maris volages tandis que le détective prend des clichés. Le business tourne au vinaigre lorsque Tony découvre dans une piaule sa femme et son éphémère compagnon tout deux refroidis.
Petite cerise sur le gâteau : il est accusé du double meurtre...

○ Robert Ginty continue inlassablement son parcours de justicier de l'écran. Lancé par **Le Droit de Tuer**, il tourne deux ou trois navetons par an. Après une apparition dans **Harley Davidson and the Marlboro Man**, voici **Don't Go Ugly**, où il s'offre sous sa propre direction le rôle d'un as du FBI assigné à la protection d'une rock star black. Bravo Robert de devancer Kevin Costner et Whitney Houston qui, dans **The Bodyguard**, illustrent un scénario jumeau.

■ *Robert Ginty dans DON'T GO UGLY* ■

TV

TOP TEN IMPACT
(août-septembre)

	Audience (en millions de spectateurs)
- Le Cavardeur (*TF1*)	9,3
- L'Evadé d'Alcatraz (*TF1*)	8,7
- Retour Vers l'Enfer (*TF1*)	7,7
- Ronde de Nuit (*TF1*)	7,2
- Salvador (*TF1*)	7
- Empire du Soleil (*A2*)	6,2
- Magnum Force (*La 5*)	6,1
- Soleil Rouge (*A2*)	5,6
- Wargames (*A2*)	4,9
- Révolution (*A2*)	4,6

● On connait deux des réalisateurs choisis par Steven Spielberg pour mettre en scène les épisodes de sa fameuse série ***Young Indiana Jones***. Joe Dante signe le premier épisode et le frenchie René Manzor s'en verra crédité de deux. Spielberg a adoré **36-15 Code Père Noël**, et si Manzor est à la hauteur de la série, Spielberg produira son troisième long métrage. Va z'y René !

● "On prend les mêmes et on recommence", telle semble être la devise des chaînes US, qui n'annoncent pas beaucoup de nouvelles séries. De plus, les nouveautés ne sont que des sitcoms classiques avec parents divorcés, enfants séparés, et tout le tralala, aux titres aussi bouleversants que ***Step by Step*** sur *ABC* ou ***The Torkelson's*** sur *NBC*.
Si pas sitcoms classiques, séries policières classiques comme ***American Detective*** sur *ABC*, ou **P.S. : I Love You** sur *CBS*, avec Connie Selleca (l'hypra canon de ***Hôtel***) qui joue les détectives en jupons.
Seul **Eerie Indiana**, sur *NBC*, semble sortir un peu de l'ordinaire, chaque épisode d'une demi-heure étant basé sur l'imagination débordante d'un gamin de 13 ans dont les apparitions diverses remplissent son existence. A suivre.

● Les chaînes, suite au succès des ***Simpsons***, tentent d'exploiter à mort le filon du dessin animé beauf, cred et idiot. Dans *Doug*, un gamin de 11 ans n'arrête pas de se demander ce qu'il fout dans une famille aussi débile. Et dans **Rugrats**, des gosses font les coups les plus dégueus possibles à leurs parents.
Les enfants aiment, les parents aussi, y'a comme un paradoxe !

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

EXPRESSIMO

● Depuis le succès de **Backdraft**, Hollywood a le feu aux fesses. Pour *Universal*, Walter Hill devrait donc diriger sous peu **Looters**, l'histoire de deux pompiers de Chicago devenus pyromanes. Bob Gale et Robert Zemeckis (les compères de la série **Retour Vers le Futur**) sont les rédacteurs du script.

● Une grande, une bonne nouvelle. Après que la chaîne ABC ait stoppé net la diffusion de la mythique série *Twin Peaks*, David Lynch décide d'étancher la soif de ses inconditionnels avec une version cinéma : **Twin Peaks-Fire Walks with me**. Kyle Mac Lachlan et Sherilyn Fenn sont évidemment de la partie.

● Robert Altman veut-il figurer dans Le Livre des Records. Jetez un large coup d'oeil au générique de **The Player**. Dominé par Greta Scacchi et Tim Robbins, il inclut également les vedettes invitées suivantes : Whoopi Goldberg, Fred Ward, Dean Stockwell, Anjelica Huston, Scott Glenn, Marlee Matlin, Tim Curry, Andie McDowell, Julia Roberts, Susan Sarandon, Robert Wagner, Peter Falk, Louise Fletcher, Joel Grey, Lily Tomlin, Harry Belanfonte, Jeff Goldblum, Jack Lemmon, Rod Steiger, Cher, Roseanne Arquette, James Coburn, Nick Nolte, Teri Garr, Malcolm McDowell, Elliott Gould, Mimi Rogers, Cesar Romero, Burt Reynolds, Sidney Pollack...

● Tout aussi ambitieux mais moins fortuné, le producteur-réalisateur grec Nico Mastorakis imite Altman pour les besoins de **The Naked Truth**. Emmett Walsh, Brian Thompson, Shannon Tweed, Zsa Zsa Gabor, Little Richard, John Vernon, Alex Cord, Yvonne de Carlo, Dick Gautier (le Robin des Bois de la série tv de Mel Brooks), le nain Billy Barty, Lou Ferrigno, David Birney, Camilla Sparv, Erik Estrada et Bubba Smith font mumuse à l'écran. Est-ce là la version bis de **The Player** ?

● Kathryn Bigelow, récemment séparée de son mentor James Cameron qui lui a préféré Linda Hamilton, planche actuellement sur **Jeanne d'Arc** que devrait incarner la chanteuse Sinead O'Connor. Cette dernière aurait-elle été sélectionnée pour sa ressemblance avec Falconnetti, héroïne de la version muette de Carl Dreyer, **La Passion de Jeanne d'Arc** ?

SCORSESE PIQUE SA CRISE



■ *De Niro, Jessica Lange & Nick Nolte dans CAPE FEAR* ■

En 1962, Jack Lee Thompson, cinéaste généralement bien routinier, se prenait pour Hitchcock et, au-delà de toute espérance, flanquait les foies à son audience. Un dingue sorti de taule (Robert Mitchum, encore sous la coupe du pasteur bidon et infanticide de **La Nuit du Chasseur**) prenait un malin plaisir à persécuter la famille de l'avocat (Gregory Peck), responsable de son séjour derrière les barreaux. Dans son genre, **Les Nerfs à Vif** se classe auprès des meilleurs classiques.

Aujourd'hui, Steven Spielberg confie la mise en scène du remake à Martin Scorsese, que l'on espère aussi agressif et cynique que dans **Les Affranchis**. Robert Mitchum et Gregory Peck sont toujours de la distribution, mais dans des rôles secondaires. Robert De Niro incarne le psychopathe, Nick Nolte l'homme de loi, et Jessica Lange sa ravissante épouse.

● On ignorait que le géant Richard Kiel (répondant au nom de Jaws dans **L'Espion qui m'Aimait** et **Moonraker**) avait un cœur de midinette. Grand admirateur de ***La Petite Maison dans la Prairie***, il co-produit et interprète **The Giant of Thunder Mountain** de James Roberson. L'action de ce conte bucolique se situe en 1893. Richard Kiel y est Eli, un balèze tout gentil vivant en ermite dans les montagnes. Mais les villageois de Weaverton voient en lui le tueur qui sévit dans le patelin. Coupable : un énorme grizzly. Eli doit subir les assauts des paysans furieux et la convoitise de Hezekiah Crow, propriétaire d'un carnaval itinérant. Eli ferait bonne figure entre une femme à barbe et un nain. Heureusement pour lui, l'amitié d'une petite fille le sauve du désastre.

Vu au Marché du Film de Cannes, **The Giant of Thunder Mountain** est très mignon, très joli, d'âme enfantine, voire carrément puérile. A voir entre deux Van Damme, donc.

■ *Richard Kiel, entre la petite et l'ours* ■

22,

● Alors qu'il aurait pu incarner les notaires, les maires, les commissaires, les shérifs respectacles ad vitam eternam, Leslie Nielsen perd complètement la tête en tournant dans **Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**. Il se découvre soudain une seconde nature, celle d'un comique pince-sans-rire, gaffeur mais digne dans les circonstances les plus aberrantes. Les frustrations de toute une carrière, Leslie Nielsen les fourre dans le personnage de Frank Drebin, le flic le plus génialement nul de toute l'histoire de la police...

Votre carrière est tout de même orientée très bizarrement. Pendant trois décennies, vous êtes d'un sérieux inébranlable et soudain, avec ***Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?****, vous vous éclatez...*

La comédie m'a apporté un bonheur immense, même si j'étais déjà plutôt heureux avant. Dire autant d'insanités dans un film, faire des choses que vous n'avez pas pu faire pendant 50 ans vous métamorphose forcément. Avec la comédie, je suis devenu quelqu'un d'autre. Toutes mes inhibitions envers le comique se sont envolées. Et depuis, je dors mieux. **Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** ne pouvait pas tomber à un meilleur moment. Je suis HEUREUX !!! Je vis avec une épouse magnifique qui m'a donné deux filles magnifiques. Et mon ex-femme est adorable...

Il doit être pourtant complexe de changer radicalement de registre d'un jour sur l'autre ?

Les réalisateurs de **Y a-t-il un Pilote...**, David & Jerry Zucker & Jim Abrahams, tenaient vraiment à ce que je joue le docteur, contre l'avis du studio qui envisageait un autre comédien. Sur le plateau, j'ai découvert que je possédais le même humour qu'eux. Ils se sont montrés très gentils, très persuasifs. Une attitude qui m'a donné le courage de me lancer dans la comédie. La comédie est sans pitié pour les acteurs. Si vous n'entendez pas les rires après un gag, cela signifie que vous n'êtes pas bon du

v'la LESLIE !



tout. Travailler avec les frères Zucker et Jim Abrahams m'a aidé à exposer le versant loufoque de ma personnalité. Aujourd'hui, lorsque je me revois dans des rôles sérieux, il m'arrive de craquer et d'éclater de rire. Sur ces tournages, je me marrais toujours, mais systématiquement dans les coulisses, derrière la caméra. Avec les Zucker et Abrahams, je n'avais plus qu'à agir de même devant la caméra. C'est tout.

Evoquer Leslie Nielsen, le comédien "sérieux", renvoie directement à votre très monolythique personnage de Planète Interdite...

Planète Interdite est le grand-père de tous les films de science-fiction actuels. **La Guerre des Etoiles**, **Star Trek** & cie. C'est le premier film du genre qui mettait autant d'argent dans les effets-spéciaux, le premier qui transportait le public sur une autre planète. Il a coûté 1, 6 millions de dollars. En 1991, la note se monterait à 60 millions. Je me souviens qu'à l'époque de **Planète Interdite**, les comédiens travaillaient six jours sur sept. Et les réalisateurs n'étaient vraiment pas très conciliants avec nous. Ils ne nous laissaient aucune liberté. En ce qui me concerne, cela ne m'a jamais beaucoup gêné car j'ai un aspect physique me permettant de rentrer dans la peau de n'importe quel personnage. Donnez moi une raquette et je suis un joueur de tennis ! Je suis originaire d'un village de 75 habitants proche de l'Arctique. Je me suis habitué aux esquimaux, aux ours polaires, aux animaux, à un monde totalement étranger aux rôles que j'ai longtemps interprétés, aristocrates, notables. Un peu comme Frank Drebin. Il a toujours l'air de savoir ce qu'il fait, alors qu'en fait pas du tout. D'où l'humour.

Y a-t-il selon vous des similitudes entre Frank Drebin et l'inspecteur Clouzot des ***Panthère Rose*** *?*

J'aime la comparaison. Je suis autant admirateur que disciple de Peter Sellers. C'est un comédien génial. Disons que Clouzot est une caricature tandis que Drebin ressemble à un personnage de dessin-animé.

Comment expliquez-vous l'impeccable mécanique du rire des films des ZAZ ?

Le style d'humour de **Y a-t-il un Flic pour Sauver la Reine & le Président ?** tient dans la chute du gag. Le rire en découle. On peut comparer ce mécanisme à celui du Chien de Pavlov. Si on appuie trop tôt sur le bouton, le chien ne réagit pas. Idem avec les gags. Le gag ne laisse que peu de place à l'improvisation. En fait, nous restons très proches du script sur le plateau. Le moindre écart et le gag peut s'auto-détruire. Toute improvisation se remarque immédiatement. Malgré ça, on peut très bien croire que toutes les prises ratées sont dans le montage final !

Evidemment, votre truc, c'est de demeurer stoïque tandis que le spectateur se bidonne !

Pas toujours. Sur le plateau de **Y a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?**, Priscilla Presley, hypnotisée, essaie de me tuer. Je lui dis : "Dommage, ça aurait pu marcher nous deux". Pour bien souligner l'effet, les réalisateurs ont rajouté des bruitages bizarres, vraiment anti-romantiques. Impossible de garder notre sérieux ; nous avons éclaté de rire. Dans une autre séquence, lorsque Drebin perfore le poisson exotique avec son stylo tout en parlant à Ricardo Montalban, le caméraman n'arrivait pas à enrayer un fou rire nerveux. Pour se contenir, il tournait la tête, et c'était pire que de le voir se marrer. Au bout de quelques prises, je n'ai pas pu résister ; j'ai explosé de rire. On dit souvent que les comédies sont plus dures à tourner que les autres films. C'est vrai, mais qu'est-ce qu'on rigole !

Repossessed*, une parodie de* ***L'Exorciste*** *dans laquelle vous incarnez un prêtre, n'est, paraît-il, pas très drôle...*

Repossessed est le parfait exemple d'un film qui essaie d'être aussi drôle que ceux des frères Zucker et Jim Abrahams. Mais, à force de vouloir provoquer les rires coûte que coûte, il perd tout humour. Toutefois, j'ai appris qu'il n'était pas facile de juger l'humour, de l'éluder. J'ai pensé tant de fois que les gens ne riraient pas à mes calembourgs, alors qu'ils étaient pliés en deux. Peut-être que **Repossessed** est meilleur que je ne le pense.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

JUNGLE SAGA

de Michael Mignola et Jim Lee (*Semic*)

Par chance pour les fans, il n'y a pas que des beaux albums cartonnés proposés entre 43 et 60 francs dans toutes les librairies BD. Dans n'importe quelle maison de la presse, on peut trouver d'intéressantes lectures au rayon super-héros.
Depuis que les éditions *Lug* ont été reprises par le groupe *Semic*, les cadences de sortie s'accélèrent et la présentation s'améliore. Un coup de projecteur au Récit Complet Marvel sorti au cours du dernier été s'impose donc. On y trouve 92 pages de bonne BD au prix très démocratique de 25 francs. Qui dit mieux ? Une performance à saluer en cette ère troublée de récession économique et de dégradation du pouvoir d'achat.
Cet album intitulé Jungle Saga contient deux histoires. La première met en scène le célèbre Serval (Wolverine aux Etats-Unis), et est illustrée par Mike Mignola sur un scénario de Walt Simonson. L'action se déroule dans des terres oubliées, où continuent à s'affronter hommes primitifs, dinosaures et autres... L'avantage de la BD, c'est que les gros budgets ne sont pas nécessaires pour que les tyrannosaures se déplacent de façon convaincante dans des décors réussis. Il suffit d'avoir un dessinateur talentueux, et Mignola a déjà prouvé ce dont il était capable. Les griffes rétractibles et adamantines de Serval-Wolverine ont peut-être inspiré les créateurs du sadique Freddy Krueger. Sa bestialité primaire lui a permis de devenir une star aux States, alors autant le découvrir aujourd'hui, pour une fois qu'il est vraiment mis en valeur par le dessin !
Même si vous détestez la BD, vous connaissez forcément le héros du second récit. Il s'agit d'un certain Franck Castle, alias le Punisher, auquel Dolph Lundgren a prêté ses traits le temps d'un film bâtard. Méfiez-vous des imitations, elles n'ont parfois que l'apparence des qualités de l'original. Le Punisher sévit bien plus efficacement sur le papier qu'à l'écran. Cette fois, l'action se déroule dans la jungle du Congo, où une mission d'explorateurs recherche les traces de dinosaures survivants. Franck Castle participe incognito à l'expédition : il s'agit pour lui de se reposer dans la nature, loin de l'air pollué de Manhattan. Le dessin est de Jim Lee, et la présence imprévue de Serval-Wolverine lui a permis d'accroître de façon exponentielle son cercle d'admirateurs. la preuve, il dessine aujourd'hui la nouvelle série des X-Men. Inutile donc de se ruiner pour lire de bonnes histoires bien dessinées avec des personnages populaires. Ici, le prix a enfin rattrapé le statut.

■ Jean-Philippe RENOUX ■

LES ROIS DE LA SAVATE

Tant que ça marche, faut en profiter se disent les producteurs indépendants, toujours prompts à exploiter à fond le moindre filon rentable. Remis au goût du jour par Van Damme, les arts martiaux continuent d'alimenter les scripts des séries B. Parmi celles-ci, le kickboxing détient une indéniable suprématie. C'est ainsi que les promoteurs les plus contestables lancent des titres aussi incongrus que **Little Kickboxer** de Herbert Lam, **Kickboxer King** d'Alton Cheung avec, notamment, Bruce Fontaine (!), et **Year of the Kickboxer** d'Eric Tsui... Ces films sont fabriqués entre Hong Kong et Taïwan avec des équipes techniques interchangeables, quelques comédiens occidentaux interdits de séjour sur les plateaux hollywoodiens, et surtout des catalogues de ceux qui, il y a cinq-six ans, proposaient des Ninja Kickboxer au kilo. Rien que du Z donc.
Question séries vraiment B, le dessus du panier devrait faire les beaux jours des vidéo-clubs sous peu. La cuisse toujours légère, la blonde Cynthia Rothrock arrive à tourner une dizaine de films par an. Le dernier : **Blood Game** du spécialiste David Worth (co-réalisateur de **Kickboxer**) que fréquentent également Richard Norton et les biceps de Robert Ginty. Mike Norris, le digne fils de Chuck, lève la jambe dans **Death Ring** d'un certain R.J. Kizer. Le cinéaste sud-africain Darrell Roodt embauche les champions Brad Morris, Michel Qissi et John Barrett pour le compte de *Cannon*, et signe **To the Death**. Il s'agit là pour le héros de venger sa femme assassinée...
La liste s'allonge encore : **Capital Punishment** de David Hue avec Gary Daniels et David Carradine, **Blood Hands** de Ted Johnson avec le novice Sean P. Donahue, **Death Ring** qui reprend le thème de la chasse à l'homme, avec sept maîtres en arts martiaux qui poursuivent un gibier humain...
Dans le domaine du cinéma-baston, toutes les recettes sont bonnes pour valoriser son rejeton aux yeux des acheteurs potentiels. La société *Curb/Esquire* trouve donc la parade idéale avec un titre qui tue : **College Kickboxers**, signé Eric Sherman. Pour le reste, le film n'innove pas vraiment. Deux étudiants en karaté se heurtent aux White Tigers, un gang de loubards, peu avant un championnat de kickboxing. L'un d'eux a les bras cassés tandis que l'autre reçoit l'enseignement du Maître Wing, leçons qui lui permettent de dérouiller le méchant Tanner !
En provenance de Hong Kong, **Fist of Glory** et **Blood Ring**, managés par David Hunt, ne prennent aucun risque en ajoutant aux intrigues purement van-dammiennes une doublure guerrière. Dans le premier, on apprend que les vietcongs organisaient des combats sur le ring pour mettre à l'épreuve les soldats américains, généralement retaindés par des colosses bridés. Dans **Blood Ring**, une jeune femme demande à un champion de kickboxing, devenu alcoolo suite à une déception amoureuse, de retrouver son mari, compromis dans une histoire de trafic de drogue et de combats clandestins...
Blood Ring et **Fist of Glory** sont interprétés par Dale "Apollo" Cook, kickboxer émérite mais comédien regrettable. Une vedette à bon compte.
Plus malin encore, le producteur S.C. Dacy envisage de donner une fille spirituelle à Bruce Lee en la personne de la Japonaise Yukari Oshima. Son (futur) titre de gloire : **High Calibre**. *"High Calibre sera aux années 90 ce que* ***Mad Max*** *est aux années 80. Imaginez* ***Black Rain*** *réalisé conjointement par Sergio Leone et David Lynch et vous aurez une idée de la teneur du film. Il est essentiellement constitué d'action et les dialogues sont réduits au minimum"* assure Dacy. Dans le rôle d'une yakuza désireuse de contrôler entièrement la pègre new-yorkaise, la toute jeune Yukari Oshima (22 ans) a soufflé la vedette à deux pointures, Sybil Danning, blessée après deux semaines d'entraînement intensif, et Joyce Godenzi, petite star du film d'action à l'échelle de Hong Kong. Des minettes, on en compte encore beaucoup dans **High Calibre**, notamment Natasha Shneider (astronaute dans 2010 et chanteuse depuis dans le groupe funk Black Russian), Vicki Peterson (guitariste du groupe The Bangles) et Debra Miceli (catcheuse professionnelle)...
Drôles de dames pour un film encore fictif, mais déjà hautement jouissif.

■ Dick BOXING ■


■ *Le HIGH CALIBRE de Yukari Oshima* ■


■ *BLOOD RING* ■


■ *DEATH RING* ■

robin dubois par kevin côtouest

Salut. Je tiens d'abord à vous dire que **Une Bringue d'Enfer (Fandango)** et **La Bête de Guerre** font partie de ma vidéothèque chérie, et que **Robin des Bois**, du même coup, fait partie de ma poubelle méprisée. Le béotien analphabète et paraplégique qui a crié bien haut à "l'Indiana Jones moyennâgeux" est prié de se pendre aussi haut et bien court. Je dirai plutôt que nous avons affaire à un splendide "Côte Ouest médiéval" avec les naûbles sentiments, la chevalerie Altruisthe, les grands idéo, et, en face, de l'autre côté du ring, l'insidieuse perfidie, l'infinie Kruauté, bref, les incontournables bad guys, tellement bad que ça en devient de la science-fiction (Alan Rickman : mort de rire). Tant de manichéisme frôle la sénilité. C'est peut-être spectaculaire, efficace et bien construit par moment, mais cela ne justifie ni n'équilibre ce monument de ringardise. J'oublie donc vite et je retourne me taper la version de John Irvin qui, elle, a au moins le mérite d'un parti-pris réaliste assez cohérent. Je ne suis pas un putain de bouffeur de pop-corn, et j'avais envie de le dire.

Jean-Marc Ponce

Oui, c'est vrai, ça fait souvent du bien de le dire. Les avis de la rédaction concernant **Robin des Bois** *divergent. Celui du "béotien analphabète", merci au passage pour Toullec, se respecte, le tien aussi.*

duel à ok *impact*

Salut les mecs ! Un petit bonjour de La Réunion pour vous dire que *Impact* constitue un immense plaisir de cinéphile et que son nouveau look (d'enfer !) est sacrément sympathique, n'en déplaise à certains blasés de mauvais poil. L'excellent numéro 34 confirme que vous surpassez allègrement tous vos concurrents, excepté le mythique *Mad Movies* (*Impact* en est d'ailleurs le complément idéal, voire filial). Merci pour vos très belles mises en page, vos articles affinés et votre dynamisme imperturbable. Merci aussi pour votre article "Talk Chaud" (comme c'est bon...) et surtout pour les propos attachants d'un des derniers géants du cinéma américain, mésestimé en raison de ses récents films, j'ai nommé Charles bronson. Seul grief que je voudrai formuler : Van Damme - que je ne déteste pas - monopolise trop souvent la couv' (pour la prochaine, je vous suggère Michele Bauer ou Linnea Quigley !). Sur ce, je m'éclipse en espérant que *Impact* accède rapidement au statut qui lui est dû : celui de revue-culte. Courage, une bonne partie du chemin est déjà accomplie.

Pascal Ho-yen

PS : Qui a osé faire un gros impact de balle sur le "Marc" de "Toullec" en bas de l'édito ?

Thanks beaucoup pour ta lettre, qui nous a fait unanymement plaisir ici. Pour répondre à ton PS, c'est Guignebert, dans son rôle de maquettiste, qui a cartonné Marc. Les duels verbaux de la rédaction se règleront d'ailleurs maintenant de cette manière : "Lache ton stylo, si tu tiens pas à c'que j'trouve ton article !".

■ *Robin Dubois, héros de sitcom* ■

et le x alors ?

Pourquoi n'y a-t-il plus de rubrique vidéo X ou d'articles traditionnellement consacrés à une vedette du cinéma pornographique ?

Nicolas Chane-Ying

Oh, tu sais, nous, le cul, on en a plein les couil... Plus sérieusement, depuis l'extension de la rubrique Vidéo, nous n'avons plus assez de place. Et puis, franchement, d'autres revues traitent le X de long en large beaucoup mieux que nous. Nous pensons éventuellement, un jour ou l'autre, faire un dossier, ou quelque chose comme ça, mais rien n'est moins sûr. Pas trop déçu ?

drôle (?) de revue

J'ai découvert très tard, et je m'en mords les doigts, *Impact*. C'est une revue magnifique, splendide, monstrueusement bonne, hypnotique, etc..., etc..., etc..., mais une chose manque et je me permets de crier "AU SECOURS". *Impact* est trop sérieux, va falloir que ça s'arrange. Prenez exemple sur votre grand frère *Mad Movies* qui, lui, est indéniablement drôle. Ce qui ne veut pas dire que *Impact* est ennuyeux, au contraire, mais une touche d'humour ne pourrait pas nuire à l'ensemble de la revue.

Wilfried Rousseau

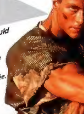
Ben, l'humour, c'est aussi une question de sujets. On ne va quand même pas déconner, quand ils sont bons, sur des films aussi "graves" que **Boyz'n the Hood** *ou* **Indian Runner**. *L'actualité est traitée sérieusement, avec souvent un minimum d'humour, que ce soit dans* Mad Movies *ou dans* Impact. *S'il y a plus d'humour dans* Mad, *c'est parce qu'il y a plus de pages et donc plus de rubriques dites "libres". Dans* Impact, *on ne peut définitivement pas faire de l'humour pour l'humour, ça serait empiéter sur une actualité qu'il nous est déjà difficile de traiter en 52 pages tous les deux mois. Ceci dit, "Prout", ah, ah, aaaahhhh...*

dernière minute

Un petit mot pour vous annoncer que devant l'augmentation constante du marché du vidéodisc NTSC, un nouveau magazine mensuel vient de se créer et sera disponible le 15 octobre dans les kiosques de France et de Navarre.
Au sommaire : chroniques de films PAL-NTSC, interviews, imports japonais, CDV classiques et rock.
Nom de la "chose", qui se prétend plus guide que revue cinématographique : *Laserofilms*.

photos
portraits
affiches
posters
jeux
d'exploitation
bandes
originales
revues et
fanzines
français et
étrangers
K7 vidéo...
et les anciens
numéros de
MAD MOVIES
et *IMPACT* à

MOVIES 2000
la librairie
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
(Métro St-Georges ou Pigalle)
Librairie ouverte de 14 H 30
à 19 H du mardi au samedi
Vente par correspondance assurée.
Tél.: 42-81-02-65



tout sur
INDIANA JONES
MAD MAX
FREDDY
STAR WARS
JAMES BOND
VAN DAMME
STALLONE
SCHWARZENEGGER
GIBSON...
et les films à l'affiche.



INCONTOURNABLE

TERMINATOR 2

Qu'est-ce qu'un film populaire ? Un film fait pour le public. Qu'est-ce qu'un film de réalisateur ? Un film signé, assumé avec sincérité et passion. Les deux sont-ils conciliables ? Rarement. Mais Cameron, qui joue sur les deux tableaux, n'en est pas à sa première réussite. *Terminator 2*, malgré quelques fautes de goût, balaie tous les représentants d'un cinéma populaire américain en pleine déconfiture.



T-1000, adversaire très Comics Book du Terminator

T2 RATE SA CIBLE DE PEU

Tout le monde a envie de voir Terminator 2. Même les «triples !» dixit Arnold Schwarzenegger. Il a peut-être de l'humour Arnold, mais, plus sérieusement, il sait très bien de quoi il parle. En entraînant James Cameron dans l'aventure **Terminator 2**, *il met un terme à l'attente de quelques millions de person*nes de par le monde. **Terminator 2**, on le sait, est attendu, fiévreusement, partout. Son seul nom évoque un détour obligé vers une salle de cinéma. L'événement est de taille. Vous n'avez pas vu **Terminator 2** Un, vous êtes à la traîne dans les conversations. Deux, vous passez pour un con. Trois, ne dites plus **Terminator 2** mais **T2** tout court, c'est plus branchos.

déçu par le popu

"**Terminator**, c'est génial, ça serait bien de faire une suite, avec plus de moyens, plus d'effets spéciaux. Faudrait que Schwarzie y fasse partie de la fête. Faudrait aussi qu'y ait plus d'action." **T2** trotte donc dans la tête du public depuis longtemps. Avant même, peut-être, que James Cameron n'en écrive la première ligne de scénario. Quel fana de cinoche destroy n'a pas évoqué l'éventualité d'une suite à **Terminator** avant même sa concrétisation ? Cette attente de masse, pour souvent insupportable qu'elle est, n'en constitue pas moins une étape importante dans l'avènement d'un grand spectacle populaire. **Roger Rabbit**, **Batman**, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** et **Robin des Bois** sont les derniers exemples d'un phénomène typiquement américain qui consiste à ne juger, avant de l'avoir vu, que par le film qui va, forcément, connaître une carrière de blockbuster. Le problème étant qu'on raconte n'importe quoi, qu'on fantasme abusivement, qu'on brasse du vent, et que la déception se mesure alors au degré d'attente. **Roger Rabbit**, **Batman**, **la Dernière Croisade** et **Robin des Bois** sont des films populaires qui ont rencontré, juste retour des choses, de gros succès populaires. Les chiffres sont là pour le prouver, on ne discute pas. Ce sont aussi de solides films de studios, propres sur eux, abordables par tous. Ce sont enfin des réussites collectives, conçues pour plaire, et qui plaisent au public, sans pour autant plaire à ceux qui les conçoivent, c'est là bien malheureux. Car la notion de film de réalisateur est souvent niée dans le concept de spectacle populaire. Robert Zemeckis se contente de jouer les movie-makers sur **Retour vers le Futur** et **Roger Rabbit**. Tim Burton sort déçu de **Batman** et promet une revanche. Spielberg avoue ne s'être pas trop fatigué dans sa **Dernière Croisade**. Quand à Kevin Reynolds, il se brouille avec Kevin Costner et refuse d'assurer la promotion de **Robin des Bois**. La grande famille du cinéma populaire, rassemblant les plus influents d'Hollywood, travaille souvent en dépit du bon sens, dans un chaos économique et artistique total. On peut multiplier les exemples, se demander ce que Richard Marquand a apporté au **Retour du Jedi**, Tony Scott au **Flic de Beverly Hills 2**, se demander si Peter McDonald était le successeur idéal d'un Russel Mulcahy viré de **Rambo III**. Posons même la question, qui n'a rien à voir avec la qualité des films précités : s'ils avaient le choix, la possibilité et l'envie de réaliser des œuvres qui leur tiennent à cœur, les movie-makers américains travailleraient-ils encore à la solde des gros studios ? On peut supposer que non, d'où le côté transparent, impersonnel, boursouflé, schématique, roublard, voire carrément l'm'en foutiste des derniers grands films populaires (exception faite des **Incorruptibles** de De Palma ou, à un degré moindre, du **Total Recall** de Verhoeven). Plaire à tous tout en restant sincère n'est pas chose facile. On les compte sur les doigts de la main les vrais cinéastes populaires, ceux qui ont su préserver leur intégrité, faire ce qu'ils avaient envie de faire, en accumulant les succès, tout simplement parce qu'ils étaient, comme par miracle, sur la même longueur d'onde que le public. **Les Dents de la Mer**, **Rencontres du Troisième Type**, **E.T.**, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** sont des films de Steven Spielberg avant



■ 2019 la troisième guerre mondiale fait des ravages du côté des rebelles ■

d'être des produits de studio. Spielberg n'a jamais cherché le succès populaire. Il l'a rencontré par hasard, en s'intéressant, en s'impliquant dans des films que le public, sur le moment, avait envie de voir. Le même phénomène est arrivé à Georges Lucas avec **La Guerre des Etoiles**. Un succès inexplicable que Lucas cherche à renouveler. **Howard** et **Willow** ont prouvé qu'il tournait en rond.
Tout cela pour dire que James Cameron est de la race des grands réalisateurs populaires comme on en voit maintenant naître un tous les dix ans, et que ce gars-là renferme naturellement au plus profond de lui, comme le Spielberg des débuts, une grande part de ce que le public peut attendre du cinéma. Hitchcock constitue aujourd'hui le plus gros morceau des dictionnaires de cinéma. Son nom est entré dans la mémoire populaire. C'est sans aucun doute ce qui arrivera à Spielberg d'ici une trentaine d'années. Si Cameron continue dans cette voie, il y a fort à parier qu'il les rejoigne au panthéon des réalisateurs stars d'ici un demi-siècle. Et ce jour-là, tout le monde aura oublié qu'en 1980 Cameron avait signé son entrée dans le cinéma par un **Piranhas 2** irrésistiblement drôle !

demain, l'apocalypse

Jusqu'alors, James Cameron avait eu un contrôle complet sur ses films. A l'époque de **Terminator**, Schwarzenegger n'était pas encore mondialement connu. Sigourney Weaver n'a pas influencé le déroulement d'**Aliens**. Aucune star dans **Abyss**, mais des acteurs confirmés. Cameron a acquis le pouvoir de traiter ses sujets comme il l'entend : dans un premier degré inébranlable. Les détracteurs de Cameron disent d'ailleurs que le sérieux qui cerne le moindre détail des scénarios de **Terminator**, **Aliens** et **Abyss** manque souvent d'emporter les films très loin dans la galaxie du ridicule, mais on reconnaîtra les ant-Cameron à leur capacité affolante de rire des vannes lourdes et des clins d'œil qui empoisonnent la plupart des films populaires, jusqu'à les transformer en monument de second degré. Le tout amuse difficile de ne pas prendre son pied à **Piège de Cristal** mais amoindrit par la même occasion toute autre source d'émotions. Le vrai spectacle, au premier degré, vécu de l'intérieur et non en regardant "une toile", s'est perdu depuis longtemps au fond d'un paquet de pop-corn. En trois films, Cameron a ressuscité cette notion de spectacle pur et dur. Avec **T2**, il réussit à la maintenir en vie. Malheureusement de façon un peu superficielle. Vous verrez, ça n'est pas entièrement de sa faute.

L'avant-propos de **T2** est un modèle du genre, où Cameron pose les bases de la suite tout en résumant l'original. En moins d'une dizaine de plans, il montre déjà ce que tous les acteurs du drame, moins le méchant, essaieront d'éviter : l'apocalypse. Dans un jardin d'enfants, une gamine se fait flasher en plein vol sur sa balançoire par une explosion atomique. L'image a une puissance intrinsèque. L'instant est grave. On ne rigole pas. Enfin pas encore.
Retour vers le futur. **T2** survole le monde post-apocalyptique de 2019 sous l'impulsion de la voix, off, de Sarah Connor. Sarah se souvient pendant qu'à l'écran la troisième guerre mondiale fait rage, produisant des images cameronesques à souhait, d'une envergure phénoménale. Sarah évoque les événements de 1985 qui ont entraîné la destruction du Terminator et baptise **T2** en en livrant le synopsis. On apprend que c'est l'ordinateur de défense stratégique Skynet qui sera bientôt mis au point par le scientifique Dyson, qui provoquera l'apocalypse nucléaire le 29 août 1997. On apprend encore qu'en 2019 John Connor, le fils de Sarah, assure le commandement des forces rebelles en guerre contre les machines, lesquelles enverront leur chef d'œuvre, T 1000, un tueur multiforme, pour éliminer en 1991 un John Connor encore enfant. On apprend enfin que les rebelles répliqueront en reprogrammant un T-800, le robot de l'original, pour contrer T-1000 et protéger John.

Clair et précis, le prologue de **T2** lance le film sur la bonne voie, là où l'enjeu n'est autre que la survie du monde. Le générique, carrément visionnaire, en rajoute encore dans l'ambiance fin du monde avec ses chevaux de bois, ce tourniquet et ces balançoires à l'agonie dans un brasier total. Pour l'instant, le seul truc qui compte, c'est que le monde est menacé. On vous le dit. On vous le répète. Vous y croyez. Dur comme fer.

arnold a tort

Les personnages maintenant. Il faut les présenter : Terminator, T 1000, John, Sarah et Dyson. Une scène pour chaque. Dans l'ordre. Le Terminator dérouille violemment une bande de Hell's Angels dans un bar pour s'habiller (bien sûr, il est arrivé à poil). Tout de cuir vêtu, il vole une moto, un fusil à pompe et... des lunettes noires. Le "Bad to the bone" de George Thorogood and the Destroyers (!) appuie l'effet. T-1000 tue un flic et en prend l'apparence. John s'engueule avec ses parents adoptifs et part avec un copain piller les distributeurs de billets. Sarah fait des pompes dans l'asile psychiatrique où elle est détenue, sous les regards curieux des internes. Dyson, dans son laboratoire, s'inquiète de son invention, le micro-processeur Skynet, et lorgne avec inquiétude le bras métallique du Terminator (détruit dans l'original) conservé ici dans le plus grand secret. Cinq scènes. Cinq personnages. Il y a un intrus. Cherchez l'intrus. Vous avez trouvé, ça y est ? Oui, c'est bien Arnold Schwarzenegger, la méga-star, la montagne autrichienne, le Terminator si impressionnant de 1985. C'est justement à cette date, avec ce film, dans ce rôle, qu'il faut remonter pour trouver un Arnold acceptant de jouer au premier degré. **Conan le Destructeur**, **Kalidor**, **Commando**, **Le Contrat**, **Predator**, **Running Man**, **Double Détente**, **Jumeaux**, **Total Recall** et **Un Flic à la Maternelle** sont, depuis, autant d'exemples de l'incapacité d'Arnold d'atteindre le public sans un second degré marqué et des clins d'œil constants (pour **Predator**, ok, ça se discute). Au contraire de Stallone qui ose se prendre la tête au premier degré dans **Rambo III**, Schwarzenegger fuit comme la peste la scène où il devra, vraiment, faire l'acteur. Car Arnold n'est pas acteur. Il est star, nuance. Pour le meilleur quand le film n'a d'autre ambition que de divertir. Pour le pire quand un cinéaste visionnaire, Cameron par exemple, tente de repousser les



■ Camionnette contre hélicoptère : Cameron fonce façon destroy vers le final ■

limites du divertissement en menant à bien un projet de fin du monde, T2 par exemple. Le Terminator a le beau rôle dans T2. Il se range du côté de John Connor. Il est donc positif, programmé pour protéger le futur chef de la rébellion, méchant dans le bon sens, pour la bonne cause. Jusqu'à ce qu'il jure en levant la main droite, sur la demande de John, de ne plus tuer personne. Le Terminator jurant ne plus tuer personne, c'est un peu comme si Van Damme jurait de ne plus balancer de coups de tatane : dur à avaler. Donc, Arnold passe la main, il se range. La méchanceté se nomme désormais T-1000. Ainsi l'ont voulu Cameron, pour le concept tout à fait respectable du personnage, et Schwarzenegger, à qui on peut sans trop craindre de se tromper, attribuer les "touches d'humour", et une nonchalance qui sied mal au robot qu'il interprète. Disons, pour en finir avec Schwarzenegger, qu'en dehors des séquences d'action, il joue le rôle de l'amuseur, de celui qui décontracte, de celui qui lache du lest dans la salle. C'est parfois en accord avec son personnage, parfois d'une gratuité totale. Son talent de star n'est pas en cause. Son positionnement second degré, à l'intérieur d'un film premier degré, si.

■ *Sarah Connor (Linda Hamilton) : le plus surprenant effet très spécial de T2* ■

vedette surprise

On ne va pas manquer de vous présenter T2 sous la forme d'un duel titanesque entre deux envoyés du futur. Ce n'est ni tout à fait vrai, ni tout à fait faux. Car James Cameron a construit le scénario de T2 sur la même base que celui d'**Abyss**. Difficile à résumer, des histoires parallèles, des personnages secondaires qui apparaissent, puis s'effacent. Grosse surprise dans T2 : la première heure et demie du film se concentre sur Sarah Connor, enfermée dans un asile psychiatrique. Et Cameron de se concentrer également sur l'actrice, qui jouait les victimes passives dans **Terminator**. L'entente James Cameron/Kathryn Bigelow est terminée. L'entente James Cameron/Linda Hamilton commence. Evadée de la nullissime série ***La Belle et la Bête***, Linda Hamilton (attention, dans le viseur de Cameron, c'est une très grande actrice) supporte à elle toute seule ou presque l'histoire initiale de T2 ou comment une femme qui passe pour folle aux yeux de tous, y compris son fils, détient le destin du monde entre ses mains. Pivot a priori indétrônable du film, elle doit 1) s'évader de l'asile, 2) tuer Dyson, le futur commanditeur de l'apocalypse. Si à l'extérieur Terminator et T-1000 s'affrontent pour la survie de John Connor dans une scène d'action pure époustoufante, les véritables enjeux restent, pour le moment Sarah Connor et le 29 août 1997, jour de l'apocalypse. C'est l'idée forte du film, et Cameron la suit. Les chemins de John, Terminator et T-1000 convergent logiquement vers l'asile d'où Sarah tente de s'échapper. Pas moins de trois actions en parallèle qui se confondent dans une rencontre hallucinante de tension, où Sarah, hystérique, pourchassée par T-1000, sur le point de lui échapper, voit le Terminator et John débarquer. Elle reconnait son fils. Elle reconnait aussi le Terminator, croit que le robot veut de nouveau sa mort. Elle ne comprend plus rien. Elle devient folle. C'est du délire. Et Cameron de signer LA scène du film : suspens + action + effets spéciaux + facteur humain. L'addition est déjà monstrueuse. Le résultat encore plus.

Il y a matière à conclusion et Cameron ne s'y trompe pas. Le personnage de Sarah, auquel le réalisateur accorde le plus d'importance, approche du but. Elle a accompli le 1) (s'évader de l'asile). Reste le 2) (tuer Dyson) et c'est un cauchemar qui va précipiter son passage à l'acte. Jamais on a vu, scène onirique ou pas, apocalypse aussi réaliste. Los Angeles balayé par l'onde de choc, les immeubles soufflés, les enfants carbonisés, statufiés dans leur dernier geste... Sarah a le pouvoir d'éviter l'apocalypse. Décidée, armée jusqu'aux dents, elle part pour commettre un meurtre qui délivrera l'humanité d'une fin prochaine. Elle ajuste Dyson dans la lunette de son fusil et tire. La balle finit dans un écran d'ordinateur. Elle détruit en partie à la mitraillette le bureau du scientifique, le blesse à l'épaule, s'approche de lui, pointe un revolver sur sa tempe, le regarde dans les yeux, place son doigt sur la détente. Si elle tire, en faisant l'impasse sur quelques détails de scénario, T2 se termine. Sarah a sauvé le monde. Fin. Manque juste l'épilogue, histoire d'envoyer T 1000 ad patres. T2 serait alors le film le plus court de James Cameron, quelque chose comme 1 h 25, mais T2 serait impressionnant, T2 serait grandiose, T2 serait un foutu film populaire, T2 serait un sacré film de réalisateur, T2 serait, résumons de façon pompeuse, un chef-d'œuvre.

Alors, Sarah appuie-t-elle sur la détente ? Non, elle craque, elle s'effondre, elle renonce. T2 aussi. Pour la première fois, Cameron "tue" un personnage en plein élan. Sarah avait une ligne droite devant elle, mais elle devra emprunter des détours. De longs détours.

action non stop

La fin choisie par Cameron n'est pas la meilleure. 50 minutes de destroy non-stop, où le suspens et le facteur humain sont ensevelis sous un déluge d'action et d'effets spéciaux répétitifs. Destruction du laboratoire, poursuite camionnette/hélicoptère, poursuite voiture/camion et combat final s'enchainent sans temps mort. A l'écran, ça bouge beaucoup, ça explose, ça se tire dessus, mais ça ne vit plus, ça ne respire plus. Vous avez déjà vu des robots respirer vous ? Cameron transforme T2 en planches de Comics où super-héros et super-méchant s'affrontent pendant que les humains, John et Sarah, jouent les utilités.

Il y avait pourtant tout à attendre d'un final pareil, de la première incursion de Cameron dans l'univers de la bande dessinée, où la fiction est sans limite. Mais Cameron passe à côté de ses possibilités, il se sous-exploite, sert de l'action destroy "live" dans le plus pur esprit américain. La fin de T2 ressemble à une version condensée de **L'Arme Fatale 2**. C'est de la casse, un dénouement de ferrailleur, et non de cinéaste prodige. On attendra désespérément, en vain, une scène pourtant évidente, qui a forcément traversé l'esprit de Cameron, qui aurait vu un vrai duel entre deux personnages de BD, le Terminator (sous sa forme mécanique, comme dans l'original) et T-1000. Mais le Terminator ne fera son apparition qu'avec l'aide d'un maquillage sommaire appliqué sur le visage de la star Schwarzenegger. Le public aurait-il accepté de voir son chouchou s'effacer au profit d'une marionnette robotisée de 20 centimètres de haut animée image par image ? La question ne se pose malheureusement plus aujourd'hui.

Ce retournement (détournement ?) dans la dramatique de T2 n'est pas en soi catastrophique. Les scènes d'action, le côté bêtement destroy, les effets spéciaux, tout cela n'a rien de définitivement nul, ni de franchement mauvais. C'est par contre bien en deça à la fois des sommets atteints dans la première partie du film et de ce à quoi Cameron nous avait habitué. En réussissant la grosse moitié, et en ratant la petite, Cameron sort vainqueur de T2. Aux points, ou à la minute si vous voulez (75 contre 50). Il sort vainqueur Cameron, c'est indiscutable, mais pas grandi. On ne lui en veut pas. On est juste un peu déçu. Tout s'arrangera avec son prochain film. Rendez-vous est déjà fixé. Patience.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Colombia/ Tri-Star présente Arnold Schwarzenegger dans une production Carolco ***TERMINATOR 2, LE JUGEMENT DERNIER (TERMINATOR 2, JUDGMENT DAY)*** USA 1991 avec Linda Hamilton, Robert Patrick, Edward Furlong, Joe Morton, Earl Boen, Castulo Guerra **photographie de** Adam Greenberg **musique de** Brad Fiedel **effets spéciaux de** Industrial Light and Magic **maquillages de** Stan Winston **scénario de** James Cameron & William Wisher **produit par** Gale Ann Hurd & James Cameron **réalisé par** James Cameron

2 h 17 **16 octobre 1991**

SCHWARZENEGGER

Il *Terminator 2* marque l'avènement d'Arnold Schwarzenegger. Désormais tout puissant à Hollywood, il est l'acteur le mieux payé au monde, et le plus rentable par conséquent. Mais toutes les ambitions de cet ancien Monsieur Univers, de cet Autrichien naturalisé américain, ne vont pas dans le sens du tiroir-caisse. Son plan de carrière se repose sur un coffre-fort certes, mais aussi sur la gestion intelligente d'une image fortement ancrée dans l'esprit de son public.

Je suis heureux d'être à Paris et de promouvoir **Terminator 2**. Si je n'étais pas venu, ma femme m'aurait tué. Elle m'a confié une liste incroyablement longue de courses à faire. Je dois donc arranger mon emploi du temps de manière à me réserver de longues heures de shopping. J'espère que les Français iront voir **Terminator 2** et qu'ils l'apprécieront autant que les Américains. Merci de me poser des questions se rapportant au film parce que, je vous préviens, je ne dirai absolument rien sur ma vie privée.

Est-ce parce que vous estimez avoir une image si forte auprès de la jeunesse américaine que vous ne pouvez plus jouer les méchants cyborgs ?

J'aimerais bien être responsable du scénario et de la réalisation de **Terminator 2**, mais ce n'est pas le cas. James Cameron a tout fait, la rédaction du script, la mise en scène. C'est aussi lui qui a créé mon personnage. Il a décidé de l'orientation du personnage du Terminator sans tenir compte de ma popularité. En outre il était bien plus intéressant aujourd'hui de présenter un Terminator positif qu'un Terminator négatif puisque le concept du film s'applique aux années 90, qui nous permettent d'avoir une vraie maîtrise de notre avenir. Ce futur est bien plus rose que celui que nous envisagions dans les années 80.

En tant que comédien, votre préférence va-t-elle au mauvais Terminator de 83 ou au bon de 91 ?

A la fois au bon et au mauvais Terminator en fait, parce que je considère qu'interpréter une machine est un véritable challenge. Les machines marchent différemment, bougent différemment, parlent différemment... Cette attitude purement mécanique permet, dans **Terminator 2**, de montrer avec une certaine subtilité la métamorphose du robot au contact de Sarah et John Connor.

S'agit-il là d'après vous du plus grand challenge de *Terminator 2* ?

Challenge non. Mais c'est une source de motivation. En fait, le plus dur sur le tournage de **Terminator 2** a été de rester immobile sur un fauteuil cinq heures durant pendant que des gens me posaient des prothèses, me mettaient des produits sur le visage. Cela n'a vraiment rien d'amusant. J'arrivais tôt le matin dans l'atelier de maquillage, bourré d'énergie et je ne devais plus bouger d'un poil. C'était vraiment énervant.



Ne pensez-vous pas que le budget de *Terminator 2* est démesuré ?

En fait, je ne regarde même pas le coût des films. Ca n'est pas ce qui m'importe. Voilà ce qui compte : que chaque ligne de dialogues, chaque séquence couchée sur le papier soient effectivement dans le film. Après, il faut que le film fasse des bénéfices pour en financer d'autres par la suite. Le public doit en avoir pour son argent. Aux Etats-Unis, vous payez 7 dollars pour une place de cinéma (*soit environ 40 francs* NDR). Pour ce prix, on doit lui présenter un spectacle qui en vaut trois fois plus. C'est pour cette raison que certaines personnes voient un film comme **Terminator 2** trois ou quatre fois ; ils ont l'impression que cela en vaut la peine. Mais il ne faut pas oublier les responsabilités d'un budget aussi important que celui de **T2**. Les producteurs savent que le film rapportera beaucoup d'argent ; ils peuvent donc dépenser de fortes sommes. Tout est une question de proportions. Mais investir 100 millions de dollars dans un titre aussi modeste que **Boyz'n the Hood** serait totalement irresponsable. Pas sur **Terminator 2**.

Récemment, vous avez déclaré être désolé pour l'industrie du cinéma, car il était impossible de surpasser *Terminator 2*.

Cette déclaration est destinée à tous les réalisateurs et les producteurs qui travaillent dans le domaine de la science-fiction. Pour eux, je me sens vraiment désolé car **Terminator 2** a créé une nouvelle dimension cinématographique. Chacun admet aujourd'hui qu'il sera presque impossible d'aller plus loin. Mais je ne crois pas que ce soit le but de tous les cinéastes des Etats-Unis d'enfoncer **Terminator 2**. Il existe tellement d'histoires à mettre en scène, y compris des scénarios comme ceux de **Jumeaux** et d'**Un Flic à la Maternelle**, des scénarios qui n'essaient pas de refaire d'autres films, mais qui vont vers une autre direction.

Certaines personnes reprochent au cinéma américain une escalade dans la violence, à laquelle *Terminator 2* contribue d'ailleurs.

Je tiens à corriger ces accusations. Les gens centralisent la violence aux Etats-Unis et oublient que le phénomène est propre à

■■■

■■■

tous les autres pays. Regardez donc **Nikita** en France ! La violence est davantage une affaire de genre que de nationalité. Chaque pays doit décider par lui-même jusqu'où elle peut aller et à quel âge les enfants peuvent aller voir ce type de films. **Terminator 2** n'a rien d'un étalage gratuit de violences. Il prône un message pacifiste, un message bien plus important que n'importe quoi d'autre.

Paradoxal pour un film, disons... de guerre !

Dans **Terminator 1 & 2**, vous vous rendez compte des méfaits que peut amener un trop plein de technologie. James Cameron a franchi le cap en imaginant une guerre entre les machines et les hommes. La technologie a tellement évolué qu'elle est devenue autonome. Le parallèle que vous pouvez faire avec la Guerre du Golfe, une guerre dite propre et informatique, ne se tient pas. **Terminator 2** est juste un avertissement, concernant une fiction qui peut devenir une réalité.

Vos fillettes, comment réagissent-elles à la violence de *Terminator 2* ?

La première avait 17 mois quand elle l'a vu. Sa réaction a été très simple. Dès qu'elle me voyait à l'écran, elle hurlait "Papa Terminator, Papa Terminator" ! Au bout de dix minutes, Catherine, mon épouse, a dû la sortir de la salle. Des cris de ce genre à une avant-première de ce genre, ça faisait vraiment désordre. Quant à ma deuxième fille,



elle avait 8 mois, mais dans le ventre de sa mère, lorsque **Terminator 2** est sorti. Difficile de savoir ce qu'elle en a pensé !

Dans *Terminator 2*, vous êtes en quelque sorte un "Baby-sitter" ?

Terminator 2 peut se voir comme le reflet d'une époque mais aussi comme celui de vie personnelle. Mes rapports professionnels avec Edward Furlong, qui joue John Connor ont été excellents. Il était toujours prêt à travailler dur. Il apprend vite. Pour un garçon de son âge, il n'était pas évident de débarquer sur une production d'une telle ampleur. Sur le plateau, tout le monde l'aimait ce [redacted].

Votre lutte contre T-1000 paraît au premier coup d'oeil inégale. Vous, si grand, si fort, et lui, d'un gabarit plus modeste.

Cela s'est en fait très normalement déroulé en ce qui concerne les bagarres. Il suffisait de comprendre ce que désirait James Cameron. James Cameron tenait à ce que le Terminator et T-1000 soient de force égale. Et c'est exactement la façon dont nous avons abordé cette confrontation. Il était vraiment nécessaire de garder un doute permanent sur l'aboutissement des combats. James ne voulait pas que l'on ait l'impression que l'un ou l'autre pouvait vaincre immédiatement. Pour plus de crédibilité, les deux Terminator devaient être aussi robustes l'un que l'autre. T-1000 possède l'avantage d'être fait de métal liquide, de résister donc à tous les assauts, de pouvoir se reconstituer rapidement. Mais, question puissance, le Terminator est aussi costaud que lui.

Est-ce que votre image d'homme fort, de dur correspond un tant soit peu à la réalité ?

Je suis comme tout le monde. J'éprouve le même genre d'émotions, de joies, d'angoisses, de peurs que monsieur-tout-le-monde. Mais la vie a été si généreuse vis-à-vis de moi que je dois néanmoins ressentir bien moins d'émotions négatives. Quant au secret de ma forme physique, il est tout simple. Je m'entraîne tous les jours. Tourner un film aussi exigeant que **Terminator 2**, avec des cascades risquées et des horaires draconiens, demande une condition physique et mentale parfaite.

La forme physique, vous en êtes en quelque sorte l'ambassadeur auprès de la jeunesse américaine.

Auprès de George Bush, je suis l'équivalent d'un ministre des sports. Je suis chargé de tout ce qui concerne les contrats liant l'éducation et les sociétés proposant du matériel sportif, de mise en forme. Je veux me concentrer sur les plus jeunes car ces dernières années, le budget des programmes sportifs a été réduit. Le sport doit revenir à l'école tant pour ses bienfaits physiques que sociaux. Il s'agit là de la meilleure prévention qui soit contre l'usage de la drogue.

Certaines rumeurs affirment que vous serez bientôt président des Etats-Unis. Vrai ?

Oui, peut-être en rêve ! Mais comme je ne fais pas de compte-rendus écrits de mes rêves, personne ne peut vraiment le dire. Je pense que cela doit être merveilleux d'occuper cette fonction. Mais mon avenir, je le vois bien davantage dans le monde du spectacle. Pas dans la politique. De plus, je n'ai nullement l'intention d'écrire une autobiographie. Je veux vivre ma vie, pas l'écrire.

Seriez-vous aujourd'hui prêt à vous investir dans un rôle romantique ?

Absolument. Un comédien doit toucher à tous les types de personnages possibles. Bientôt vous me verrez dans un film romantique. Je suis désormais prêt à emprunter toutes les directions. Mais dans le même temps, je n'ai pas vraiment de projets précis dans ce domaine. Mon prochain rôle concernera le film qui prendra une longueur d'avance sur les autres films que les studios préparent pour moi. Ivan Reitman, Jerry Zucker, James Cameron et Paul Verhoeven développent actuellement des films pour moi, certains très romantiques, d'autres pas.

Suggestion stupidissime : pourquoi pas Rhett Buttler dans l'inévitable séquelle de *Autant en Emporte le Vent* ?

Je suis prêt à tout jouer, du moment que le réalisateur est bon, que le personnage est bien écrit. Mais comment savoir si je serai crédible dans le rôle ? Jouer Rhett Buttler n'est pas un problème, mais tout tient dans l'image, le bagage cinématographique de celui qui devra l'interpréter. Il faut se méfier de son image. Même lorsqu'elle est fortement indissociable de vous, elle ne doit pas trop vous coller à la peau.

On parle de plus en plus de vous comme réalisateur depuis votre expérience sur la série *Tales from the Crypt* !

La mise en scène sera mon prochain défi. D'ailleurs, dès que je serai rentré aux Etats-Unis, j'entamerai la pré-production d'un film pour la chaîne câblée *HBO*, *Christmas Connecticut*. Certains comédiens comme Warren Beatty, Danny De Vito ou Clint Eastwood sont devenus de bons réalisateurs. J'espère, moi aussi, y arriver.

■ Propos recueillis par

Cyrille GIRAUD ■

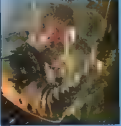
FINAL CUT

Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton, des effets spéciaux à décrocher les papiers peints, des cascades à couper le souffle... C'est ça, *Terminator 2*, et c'est aussi une histoire qui se tient, un scénario écrit par James Cameron et William Wisher...

William Wisher et James Cameron sont des amis de longue date. Le premier œuvre fréquemment dans le domaine du fantastique. Il travaille sur le scénario simpliste du **Démon d'Halloween** de Stan Winston dans lequel une gargouille à la tête en forme de [illegible] agresse quelques teenagers. Il [illegible] ensuite les multiples versions de **Freddy 5 : L'Enfant du Cauchemar**, lequel film brille paradoxalement par son manque d'histoire. Mais, malgré la méfiance qu'il suscite, William Wisher acquiert la confiance professionnelle de James Cameron. Ce [illegible] le [illegible] en [illegible] une portion modeste des dialogues du premier **Terminator**. Officieusement, car William Wisher ne figure pas au générique et se rattrape en écrivant la novelisation.

En suggérant des idées pour une séquelle éventuelle, William Wisher gagne le droit de collaborer plus étroitement avec le cinéaste. [illegible] le concept de James Cameron est évident dès le début de la rédaction du script. *"Dès le départ, James Cameron se [illegible] comme Un Gamin et son Terminator. Cette idée [illegible] et demeurée en tête des années durant. Si Terminator 2 [illegible] la fin du premier [illegible] intervention d'un nouveau cyborg tueur, nous n'aurions eu qu'une répétition de l'action précédente. James Cameron n'[illegible] guère intéressé par un remake de son propre film. [illegible] cependant [illegible] la deuxième partie de [illegible]".* Il se déroule bien six ans entre les deux **Terminator**, six années pendant lesquelles James Cameron et William Wisher auraient pu écrire [illegible] le scénario sous toutes les coutures. Non. C'est seulement en janvier 1990 que la production donne le feu vert au cinéaste. Avant même que la première ligne de script soit [illegible] le papier, la date de sortie est déjà fixée. Il faut s'y tenir. Brusquement, James Cameron demande à William Wisher de s'atteler à sa rédaction. [illegible] après la question fatidique, Wisher répond par l'affirmative. A raison de douze heures par jour, trois mois durant, dans la maison de James Cameron, Wisher [illegible] une avalanche de séquences déjà conçues par le réalisateur. *"Nous [illegible] des [illegible] Sarah Connor internée dans l'hôpital psychiatrique, le Terminator et John poursuivis dans le canal, [illegible] tous les passages"*, continue William Wisher. Après un mois de travail, les deux hommes ont pondu un premier jet d'une quarantaine de pages. Manquent [illegible] les dialogues. James Cameron et William Wisher coupent la poire en deux. William Wisher prend en charge la première moitié du long synopsis, Cameron la seconde. Séparément, ils [illegible] avant de mettre leur boulot en commun. Deux jours de révision, de suggestions, de critiques constructives et les partenaires se lancent dans la rédaction d'un scénario plus élaboré, construit. Quatre semaines après, celui-ci est bouclé.

Mais le scénario de **Terminator 2**, tout resplendissant qu'il est, tombe dans les mains des producteurs. *"Mis en images, [illegible] Terminator 2 aurait coûté 200 millions de dollars. Chaque fois que T-1000 se métamorphosait, les zéros s'alignaient. Nous [illegible] demander s'il était vraiment nécessaire que T-1000 plonge dans la tasse de café et en prenne l'apparence. Tout ce qui n'était pas essentiel, nous l'avons supprimé".* Cependant, certaines transformations du nouveau cyborg ne constituent pas les seules coupes effectuées. L'initiation de Sarah Connor aux armes subit quelques singuliers changements. Une scène importante la montrait revenant dans un camp d'entraînement para-militaire pour se refaire une santé auprès d'un ex-marine devenu mercenaire. Le prologue de **Terminator 2** accuse également une coupe sévère. Ainsi, dans la première version du scénario, on pouvait assister à la rencontre, dans le futur dominé par le super computer Skynet, entre John Connor adulte et Kyle Reese avant que celui-ci ne parte pour le Los Angeles de 1984. *"C'était une séquence d'adieux dans laquelle John Connor envoyait Reese dans le tourbillon du temps. Cette scène, émouvante, voyait le père quitter le fils. Reese ne sait pas encore que John est son fils. John, lui, le sait. Reese rentre dans la machine temporelle et disparaît. C'est alors qu'un des soldats demande à John ce qui va lui arriver. Et John de répondre : "Il est à Los Angeles maintenant. Il doit remplir une mission : être tué et devenir mon père". Puis, les hommes rentrent dans une pièce où se trouvent, inertes, des Terminators à l'image d'Arnold Schwarzenegger. L'un d'eux manque, celui du premier film. Ce préambule était magnifique. Un genre de séquence qu'en tant que scénariste vous adorez, mais que le public ne verra jamais".* Frustrant, horriblement frustrant.



Mais le processus de réécriture du scénario de **Terminator 2** se doit de trancher dans le vif pour ramener le film à une durée raisonnable et à un prix de revient "abordable". Même après le tournage, cette opération se poursuit imperturbablement. Trois séquences majeures chutent ainsi sur le sol de la table de montage. La première voit Sarah Connor, dans sa cellule, recevant la visite onirique de Reese qui lui dicte sa conduite à venir pour sauver la planète du joug de Skynet. Du coup, le déjà éphémère Michael Biehn ([illegible] jours de tournage) disparaît du générique. Deuxième passage sacrifié : Sarah Connor répare le Terminator troué de partout. On la voit bien, dans la version finale, ôter les balles du dos du robot à l'aide d'une grosse pince. En revanche, les quelques plans dans lesquels elle opère le [illegible] se sont évaporés au final cut. Trop gore sans doute pour le public américain. Dernière scène : l'épilogue mettant en scène une Sarah Connor du troisième âge. Linda Hamilton y porte fort joliment les rides et une tignasse blanche. James Cameron est coutumier des coupes. Dans **Aliens**, il supprime un prologue où les extraterrestres tuent les parents de la petite Newt avant que ne surviennent Ripley et ses marines de l'espace. Dans **Abyss**, il sucre l'épilogue avec cette vague gigantesque qui menace de submerger Los Angeles. Au bout du compte, **Terminator 2** survit fort bien à ces multiples restrictions amenées par la durée, le budget et le rythme. *"A vrai dire, Terminator 2 n'est pas [illegible] une suite [illegible] le deuxième segment de [illegible]. Personnellement, je ne songe nullement à une [illegible] partie. Tout [illegible] du Terminator a été dit. James Cameron et moi avons mis dans le scénario de Terminator 2 toutes les [illegible]. Dans le film, il n'y a pas de portes ouvertes sur une nouvelle séquelle".* Arnold Schwarzenegger et James Cameron réagissent de même à l'évocation d'un potentiel **Terminator 3**. *"[illegible] une chance pour que Terminator 3 se fasse ? A partir du moment où l'argent sera disponible, il y aura bien une voie à emprunter"*, conclut un William Wisher moins définitif que le comédien et son metteur en scène. Paradoxe temporel oblige, le concept de **Terminator 2** pourrait encore nourrir un nouveau script. Un, juste un.

■ Marc TOULLEC ■



DÉBRIDÉ !

OPÉRATION



■ Un morceau d'anthologie : Jackie Chan plaqué contre les volets du tunnel par un souffle très puissant ■

ACTION MAN

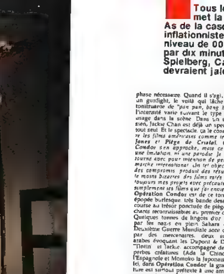
Jackie Chan, le clown le plus élastique du cinéma contemporain, le Buster Keaton hilare, voit large. Très large même. Autrefois, il limitait son rayon d'action à toute l'Asie du Sud-Est dont il est l'une des vedettes chéries. Quelques pirouettes, quelques coups de latte perpétrés par des maîtres en la matière, deux ou trois cascades automobiles et le méchant finissait cloué au plancher. Mais Jackie Chan s'aperçoit rapidement que son public en demande encore davantage. Ne pas le satisfaire équivaut à le perdre. Alors, Jackie Chan met la barre très haut, à portée de trampoline : **Police Story**, **Le Marin des Mers de Chine**, **Mister Dynamite**.

Et, aujourd'hui, **Opération Condor**, croisement entre **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, "Tintin" et ***Lupin III***, un dessin animé japonais où opère un as du casse voltigeur. Mais le besoin impérieux de plaire ne suffit pas à motiver Jackie Chan. Son perfectionnisme le pousse à tout essayer, à obliger ses investisseurs à banquer un maximum. *"Opération Condor a obtenu le plus gros budget de toute l'histoire du cinéma asiatique. On a tourné un peu partout : Autriche, Espagne, Philippines, Macao et Hong Kong. Un an et demi a été nécessaire pour boucler toutes les prises de vues"* claironne fièrement Jackie Chan. Mais il omet de dire que *Golden Harvest*, son producteur attitré depuis longtemps, ne lui donne au départ "que" six mois de tournage aux quatre coins du monde. Soucieux d'équilibrer le budget, la production offre même à la star une prime de deux millions de Hong Kong dollars en cas de respect du planning envisagé. Pas vraiment désireux de s'enrichir à bon compte, Jackie Chan ignore l'offre et dépasse d'un an les voeux pieux de *Golden Harvest*. De 45 millions de Hong Kong dollars, le budget grimpe jusqu'à 115, soit 15 millions de dollars environ. Jackie Chan est la seule vedette de toute l'Asie à pouvoir se permettre ce genre de luxe.

le grand jackie

Dans **Opération Condor**, comme dans la plupart de ses films les plus récents, Jackie Chan met en scène Jackie Chan. Impossible désormais de distinguer le personnage à

CONDOR



Tous les deux ans, Jackie Chan met la barre encore plus haut. As de la cascade suicidaire et du budget inflationniste, il se met désormais au niveau de 007 et conclue le spectacle par dix minutes anthologiques que Spielberg, Cameron et compagnie devraient jalouser !

phase nécessaire. Quand il s'agit de décrire un gunfight, le voilà qui lâche une série tonitruante de *"pan pan, bang bang"* dont l'intensité varie suivant le type d'arme en usage dans la scène. Dans un salon parisien, Jackie Chan est déjà un spectacle à lui tout seul. Et le spectacle, ça le connaît. *"J'adore les films américains comme les* ***Indiana Jones*** *et* ***Piège de Cristal****.* ***Opération Condor*** *s'en approche, mais ce n'est pas une imitation, ni une parodie. Je ne l'ai pas tourné avec pour intention de percer sur le marché international. Un tel objectif impose des compromis, produit des résultats pour le moins bizarres, des films ratés. Je choisis toujours mes projets avec précaution. Je fais simplement les films que j'ai envie de voir"*. **Opération Condor** est de ce tonneau, une épopée burlesque, très bande dessinée. Une course au trésor ponctuée de pièges, de méchants reconnaissables au premier coup d'œil. Quelques tonnes de lingots d'or planquées par les nazis en plein Sahara durant la Deuxième Guerre Mondiale sont convoitées par des mercenaires, deux extrémistes arabes évoquant les Dupont & Dupont de "Tintin" et Jackie, accompagné de trois superbes créatures (Ada la Chinoise, Elsa l'Espagnole et Momoko la Japonaise).

Ici, dans **Opération Condor** la grande aventure est surtout prétexte à une ambiance de cirque, de grand huit, à une farandole de rires. Rires continus sauf dans une courte séquence, où les zygomatiques se bloquent. Les mercenaires abattent tous les membres d'une caravane bondée de touristes stationnant dans une oasis. *"Dans* ***Opération Condor****, je ne montre jamais des gens agonisant ou mourant. Je montre seulement les coups de feu partir. Pas de sang, même si cette scène est très forte. Il fallait bien insister sur le côté vraiment belliqueux et mauvais des mercenaires"*. Enfin, ces deux ou trois minutes, vous pouvez toujours les imaginer car le distributeur français a jugé bon de les sucrer. Trop méchantes pour un film qui se veut très gentil. Car, dans **Opération Condor**, les agents arabes sont plus bêtes que retors, les mercenaires sont des silhouettes caricaturales, les Papous entament une danse mécanique au lieu de massacrer les intrus et les trois jolies harpies sont toutes amoureuses de Jackie. *"Tourner avec trois partenaires féminines est presque plus difficile que d'effectuer les cascades. En tant que réalisateur, j'aime donner des rôles comiques aux femmes. Tout s'est bien passé avec l'Espagnole et la Chinoise, mais la Japonaise n'était pas aussi réceptive dans sa façon de travailler"*.

auberge espagnole

Faute de pouvoir tourner à Paris (*"cela aurait coûté bien trop cher"*), Jackie Chan installe le tournage de **Opération Condor** en Espagne. Tout logiquement, il aurait dû faire ainsi de grosses économies. Mais l'impétueux comédien réalisateur tombe sur un os de taille, un de ces producteur véreux et à

l'écran de celui qui lui dicte le moindre de ses gestes. C'est le même. *"Le Jackie Chan que vous voyez à l'écran est le vrai Jackie Chan. Je suis un bon vivant, rien ne me démoralise. J'aime faire rire le public. Dans tous mes films, du moins ceux sur lequel j'exerce un total contrôle, j'impose un style, un ton directement issu de ma véritable personnalité. Je ne triche pas. C'est pourquoi mes cascades ne sont pas du chiqué. Je me passe de doublure"*. Sacré Jackie. A l'écran, il incarne donc Jackie, personnage fruste, timide avec les femmes, gentil, un tantinet débonnaire, casse-cou, téméraire mais néanmoins peureux, toujours prompt à s'acquitter d'une grimace ou d'une séance de mime improvisée dans un lieu parfaitement inadéquat.

Face à un journaliste, Jackie oublie les règles du comportement purement promotionnel à l'américaine. Il efface les sourires polis, prudemment amicaux, et part dans des contorsions faciales effarantes. Brusquement, il se lève, décrit une cascade avec toute l'em-



■ *Le cyclone double d'intensité et déplace même un wagonnet* ■

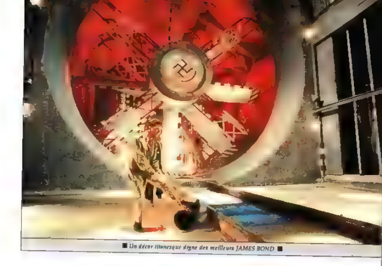
■ *Jackie Chan enturbanné et accompagné de deux de ses assistantes Else l'Espagnole et Ada la Chinoise* ■

la limite du banditisme qui sévissent dans la péninsule ibérique. *"Lorsque je lui demandais s'il pouvait faire stopper la circulation dans une rue, il me répondait "no problem" Lorsque je lui demandais si je pouvais sauter du toit de cet immeuble, il me répondait encore "no problem" Selon lui, il était facile de tourner dans un musée "no problem" une fois de plus. Mais, sur le terrain, rien ne s'est déroulé comme prévu ! Cela me rendait fou On a pris du retard le budget a augmenté On se levait à 4 heures du matin et on travaillait jusqu'à tard le soir Je n'ai malheureusement pas pu changer de producteur car celui-ci tenait les rushes du film en otage Après le tournage en Espagne nous avions absolument besoin, au Maroc, des négatifs du films. Le producteur a accepté de nous les restituer contre une forte somme J'ai payé Evidemment, c'est la dernière fois que je tourne en Espagne"* Le marathon éprouvant de **Opération Condor** allait continuer dans le désert marocain. Pas pour les mêmes raisons *"J'ai été étonné de voir à quel point les Marocains possèdent de bonnes équipes techniques Ils sont extrêmement professionnels"* Des gens compétents en complément de l'équipe chinoise, le tournage s'annonce donc sous les meilleurs auspices. Au moment des repérages, Jackie Chan considère que la température dans le désert est tout à fait supportable. *"Je pensais que les saisons n'existaient pas au Maroc Je me suis trompé du tout au tout Nous avions tourné les premières séquences marocaines en hiver une époque où il ne fait pas encore trop chaud dans la journée, mais où les nuits sont en revanche très froides Nous n'avons pu rester que quelques jours seulement. Puis, on est reparti en Espagne, et à Hong Kong Lorsque nous sommes revenus au Maroc l'été battait son plein, 45 ° dans la journée à l'ombre Le baromètre montait si haut que beaucoup de gens de l'équipe se trouvaient mal. La nuit, les scorpions et les araignées sortaient Personne n'osait s'allonger A partir de 13 heures, les tempêtes de sable se déclenchaient ce qui nous forçait d'interrompre les prises de vues. La situation nous imposait des horaires incroyables On émergeait à 2 heures du matin pour être sur le plateau à 5 heures 30. Dès que le soleil se levait, à 6 heures on tournait. A 13 heures, fin du tournage On remballait, on rentrait à l'hôtel. On aurait vraiment dû tourner en hiver"* C'est la comédienne chinoise Carol Cheng qui souffre le plus de ces conditions éprouvantes. Elle tombe régulièrement dans les pommes, pleurniche. Comble de la malchance, le générateur de la caravane des maquilleurs tombe en panne. Plus de ventilateur, donc **Opération Condor** passe par une autre galère marocaine. Dans une séquence de marché aux esclaves, les accessoiristes mettent en circulation de la monnaie de singe. Après utilisation, l'espèce est entreposée dans une petite remise que guette un pick-pocket local engagé par la production. Celui-ci dérobe les liasses bidon et les diffuse largement dans le patelin. Les commerçants du souk convaincus par des termes anglais sur les biffetons ("Golden Way Stage Films" !) n'y voient que du feu. Alertée, la police débarque dans les bureaux de la production et trouve illico un bouc émissaire, une jeune canadienne d'origine chinoise. Elle passera six semaines derrière les barreaux avant que le producteur Edward Tang ne réussisse à convaincre les autorités de son innocence. Une histoire de fou

les fous du volant

Qui dit Jackie Chan, dit évidemment cascades, voltiges, arts martiaux **Opération Condor** ne faillit pas à cette sacro sainte règle d'or *"Les cascades, je n'arrête pas d'y penser Quand je dors, quand je mange, quand je rigole avec les amis. Je n'arrête pas d'en imaginer de nouvelles pour savoir si je peux sauter d'encore plus haut, de façon*


■ *Jackie Chan se livre à une petite grimpette élémentaire !* ■



■ *Un décor titanesque digne des meilleurs JAMES BOND* ■

encore plus spectaculaire, pour aller encore plus loin dans ce domaine. Mes films ne sont plus des kung-fu movies qui font de petits pam-pam-pam. Mes films font de très sonores poum-poum-poum, avec des plongeons, des poursuites. A Hong Kong, les Arnold Schwarzenegger et les Stallone se nomment "special effect action movie". En comparaison, le terme "action movie" semble quelque peu étriqué !

La récolte 1991 de cascades surpasse encore celle des années précédentes. Jackie Chan prend le risque de faire décoller une moto sur un quai tandis que son pilote s'aggripe à un filet de marchandises. Un morceau d'anthologie dû à la rigueur mathématique des hommes de Rémy Julienne dont le nom est inséparable des meilleurs **James Bond** et des plus jolies galipettes de Bébel. *"J'ai rencontré Rémy Julienne voici sept ans maintenant, sur le tournage de* **Wheels on Meals**. *Depuis, on a souvent travaillé ensemble. Rémy Julienne est un vrai professionnel. De plus, il apporte des idées originales de cascades".* Des idées souvent intégrées dans des scripts toujours ouverts à ce genre de suggestions. Mais pourquoi donc le plus performant des athlètes-cascadeurs fait-il appel à une troupe de frenchies ? *"L'équipe de Rémy Julienne parvient à accomplir des cascades que les Chinois n'arrivent pas à effectuer pour des coûts raisonnables. Il est aussi vrai que les cascadeurs de Jackie sont un peu moins doués pour tout ce qui touche à l'automobile. L'association des techniques basées, pour les Français, sur le calcul des risques, sur la minutie la plus extrême et pour les Chinois, sur le courage, la force et la souplesse, donne des résultats étonnants. Les Chinois font passer l'endurance physique avant la technique. Mais cela ne signifie pas qu'ils bossent n'importe comment. Ils auraient aussi plutôt tendance à pousser les cascadeurs au-delà des limites humaines. Nous, on travaille pour ne pas avoir d'accidents, eux c'est différent. Néanmoins, les rapports avec Jackie Chan sont excellents. Il respecte énormément Rémy Julienne et son équipe. Le dialogue avec la production est parfois plus difficile. Golden Harvest demande beaucoup de choses et donne très peu de temps"* explique Philippe Comtet, l'un des plus proches collaborateurs de Rémy Julienne. *"Rémy fait également bénéficier Jackie Chan de sa propre imagination. Ce dernier lui soumet des idées de séquences d'action. Rémy propose des idées sans connaître le scénario. Elles sont ensuite intégrées. C'est exactement ce qui se passe dans les* **James Bond**" continue Philippe Comtet.

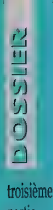
la part du lion

Dans **Opération Condor**, Jackie Chan s'offre un final apocalyptique digne d'un **James Bond** : une longue séquence dans un gigantesque tunnel qui servait de rampe de lancement aux avions allemands. En 1986, Jackie Chan tourne un spot publicitaire pour *Mitsubishi* dans un gigantesque laboratoire bâti pour tester les qualités aérodynamiques des véhicules. Il y voit aussitôt un décor inédit, spectaculaire et gratuit. Malheureusement, *Mitsubishi* ne peut prêter ses locaux que le samedi. Quelques années plus tard, Jackie Chan reprend contact avec les Japonais mais ceux-ci n'ont rien changé à leurs conditions. Le Chinois caoutchouteux trépigne et décide de construire son propre tunnel, un énorme chantier pour huit minutes de film. Un tiers du budget y passe. *"Il a déjà fallu six mois pour construire le décor. Le tournage à proprement parler s'est déroulé sur trois mois et demi. On filmait un plan par jour, pas plus. Parfois, on arrivait à un record d'un seul plan en deux jours. Pas d'effets spéciaux visuels. Rien que des prises de vues réelles. Le plateau mobile, bougeait dans tous les sens".* Le résultat est à la mesure des ambitions de Jackie Chan. Les personnes sont arrachés du sol par le souffle de la turbine, littéralement collés contre des volets métalliques... Quand la mini-tornade stoppe brusquement, les protagonistes se remettent à la bagarre. De la folie furieuse délivrée des lois de la gravité. Un exploit cinématographique et physique. Jackie est devant et derrière la caméra, éternellement décontracté même au coeur des pires difficultés. *"Opération Condor m'a pris plus de deux ans de ma vie. J'en suis le réalisateur, l'acteur principal, le scénariste, le producteur, je règle tous les combats. J'arrive à cumuler les fonctions en planifiant, en prévoyant au maximum".* Aujourd'hui, à peine reposé de ce tournage épique, Jackie Chan remonte au créneau. Non pas pour un petit film de commande comme celui qu'il a bouclé voici deux ans pour honorer une dette vis-à-vis des Triades, mais pour un autre gros morceau. *"En ce moment, j'envisage un film sur les pompiers de Hong Kong, genre* **Backdraft**. *Cela fait maintenant huit ans que j'y pense. Je viens de rencontrer un Américain spécialiste des cascades pyrotechniques. Ce nouveau film ne me prendra pas plus d'un an et demi. Promis".* Il est permis de ne pas le croire sur parole, de penser qu'il va embraser tout un quartier de Hong Kong, sauter à pieds joints dans le brasier, et s'y livrer à quelques exercices martiaux... En 1989, Jackie Chan se donnait encore deux ans de cascades dangereuses. En 1991, il recule l'échéance de trois années supplémentaires. Une mouche l'a vraiment piqué.

■ **Marc TOULLEC** ■

CTV présente Jackie Chan dans une production **Golden Harvest** ***OPERATION CONDOR (THE AMOUR OF GOD II) OPERATION CONDOR***. Hong Kong 1990 avec Carol Cheng - Eva Cobo de Garcia - Ikeda Shoko - Aldo Sanchez **photographie de** Wong Ngok Tai **musique de** Chris Babida **cascades de** Rémy Julienne & Jackie Chan Stuntman's Club **scénario de** Jackie Chan & Edward Tang **produit par** Raymond Chow & Leonard Ho **réalisé par** Jackie Chan

1 h 35 **13 novembre 1991**



troisième partie

BLACK is Beautiful

Quatre mois déjà que le cinéma Black américain fait parler de lui. Quatre mois déjà que les pires inepties et les violents racolages envahissent les revues, spécialisées ou pas. Le cinéma Black traité comme une mode, c'est triste. Qui aurait remarqué cette bombe de *Boyz'n the Hood* si le film de John Singleton n'avait pas profité de la déferlante cannoise. Mais il faut être dans le coup, alors ça tartine à tout va, et au bout d'un moment, vous savez, la confiture, ça dégouline...

Forest Whitaker, Joseph B. Vasquez et Matty Rich, ont des choses à dire. Le premier joue, les deux suivants réalisent. Ils travaillent, ils créent, avec comme matériau de base une réalité qu'ils rencontrent tous les jours. Drôle et lucide comme *Hangin' with the Homeboys*, désespérée et fataliste comme *Straight Out of Brooklyn*. La mode est uniforme. Le cinéma Black non. Le cinéma Black n'est donc pas une mode. CQFD.


STRAIGHT OUT OF BROOKLYN


HANGIN WITH THE HOMEBOYS

FOREST WHITAKER

■ HITMAN Whitaker dans le rôle d'un tueur à gage, pro mais trop gentil ! ■

Jazzman dans *Bird*, flic dans *Deux Flics à Downtown*, croque-mort bigot et amoureux dans *Rage in Harlem*, liquidateur dans *Hitman*, au banc des accusés dans *Criminal Justice*... Malgré un physique très typé, une démarche pataude, Forest Whitaker ne se cantonne pas aux rôles de bons gros débonnaires et de timides...

Qu'êtes vous allé faire auprès de Jean-Claude Van Damme dans *Bloodsport* ?

C'était à une époque où je devais travailler à tout prix. Attention, j'aime bien les arts martiaux, mais **Bloodsport** ne correspond pas vraiment à ce que je souhaitais faire en tant que comédien. J'étais alors sous contrat avec un agent qui me poussait à accepter ce type de productions. Par contre, il n'était guère enthousiaste à l'idée que je tourne **Platoon** et des mini-séries pour la télévision.

Vous passez allègrement d'un personnage à l'autre suivant les films, et ces rôles sont très différents les uns des autres...

C'est vrai. La difficulté du travail est proportionnelle au degré d'investissement dans le personnage. Il est parfois complexe de mettre de côté un comportement que l'on a adopté trois mois durant. Le dernier jour de tournage, on ne peut pas dire "Ok, maintenant, je change de démarche, je fume différemment, je modifie mon timbre de voix..." C'est un travail long, difficile. D'ailleurs, en ce moment, je garde quelque chose du personnage de **Hitman** en moi.

Vous l'aimez ce personnage de tueur à gage névrosé...

Oui, beaucoup. J'apprécie sa force, sa générosité. Il a encore du coeur. Il va jusqu'au bout de ce qu'il entreprend. J'aime sa personnalité même si elle est souvent trop extrême.

Dans *Hitman*, vous avez travaillé avec Roy London, qui est surtout connu pour être un "coach" fameux...



■ CRIMINAL JUSTICE : Forest Whitaker, le n°4, accusé d'agression ■

Hitman a été une des meilleures expériences de ma carrière. Roy London est l'un des rares réalisateurs qui comprennent vraiment les comédiens et le processus du jeu. Il voit réellement ce qui se passe en vous. Le fait qu'il connaisse toutes les petites ficelles du métier n'a rien de gênant. Roy London manifeste la même attitude, la même sensibilité avec tous les acteurs, avec moi qui était sur le plateau tous les jours, et les autres qui allaient et venaient suivant le plan de tournage.

Clint Eastwood, avec qui vous avez tourné *Bird*, est lui aussi un directeur d'acteurs extraordinaire...

Oui, mais totalement différent. Clint crée autour des comédiens un environnement particulièrement agréable. A ce jour, je n'ai jamais travaillé sur un plateau où il existait une telle ambiance, une telle atmosphère et ce malgré les difficultés. On avait un budget modeste et seulement dix semaines pour boucler un film très complexe. Mais Clint Eastwood sait toujours ce qu'il faut faire. Je n'ai jamais été en contact aussi directement avec quelqu'un de sa stature dans ce métier. J'ai appris quelque chose de tous les metteurs en scène avec qui j'ai collaboré. A chaque fois dans un domaine précis. Visuellement, je pense que Oliver Stone possède un petit avantage sur les autres, une sorte d'emphase dans les mouvements de caméra.

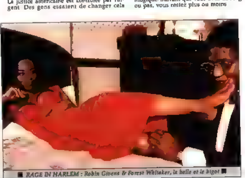
Passer ensuite entre les mains d'un réalisateur presque débutant comme Bill Duke pour *Rage in Harlem* doit créer un curieux décalage ?

Je connaissais déjà Bill Duke avant le tournage. J'étais conscient de ce qu'il était capable de faire. J'avais envie de partager ses premières expériences cinématographiques. J'apprécie le travail avec les débutants. Ils sont toujours passionnés. Je parle beaucoup avec eux et si je m'enthousiasme, je m'investis davantage dans le projet. Voilà trois ans maintenant, Bill Duke m'a envoyé le roman de Chester Himes. J'ai rencontré les producteurs à Cannes alors que **Bird** passait en compétition officielle. Ils m'ont dit qu'un investissement personnel de ma part accélèrerait le projet. Je suis ainsi devenu co-producteur de **Rage in Harlem**. Mais cela a été néanmoins très long.


■ *BIRD : Forest Whitaker et le saxo de Charlie Parker* ■

Dans *Criminal Justice*, vous vous faites l'avocat du diable, contre le système judiciaire américain.

La justice américaine est contrôlée par l'argent. Des gens essaient de changer cela mais, comme le montre **Criminal Justice** ce n'est pas évident du tout. **Criminal Justice** est d'ailleurs basé sur des faits réels. Le système judiciaire américain est bizarre, illogique. Suivant que vous avez de l'argent ou pas, vous restez plus ou moins longtemps en prison. On négocie carrément la vie des gens, les peines pénales. Affreux. **Criminal Justice** a connu un tournage pour le moins délirant, télévision oblige. Le projet est si ambitieux, le plan de travail si réduit. Heureusement pour les comédiens, le réalisateur, Andy Wolk, était compréhensif.


■ *RAGE IN HARLEM : Robin Givens & Forest Whitaker, la belle et le bigot* ■

***Rage in Harlem*, *Hitman*, *Criminal Justice* trois films coup sur coup. Pourquoi tournez-vous autant ?**

Parce que tous ces projets me plaisaient. Dès qu'un film me botte, je le fais rentrer dans mon emploi du temps, même si cela paraît impossible. Mon seul souhait : c'est d'incarner des personnages différents les uns des autres, et pas forcément des types marginaux ou des hommes extraordinaires. Je préfère les personnages intelligents mis en scène par des cinéastes doués. La décision de tourner tel ou tel film tient uniquement dans mes sentiments envers le projet.

Est-il plus facile aujourd'hui pour un comédien Noir de trouver des rôles intéressants ? Votre activité semble le prouver.

■■■

•••

Bien sûr dans la mesure où il y a déjà plus de films tournés par des cinéastes Noirs, et que des vedettes comme Wesley Snipes ou Larry Fishburne sont en train de naître. Les mentalités évoluent aux Etats-Unis. Des petits films comme **Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête** ou **House Party** ont très bien marché. Les producteurs ont vu qu'il y avait moyen de faire du blé avec le cinéma black. Puis **New Jack City**, en cartonnant vraiment, a ouvert la voie à d'autres films. Pour un faible investissement, vous pouvez empocher de gros bénéfices. **Boyz'n the Hood** vient de le confirmer encore. Le danger tient désormais dans les rôles que l'on propose aux comédiens Noirs. Les personnages deviennent caricaturaux : dealer, flic paumé. Personnellement, je ne rencontre pas ce genre de problèmes. En plus, tous mes personnages sont perçus comme des personnages de race noire. Il n'y a que Walter Hill qui m'a demandé d'incarner un type supposé être un quinquagénaire blanc dans **Johnny Belle Gueule** !

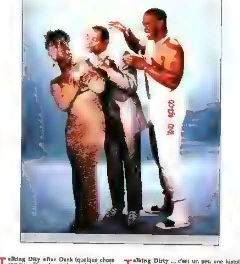
Vous avez réalisé des clips musicaux. Est-ce un premier pas vers la mise en scène pour le cinéma ?

J'aime le hip hop bien que ce n'est pas le seul genre musical que j'apprécie. Mon frère est un rapper. Donc, le rap occupe une place très importante dans mon univers. Il était inévitable que je tourne des clips. Maintenant, je vais réaliser un film pour le cinéma. L'histoire d'un chanteur de blues dans les années cinquante, qui se bat avec ses poings pour survivre. Le film s'inspire d'une pièce de théâtre. Les producteurs m'ont directement proposé la mise en scène et n'ont pas hésité à me confier les 7 millions de dollars de budget. Gregory Hines sera sans doute le principal interprète.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

preview

TALKING DIRTY AFTER DARK



Talking Dity after Dark (quelque chose comme : Dire des cochonneries dans la nuit) arrive à point nommé pour prouver que la révolution que connaît le cinéma black américain doit autant à Eddy Murphy qu'à Spike Lee. On l'oublie un peu vite le père Eddy. On oublie un peu trop qu'il a été la première véritable superstar noire. Que des millions d'Américains restaient plantés devant leur poste de télé le samedi soir pour le voir faire ses clowneries dans le fameux *Saturday Night Live*. Qu'il a été le premier acteur noir à pouvoir exiger un contrat avec une major (*Paramount* en l'occurence), et à imposer jusqu'à la moindre de ses exigences. Qu'il est le seul comique de couleur qui arrive aussi bien à remplir les salles de Detroit (l'une des villes les plus black des USA) que d'Atlanta (patrie de Coca-Cola mais aussi la ville la plus raciste des Etats-Unis), lorsqu'il se produit en spectacle. Que, sans lui, des types comme Robert Townsend, Arsenio Hall et autre Keenan Ivory Wayans n'auraient sans doute pas pu s'en sortir. En gros, qu'il a ouvert la voie dans laquelle s'est engouffrée toute une génération de comiques noirs, et qu'il a entrouvert la porte des studios à tout un groupe de réalisateurs surdoués jusque-là frustrés de caméra.
Talking Dirty after Dark plante ses caméras dans un nightclub où se produisent tous les soirs de jeunes comiques noirs qui rêvent de devenir les Eddy Murphy de demain. Terry est l'un d'eux, prêt à faire n'importe quoi pour s'en sortir et gagner du fric, comme coucher avec la grosse dondon qui sert de femme au patron de la boite. L'argent ne serait pas vraiment malvenu puisque les factures s'accumulent et qu'il en a assez de conduire une voiture qui s'obstine à faire marche arrière.

Talking Dirty..., c'est un peu une histoire de jeunes qui veulent réussir. Comme dans **Punchline**, le film avec Tom Hanks où des comiques amateurs travaillaient comme des fous pour essayer de devenir des pros. Sauf que, dans **Punchline**, il y avait un côté désespéré : des jeunes se droguaient, une mère de famille achetait des blagues quand elle se sentait en manque d'inspiration pour son spectacle du soir et la fin virait au drame pour certains. Point de désespoir dans **Talking Dirty**... Tout est affaire de rigolade. Une rigolade hyper-vulgos où le cul est le sujet de prédilection. Le premier "gag" donne une idée du film. Le héros saute du lit pour répondre au téléphone. Son caleçon se tend. Il a la trique ! Vous situez le niveau de l'humour ? Un niveau qui ne s'élève pas vraiment par la suite. Mais après tout, les premiers sketches d'Eddy Murphy avaient des sujet aussi peu glorieux que les différentes formes de nos excréments ou les parties reproductrices de Mickael Jackson (*ah, bon, il en a ?* NDC). Mais avec **Talking Dirty...**, au bout d'une demi-heure de blagues du même genre, de situations vaudevillesques et de grimaces crispantes, on ne vous en voudra pas d'aller voir ailleurs ce qui se passe.

Talking Dirty after Dark n'est donc pas un très bon film. Mais, comme **House Party** récemment, il montre que le cinéma Black n'appartient pas à un genre, qu'un réalisateur Noir n'est pas forcé de donner dans le social pour plaire à Hollywood. C'est peut-être là que se situe la véritable révolution de cette nouvelle vague.

■ Didier ALLOUCH ■

THE BRONX WAR

Le réalisateur de **Hangin' with the Homeboys** n'est pas vraiment un novice. Coupable de quelques bavures en super 8 dès ses 12 ans, Joseph B. Vasquez gagne l'Oscar du Meilleur Film d'Etudiant, avec un essai titré **The Filmmaker**. Il passe par diverses fictions, d'électricien à caméraman, avant d'atterrir chez *Film Around the World*, comme monteur de bandes-annonces. Spécialisé dans les séries Z que même *Troma* ne voudrait pas, *Film Around the World* donne à son employé le budget faramineux de 30.000 dollars pour la réalisation de **Street Story**. Le film plaît, le film marche et Joseph B. Vasquez se lance dans **The Bronx War**.

Metteur en scène, Joseph B. Vasquez se donne, dans **The Bronx War**, le rôle de Tito, trafiquant de drogue sympathique, très respectueux envers sa famille et ses proches. Cloué au-dessus du lit conjugal, un crucifix. Toujours dans la chambre à coucher un portrait de Jésus Christ. Tito demande même son aide au Bon Dieu dans les moments difficiles. Et la guerre contre César est une des ces périodes sanglantes dont Tito se passerait bien. Lui, l'honnête travailleur, qui paie la dope avec une carte American Express Gold.



Assez proche de **New Jack City** dans l'esprit (Tito/Nino Brown même combat), **The Bronx War** ne cède pas au manichéisme propre à ces toutes petites productions opposant gangs portoricains et blacks. Malgré une débauche de morts très violentes agrémentées de têtes explosées et de coups de flingue en pleine poire (que Vasquez ose mettre en scène en parallèle avec un strip-tease plutôt frileux), **The Bronx War** s'attache à une description dédramatisée du milieu des dealers. Petite famille peinarde, valeurs conventionnelles, coups de gueule. On leur donnerait bien les clefs du paradis à ces vendeurs de crack.

■ M.T ■

Zénith présente ***THE BRONX WAR*** *(USA - 1988) avec Joseph B. Vasquez - Fabio Urera - Charmaine Cruz - Miguel Sierra réalisé par Joseph B. Vasquez*







JOSEPH B. VASQUEZ



■ *Joseph B. Vasquez, réalisateur énergique* ■



Tom, le grand Black rêvant d'une carrière de comédien, Willie, l'autre Black prétextant que la couleur de sa peau est à l'origine de tous ses malheurs, Vinnie, le dragueur "latin", honteux d'être un Portoricain et Johnny, le romantique dont la promise montre ses miches dans des films porno...
Tels sont les copains, les "homeboys" désoeuvrés, en virée. Soirée salsa, boîte de nuit imprenable, billard, peep-show, métro, engueulades, racisme, flics hargneux, cocufiage...
Tour à tour comique, tragique, le réalisateur Joseph B Vasquez visite by night une cité où il peut faire bon vivre. Si on est Blanc.

Hangin' with the Homeboys **fleure bon le vécu, la biographie à peine romancée...**

Hangin' with the Homeboys s'inspire en effet de ce que j'ai vécu. Comme les personnages du film, j'ai traîné avec des copains les vendredi et samedi soirs. On s'emmerdait. Il y a un peu de moi dans chacun des protagonistes. Pour me sentir plus proche d'eux, j'ai dû les enrichir d'expériences personnelles.

Un personnage qui n'en est pas vraiment un, tient une place importante dans le film, c'est New York.

Ce qui m'est récemment arrivé à New York n'a rien de réjouissant. Dans le métro, un type a essayé de me poignarder. Chacun possède son propre point de vue sur New York. Certains la trouvent merveilleuse, d'autres décadente. Pour moi, New York a toujours été une ville dure car j'ai été élevé dans le quartier le plus invivable, le Bronx côté Sud.

Dans cette cité, les communautés ont une fâcheuse tendance à se déchirer.

Oui, et pourtant, malgré les nombreuses tensions raciales, des personnes de races différentes arrivent à vivre ensemble, comme les "homeboys" du film. Parfois, un Noir dit quelque chose de vraiment pas gentil sur un Hispanique. Ou l'inverse. Noirs et Portoricains semblent faire partie du même groupe. Ils sont très proches et très différents à la fois.

Tout Portoricain qu'il est, Vinnie, le dragueur, se fait passer pour un Italien. Pourquoi donc ?

Aux Etats-Unis, les Portoricains qui sortent des ghettos sont traités comme de la merde. Sans raison, c'est comme ça. De la même façon, les gens baissent les yeux face à un Noir. Il n'y a pas d'explication. C'est

HANGIN' WITH THE HOMEBOYS



■ Les "Homeboys" au grand complet
Johnny le romantique, Tom le shakespearien, Willie le lémurien et Vinnie le dragueur ■

comme ça aussi. Vinnie ressent ce racisme Il en a assez d'être considéré comme de la merde. Il veut être quelqu'un. Alors, il se prétend italien. Et ses potes se foutent de lui.

Les flics aussi se foutent de lui. Mais plus méchamment, en mettant en avant leurs origines italiennes.

La société américaine est ouvertement raciste et les flics sont dingues. Mais vous devez apprendre à vivre avec eux si vous voulez avoir une chance de vous en sortir Pour en arriver là où je suis, j'ai dû faire face à des tas de problèmes raciaux Maintenant, je suis habitué Je n'ai pas d'autres choix.
J'ai tellement été arrêté par des flics pour rien. La dernière fois, je me rendais à une projection de **Hangin' with the Homeboys**. A peine sorti de mon immeuble, six flics se sont jetés sur moi, croyant que j'étais le type armé qui rodait dans le coin et qu'ils cherchaient depuis un moment Selon eux, j'avais l'air d'un sale type C'était là l'unique raison de l'altercation.

Vous croyez que ça va changer, ça, un jour ou l'autre ?

Non Il faudrait que chacun accorde le bénéfice du doute à l'autre Mais ce n'est pas dans la nature humaine Si vous trouvez un insecte chez vous, vous ne vous posez pas de question, vous l'écrasez. C'est comme ça Aux Etats-Unis, on ne s'aime pas entre nous Dommage mais vrai

Mais vous êtes un grand pessimiste !

Laissez moi vous emmener dans le Bronx. Vous allez comprendre, vous allez changer d'opinion sur la situation aux Etats-Unis "Imagine all the People" chantait John Lennon. Ouais, on continue d'imaginer !

L'avenir de vos personnages n'a pas l'air d'être rose.

Quand vous grandissez dans le Bronx, à Brooklyn, vous vous séparez du reste de la société. Vous ne vous ouvrez pas à un tas de choses comme le font les autres jeunes. Willie, par exemple, n'arrête pas de clâmer "Je ne veux pas être Blanc Je ne veux pas recontrer de Blancs" Je suis prêt à parier qu'il ne connaît pas un seul Blanc, parce que, dans son quartier, il n'y en a pas un seul De cette ignorance naît le racisme. Les gens qui disent que les Noirs font ceci ou cela ne connaissent probablement pas un seul Noir

Il n'y a aucun espoir selon vous pour que les haines raciales cessent de diviser l'Amérique ?

J'ai toujours été étonné de l'influence que possèdent les Etats-Unis lorsque je me déplace à l'étranger Tout le monde veut ressembler à un Américain. Pourtant, en France, je vois des rues propres, des pelouses vertes, des gens qui ont l'air paisibles. Tout le contraire des Etats-Unis Je me demande pourquoi tant de gens veulent partir pour les Etats-Unis Je vous assure que cela ne vaut vraiment pas le coup.
Aux Etats-Unis, on fait actuellement beaucoup de bruit autour des films blacks qui sortent en même temps. Ils ont mis le mien dans le sac Pourquoi tant de battage médiatique ? Simplement parce que les Blancs ont peur Aux Etats-Unis, la population noire grossit Pendant que les Blancs s'occupaient de leur carrière, les Noirs faisaient des bébés L'équilibre démographique entre les deux communautés est en train de se créer Et logiquement, le cinéma black apparaît Mais il a fallu attendre les années 90 pour que cette nouvelle vague apparaisse
Je pense que le racisme aux Etats-Unis serait moins fort si il y avait davantage de métis. Comme moi qui suis moitié Noir, moitié Portoricain. Je ne peux donc rien dire sur les uns et les autres Mais, même si les conflits raciaux disparaissaient, on s'opposerait sur la base riche/pauvre, ou sur autre chose encore Il y aura toujours quelque chose pour diviser les hommes. On est des animaux On descend du singe. Il n'y a rien à attendre de nous !

Vos quatre héros sont des complets machos !

Hangin' Out with the Homeboys est perçu d'un point de vue masculin. Je ne suis plus macho. J'ai dépassé ça, j'ai grandi Etre macho ou dur à cuire, dans le Bronx, est indispensable pour survivre. Enfin, c'est ce qu'on croit lorsqu'on est encore un gosse Personnellement, j'ai évolué, contrairement aux personnages du film.

On ne peut pas dire que la politique sociale de George Bush arrange les choses !

George Bush est un trouduc Il a entraîné les Etats-Unis dans la Guerre du Golfe, en présentant cela comme une aide inconditionnelle au Koweit, alors qu'il s'agissait d'une opération capitaliste. George Bush est un président de merde. Ronald Reagan avait déjà commencé à couper les vivres aux programmes sociaux, Bush ne fait que continuer Tout deux raisonnent ainsi "Combien de gens votent dans ce quartier black ? Très peu Bon, alors on se fout de ce qui peut leur arriver" C'est effrayant

■■■

■■■

Luna, une jeune femme indépendante, forte, traite les machos avec le plus grand mépris. Son apparition équilibre un peu la balance.

Les filles sont considérées par ces quatre types qui traînent ensemble comme des objets sexuels, des putes. Et lorsqu'ils rencontrent une femme différente de l'image qu'ils s'en font, ils n'arrivent même pas à lui parler. Ignorant


■ Willie métro, pas boulo [illegible] ■

tout de cet aspect de la féminité, ils deviennent faibles et abandonnent leur côté macho face à Luna. Le personnage de Luna s'inspire d'une des mes ex-petites amies. Elle ne venait pas de New York, elle avait beaucoup voyagé. Moi, je n'avais jamais quitté mon ghetto. Elle a donc élargi mon horizon.

***Hangin' with the Homeboys* évoque quelque peu *After Hours* par ses côtés picaresques, nocturnes et réalistes.**

C'est la première fois que l'on me dit cela. Généralement, on compare mon film à **Diner** ou **American Graffiti**. **Hangin' with the Homeboys**, je le trouve plutôt original, un peu en dehors de tout. Non ?

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

MATTY RICH

STRAIGHT OUT OF BROOKLYN

Mimimaliste, dédramatisé au maximum, épuré de tout artifice, proche du documentaire, *Straight Out of Brooklyn* aurait bien pu avoir son propre réalisateur comme principal protagoniste si celui-ci avait mal tourné. Mais Matty Rich choisit de ne pas se livrer au destin du gamin des rues rongé par l'envie de fric et de dope. A 18 ans, il se sert de sa caméra comme d'un porte-voix, d'un haut-parleur dénonçant un système particulièrement dégueulasse et américain...


■ *Matty Rich* ■

Réalisateur à 18 ans, c'est pas mal. Je parie que vous avez commencé par tourner des courts métrage en super 8, avec des potes..

Non, je n'ai jamais été un véritable cinéphile. Mais comme je ne sais pas chanter, il m'est impossible d'enregistrer des disques. Je ne pouvais pas non plus écrire un livre car les gens que je désirais toucher ne lisent jamais. Voilà pourquoi j'ai choisi le cinéma, seul média qui peut vraiment provoquer une déchirure. Voilà pourquoi j'ai réalisé **Straight Out of Brooklyn**. Tout ce que j'avais de négatif en moi, je l'ai traduit de manière positive pour le transformer en un film. Le cinéma était donc pour moi la seule façon d'exprimer ce que je ressens en tant que jeune Noir en Amérique.

Comment avez-vous appris à utiliser une caméra, à filmer ?

J'ai tout appris par moi-même. Mais le cinéma n'est pas un but pour moi. A 10 ans, je me souviens avoir vu une famille blanche typique demander à ma mère pourquoi ils ne connaissaient pas les mêmes problèmes que nous. Pourquoi, dès que je faisais tomber une glace par terre, je recevais une claque ? Bien sûr, je voulais avoir une famille comme celle-là, mais je suis né Noir. Vivre à Brooklyn, subir l'oppression, voir mon père revenir du Vietnam et être incapable de trouver un travail comme la plupart de ses amis, m'a considérablement marqué. Les Noirs, ici, ne pensent qu'à subvenir aux besoins de leur famille. Exactement comme Ray Brown, le père de **Straight Out of Brooklyn**, qui raconte combien sa vie est triste. Son propre père lui avait déjà annoncé pourquoi il ne pourrait jamais être docteur ou avocat, pourquoi il ne pourrait jamais réaliser ses rêves, pourquoi il finirait pompiste. Le fils se pose maintenant les mêmes questions, et les réponses sont toujours identiques à celles du passé. A New York, lorsque je regarde par la fenêtre, je ne vois rien de beau, rien de propre. Je ne vois que douleur, oppression, colère, et des jeunes comme moi qui se posent un tas de questions sur leur avenir.

Pourquoi la communauté Noire américaine est-elle soumise à cette incroyable peur du lendemain ?

Que pouvez-vous dire à un gamin comme moi ? De trouver un boulot ? Il n'y en a pas. D'aller à l'école ? Bien sûr, les études sont importantes, mais à quoi cela sert d'apprendre tout sur Thomas Edison ou Abraham Lincoln si on ne se connaît pas soi-même. Les Noirs ne se respectent pas, ils ne se connaissent pas. En revanche, ils savent tout des Blancs, qui, eux, ne veulent rien savoir des Noirs. C'est pour cette raison que j'ai tourné **Straight Out of Brooklyn**. Pour que les gens du monde entier puissent voir à quel point une famille Noire, perdue dans ses rêves, peut être opprimée. Le fils se dit "Mon père s'est planté dans son rêve américain, mais moi, je vais enfin le réaliser"

Pour arriver à ses fins, il vole une voiture, puis braque un dealer

Lorsque je lisais des bouquins sur le cinéma, je savais que personne ne viendrait me dire un jour que je serai cinéaste. Après avoir vu mon meilleur ami mourir en prison, mon oncle mourir le jour de mes 15 ans et mon frère finir débile pour avoir été bastonné, j'avais pris l'habitude de passer des journées entières assis sur des marches au coin de la rue. Personne ne venait nous dire que nous pouvions devenir autre chose que les membres d'un gang ou des dealers. D'où le titre **Straight Out of Brooklyn**, "hors de Brooklyn". Pourquoi ne pas s'en sortir, ne pas s'en aller, et hurler "Sister, brother, laisse moi te montrer que tu peux acquérir fierté et dignité, que tu peux faire des projets d'avenir !"

Vous-même, Matty Rich, vous servez de modèle, d'exemple à suivre

Aujourd'hui, ce sont les jeunes qui dirigent la communauté Noire. Mon but est de leur enseigner quelque chose. Je vis, je parle comme eux, à la seule différence que j'ai réfléchi. Eux ne font qu'utiliser leurs émotions. Je leur montre qu'on a toujours le choix, de vivre ou de mourir. Aux Etats-Unis, on me reconnaît. J'en suis fier. Avec **Straight Out of Brooklyn**, je montre qu'on peut y arriver sans aide financière, sans soutien administratif, sans prêt ni avance, simplement à sa façon, avec de la persévérance, une agressivité positive. Il faut insister constamment. Grandir dans l'environnement que décrit le film est difficile. Il n'y a rien de beau à voir. Désormais, des gosses peuvent s'identifier à moi, se dire que l'un d'entre eux fait des films, des pubs, qu'il écrit des livres, qu'il possède un magasin de fringues et qu'il n'a que 19 ans.

N'empêche que *Straight Out of Brooklyn* est terriblement pessimiste.

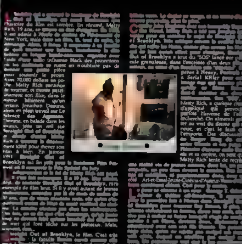
Dès le début, tous les personnages sont déjà des morts en sursis. Le futur réside dans le fils, sa petite amie, sa sœur et ses copains. Mais le film annonce clairement que les premières choses apprises sont les plus dures à oublier, notamment la résignation transmise d'une génération à l'autre par les traditions. Il faut que cela change, que nous travaillions pour l'avenir. On connaît par cœur tous les malheurs qui nous tombent dessus, on connaît le mal que nous ont fait les Blancs, on connaît le mal que nous nous sommes fait. La question désormais est que va-t-on faire pour nos enfants ?

Pourtant, la fin est violente. C'est absolument nihiliste et définitif pour tous !

La solution de tous nos maux est la compréhension. Notre haine doit se transformer de manière positive, progressiste. Que feriez-vous si tous les soirs, vous entendiez votre père battre votre mère, hurler ? Vous descendriez dans la rue avec pour intention d'améliorer le sort de votre famille ? Le fils, dans **Straight Out of Brooklyn**, prend une arme et vole en espérant sortir sa famille de la misère. Il aggrave encore sa situation. Il s'agit là d'un comportement purement émotionnel, une erreur fatale, destructrice. Si je tournais une suite au film, on y verrait le fils et sa copine mourir. En braquant le dealer, celui-ci passe dans le camp de ceux qui se fichent de la vie humaine, qui ne se préoccupent que d'argent. Pour quelques dollars, il finira par tuer sa propre famille. Et vous êtes optimiste ? **Straight Out of Brooklyn** n'est pas un film hollywoodien. Je n'avais donc aucune raison d'y plaquer une happy-end. Aux Etats-Unis, les gens qui ont vu le film savent que ce genre d'histoire ne se finit jamais bien.



BROOKLYN BROIE DU NOIR



■ Vincent GUIGNEBERT ■



■ Dennis, Larry & Kevin : des joies illusoires ■

Pensez vous que *Straight Out of Brooklyn* contribue à changer les mentalités ?

Bien sûr. C'est possible d'amener les gens à la réflexion, et de là viendra le changement. J'ai traversé les Etats-Unis pour la promotion de **Straight Out of Brooklyn**. Dans chaque ville, je voyais le même visage des jeunes qui témoignaient : "La famille du film, c'est aussi ma famille. Je ne veux pas rentrer à la maison. Que vais-je devenir ?" Beaucoup de gens sont choqués par le final, attristés. Ils ne comprennent pas que la situation des Noirs aux Etats-Unis ne va pas en s'améliorant. Bien au contraire. Aujourd'hui, des gosses de 10 ans traînent dans la rue. Voilà pourquoi le dénouement de **Straight Out of Brooklyn** est si désespéré, si fort. Le public est choqué. En même temps, il se demande comment éviter cette fin, comment ne plus être Blanc ou Noir, mais simplement humain.

Les politiques successives de Ronald Reagan et de George Bush auraient plutôt tendance à aggraver les choses, non ?

Reagan et Bush sont jumeaux. Ils n'accordent pas la moindre importance aux Noirs. Mais il est aussi grand temps de prendre notre destin en main, de dire assez. Assez d'enfants tués, violés, drogués, assez d'avoir peur des siens. Les Blancs n'ont pas ce genre de terreurs.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC
et traduits par Didier ALLOUCH ■

TRÈS FORD

à propos D'HENRY





■ *Métamorphose Turner l'avocat devient Henry l'amnésique* ■

Harrison Ford lance un adieu provisoire à l'aventure et s'implique dans un genre neuf typiquement hollywoodien, le film de grand malade. Han Solo a perdu son Faucon Millénaire, Indiana Jones a lâché son fouet, Harrison Ford gagne un doux visage humain avec *A Propos d'Henry*.

la PUDEUR du LÉGUME

Harrison Ford a passé l'âge de faire craquer les minettes et de déclencher la jalousie de leur copains. Harrison Ford a fêté ses quarante neuf printemps sur le plateau de **A Propos d'Henry**, le dernier film du plaisant (**Le Lauréat**, **Working Girl**) autant que redoutable (**La Brûlure**, **Bons Baisers d'Hollywood**) Mike Nichols. Harrison Ford a longtemps joué les mercenaires de l'espace, les aventuriers archéologues, les doux rêveurs et les avocats intègres. Harrison Ford semble s'orienter vers une nouvelle carrière, moins mouvementée. Harrison Ford plaque Indiana Jones après sa dernière croisade, et rencontre Henry. Le film est à propos de lui. Simple comme bonjour d'accord, mais avouez que ça n'en jette pas un max !

petit film

*"Les raisons de ma présence dans **A Propos d'Henry** ? Eh bien, j'aime ce gars. Henry est un personnage intéressant, très différent de tous ceux que j'ai pu incarnés jusqu'à présent. Je pensais que ce serait un bon film, le challenge m'attirait, je voulais être de la partie. C'est une bonne histoire, et le public aime les bonnes histoires. Vous voyez, j'ai un peu de mal à vous parler de **A Propos d'Henry**, parce que la description que je pourrais en faire sera toujours en deçà du film lui-même, qui est en fait plein de surprises, et qui contourne des éléments a priori prévisibles. Il y a de l'humour. Il y a aussi de grands moments d'émotion. Voilà."* C'était Harrison Ford, résumant **A Propos d'Henry**. Bonne histoire. Rôle différent. What happened to Indiana Jones ?

*"Pour la série des **Indiana Jones**, j'ai lu des gros bouquins d'archéologie, c'est à peu près tout... Par contre pour **A Propos d'Henry** il m'a fallu faire beaucoup plus de recherches car je ne connaissais rien aux lésions internes"*. Harrison Ford doit bosser dur pour rentrer dans le personnage de l'avocat Henry Turner. Ce qui touche à la justice, il connaît, pour avoir été, via un procureur accusé à tort de meurtre, du naufrage de **Présumé Innocent**. Mais **A Propos d'Henry** envoie paître ses interprétations stéréotypées dont il s'est pourtant acquitté non sans génie. Henry Turner, avocat froid, cynique, arriviste avec un ménage sur le déclin et une petite fille dont il s'occupe maladroitement, fait la connaissance malheureuse d'un fébrile braqueur d'épicerie qui lui expédie deux pruneaux, un dans le bide, l'autre dans le front. Turner manque d'y passer, mais survit. A quel prix ! Il ne sait plus marcher, il ne sait plus parler ni lire ni écrire, il ne se souvient de rien. Et Harrison Ford de jouer les légumes se battant pour retrouver mémoire, visage humain et travail. Mais Turner l'avocat ne plait vraiment pas à Henry l'amnésique. A Henry maintenant de devenir l'homme qu'il a envie d'être.

Deux choses : ou bien Ford tente de battre l'autiste Dustin **Rainman** Hoffman sur son propre terrain, soit il cherche à rentrer dans le cercle très fermé des acteurs à Rôles (avec un grand r !), lesquels Rôles se transforment immanquablement en nominations à l'Oscar rien que ça. Hollywood aime les sourds (Marlee Matlin, **Les Enfants du Silence**), les handicapés moteurs (Daniel Day Lewis, **My Left Foot**), les autistes (Hoffman, **Rainman**). Et Hollywood aime donc aussi les légumes, ça fait près du peuple, et les vendeurs de mouchoir peuvent épuiser leur stock. **A Propos d'Henry** rentre-t-il donc dans la course à la statuette dorée ? Harrison Ford cherche-t-il la reconnaissance de la profession ? Allez vous taquer 40 balles pour voir un film de pute ?

grand rôle

"J'ai discuté avec des docteurs et des chirurgiens, j'ai assisté à de nombreuses séances de thérapie physique, j'ai parlé avec des thérapeutes pour connaître un peu le processus de guérison. Henry est un personnage très délicat et nous devions prendre un maximum de précautions pour qu'il ne ressemble pas à un bouffon". Harrison Ford n'a rien d'un bouffon. Henry Turner non plus. Entendez par là que son interprétation toute en nuances évite les débordements qu'une mise en scène à l'épate aurait pu provoquer. Là où **A Propos d'Henry** devient complètement respectable, alors que les films sur les malades auraient plutôt tendance à ne pas l'être, c'est quand on s'aperçoit que Mike Nichols raisonne avec le même bon sens moral, la même délicatesse que Harrison Ford qui explique : *"Nous ne voulions pas donner de faux espoirs aux personnes dont la guérison n'est pas aussi spectaculaire que celle d'Henry. Il ne fallait pas être trop timide face au script, ni le remplir de contre-vérités. Nous nous posions sans cesse des questions. Quel degré de tristesse accorder à chaque personnage ? Où se trouve la frontière entre le bon et le mauvais goût ? Quand l'humour est-il déplacé ? Quand l'humour peut-il ouvrir une porte et provoquer une émotion chez le public, sans le tromper ?"* Bonnes questions !

Les réponses, vous les trouverez dans le film, dans l'approche à pas de velours de Harrison Ford vers Henry Turner, dans la sobriété de la mise en scène de Mike Nichols. Reculant devant l'effet facile et larmoyant, **A Propos d'Henry** se contente d'une affection confortable pour l'ex-avocat, et pour Bradley, chargé de rééduquer Turner. C'est Bill Nunn qui seconde Harrison Ford, et l'imposant Radio Raheem de **Do the Right Thing** se métamorphose en gros nounours autoritaire et fait passer en douceur la pilule spécial "longs sanglots d'automne". Harrison Ford s'abandonne sans excès à Henry Turner. Difficile, voire impossible, pour une figure publique comme Ford, de s'effacer derrière le personnage, mais l'acteur, lui, n'a rien à se reprocher. Il colle aux faiblesses physiques et mentales de Henry, lance des regards de yorkshire abandonné, bafouille son vocabulaire étroit, traîne la patte avec dignité, tremble à l'idée d'un deuxième dépucelage, renverse en riant son jus d'orange sur la table...

Intérêt de la chose ? C'est un one man show, plutôt au dessus de la moyenne, dans un genre que Ford n'avait jamais abordé, dans un rôle généralement "propriété privée" des cabotins et des racoleurs. Ford s'en fout, d'être remarqué. Il vit à l'écart d'Hollywood, avec sa femme et ses enfants. C'est un bonhomme tranquille, pudique. Une pudeur qui dégage dans **A propos d'Henry** un fumet discret et savoureux.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

UIP présente Harrison Ford dans une production Paramount Pictures *A PROPOS D'HENRY* (*REGARDING HENRY* USA 1991) avec Annette Bening - Bill Nunn - Mikki Allen - Donald Moffat photographie de Giuseppe Rotunno musique de Hans Zimmer scénario de Jeffrey Abrams produit par Scott Rudin & Mike Nichols réalisé par Mike Nichols

23 octobre 1991 — 1 h 50

HARLEY DAVIDSON and the MARLBORO MAN

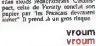
Il existe trop peu de films comme *Harley Davidson and the Marlboro Man*. Des films outrancièrement ratés, mais heureux de délirer, heureux de s'adonner à la farce, heureux de faire ce que les timorés n'ont pas osé faire...



Harley Davidson & the Marlboro Man est un mauvais film. Personne n'osera revendiquer le contraire sous peine de passer pour un amoureux du kitsch, ou, tout simplement, pour un bon copain du producteur. Un mauvais film n'est pas forcément un film nul. Un mauvais film peut être intéressant. **Harley Davidson & the Marlboro Man** l'est à plus d'un titre. Son concept est déjà tout un programme : réunir deux acteurs qui ne valent pas un clou au box-office américain, leur faire porter des noms à coucher dehors et les confronter dans une pantalonnade assez proche des séries B ritales les plus ébouriffantes. Puisque le producteur est tout de même la glorieuse *Metro Goldwyn Mayer* et son lion rugissant, que du fric il y en a, que des tas de professionnels confirmés ont collaboré à l'entreprise, on ne peut pas vraiment dire que l'objet du propos est une bonne grosse blague. D'ailleurs, la farce, le public américain ne l'a guère appréciée. **Harley Davidson & the Marlboro Man** s'est ramassé une gamelle. De concert, la critique l'a pilonné de missiles skuds rédactionnels. Circonspect, celui de *Variety* conclut son papier par "les Français devraient aimer". Il prend là un gros risque.

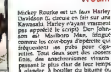


■ *La nouvelle dégaine de Mickey : très Z !* ■



vroum vroum

Mickey Rourke est un faux Harley Davidson (il circule en fait sur une Kawasaki, Harley n'ayant vraiment pas apprécié le script). Don Johnson est Marlboro Man, fringué comme les cow-boys d'opérette qui fréquentent les pubs pour cigarettes. Tout deux sont des loosers finis, des anachronismes vivants passant le plus clair de leur temps à glander à bouffer du bitume ou à s'envoyer des hectolitres de houblon. Des héros quoi, un rien datés dans ce Los Angeles de 1996 où l'essence coûte 20 francs le litre, où la couche d'ozone se réduit comme une peau de chagrin. La consternation s'abat sur les deux compères lorsqu'ils apprennent que le bon vieux Rock'n Roll Bar and Grill de leur jeunesse menace de fermer ses portes. A sa place devrait pousser une banque. Pour renflouer les caisses de son proprio, Harley et Marlboro organisent donc l'attaque d'un fourgon soit-disant bondé de dollars. Opération rondement menée sauf que les billets verts sont très peu avantageusement remplacés par des barres d'une drogue à la mode. Une dope qui s'applique sur les yeux... Gros malins, les braqueurs rançonnent le dealer-banquier, lequel expédie une demi-douzaine de tueurs aux trousses des deux rigolos !



■ *Duel au sommet* ■



■ *Marlboro Man & Harley Davidson en plein gunfight* ■



■ *Le look des méchants : entre science fiction et western spaghetti* ■

c'est les intentions qui comptent

A la base de tout mauvais film il existe inévitablement des ambitions louables. Le seul à s'en foutre se nomme Mickey Rourke. Il annonce clairement que **Harley Davidson and the Marlboro Man** n'est pour lui qu'un moyen de ramasser du flouze vite fait, suite aux pertes occasionnées par un énième divorce. Vieux baba nostalgique de Woodstock et des herbes de provence, Don Johnson voit là un moyen de restaurer une imagerie vieillotte de western, d'idéal fané *"Don Johnson est né pour incarner Marlboro Man. Si vous cherchez un interprète à ce personnage vous pensez immédiatement à lui"* insiste Jere Henshaw, producteur. Grave C'est vrai Don Johnson porte bien le stetson et le jean délavé mâche adroitement la Gauloise, mais de là à devenir indissociable de ce genre de clown monté sur roulettes, il n'y qu'un pas que seul un producteur cinglé peut franchir Jere Henshaw, suivant le même raisonnement, se dit que Simon Wincer, vu son passif (**La Chevauchée de Feu Mr. Quigley, l'Australien**), ferait l'affaire derrière la caméra Mais cet Australien qui a vendu sa peau à Hollywood filme ce qu'on lui donne à filmer Gavez-le d'un script inepte et il l'enregistre, faisant toujours preuve de réelles capacités techniques. Et il en faut de la virtuosité pour élever **Harley Davidson and the Marlboro Man** à un niveau à peu près acceptable. Prises de vues aériennes, larges mouvements de caméra sur un immense cimetière d'avions. Voilà pour les performances techniques de ce *"western apocalyptique"* dixit Wincer. Question western, tout le générique du film semble ok pour dire que les motos c'est beaucoup mieux que les canassons.

Qui dit western dit aussi flingues. Le producteur Jere Henshaw se pose en armurier qualifié. *"a télévision aujourd'hui, vous verrez que tous les flics utilisent un Berretta. Pour le film, nous voulions quelque chose de différent le Desert Eagle, en provenance d'Israël. Alors que tous manient l'Uzi, nous avons pris les fusils Steyr-Aug Toutes ces armes possèdent un look futuriste, exotique et jamais un film ne les a présentées jusqu'à présent"* C'est sans doute vrai. Mais, au lieu de soigner la pyrotechnie du projet ainsi que les sponsors du titre, ses promoteurs auraient surtout dû réviser le scénario et, après lecture, se poser la question fatidique A quoi rime cette mascarade ?

question de rime

A quoi rime **Harley Davidson and the Marlboro Man** ? A voir des cow-boys déjantés endiguer le trafic de drogue en s'attaquant à une multinationale dont le pdg, un Italo-Américain, parle japonais ? A voir un looser tirer une morale de son aventure pour alimenter sa quiétude intérieure ?.. On peut s'interroger des heures durant, décortiquer le scénario et continuer de tourner en rond. Non, **Harley Davidson and the Marlboro Man** est avant tout un titre, pas un film, un beau titre évocateur, imagé, plein de promesses et riche de symboles. Y associer Mickey Rourke (qui parque depuis des lustres des dizaines de motos dans son living-room) et Don Johnson (bâti pour cloper et porter la panoplie du parfait cow-boy) était une idée tout aussi géniale. Mais, derrière cette vitrine bien achalandée, cette façade de fêtes de Noël, le néant à peine organisé, rigolard lorsque les comédiens se mettent à oublier qu'ils sont dans un film. L'histoire du cinéma est pleine de monstres de ce genre. Warren Beatty & Dustin Hoffman poussant la chansonnette dans **Ishtar** Johnny Hallyday se prenant pour Mad Max dans **Terminus**, John Wayne en Gengis Khan dans **Le Conquérant**, les milliards investis dans le très Z **Megaforce**, le générique fastueux du catastrophique **Meteor**. **Harley Davidson and the Marlboro Man** perpétue cette rare tradition d'un cinéma soudain délivré des règles les plus élémentaires du comportement. Mais cette race de films mutants remplit également une fonction bénéfique : le plaisir de constater que le cinéma n'est pas seulement le domaine réservé des hommes d'affaires Quelques fous à lier y sévissent, qui forment une espèce en voie de disparition. Sauvons-les !

■ Marc TOULLEC ■

U.I.P. présente Mickey Rourke & Don Johnson dans une production M.G.M. *HARLEY DAVIDSON AND THE MARLBORO MAN* (USA - 1990) avec Chelsea Field Daniel Baldwin - Giancarlo Esposito - Vanessa Williams - Robert Ginty - Julius Harris photographie de David Eggby musique de Basil Poledouris produit par Jere Henshaw scénario de Don Michael Paul réalisé par Simon Wincer

13 novembre 1991 — 1 h 38

hollywood 20 promesses

20 promesses ou vaines promesses ? A une cadence infernale, Hollywood ne cesse de générer de nouveaux talents, d'acteurs encore en herbe, de futures stars. La foule se bouscule au portillon de cette terre promise. Durant les trois dernières années, les arrivées ont été massives. En voici 20 dans le même wagon, 20 personnalités, 20 visages animés d'un désir commun.



alec baldwin



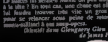
Avec sa trenche de jeune premier, Alec Baldwin avait tout pour faire carrière dans le soap-opera. C'est d'ailleurs par là qu'il commence en acceptant un rôle dans *Côte Ouest* et en prenant garde que son engagement dans la série ne dure qu'un an. On en fait donc un évangéliste d'abord sympathique, puis de plus en plus fou, et enfin carrément dangereux que l'on tue à la fin de la saison. Il obtient son premier rôle au cinéma dans **Forever Lulu** en 86, mais la gloire n'est pas encore au rendez-vous et il doit tourner dans quelques téléfilms histoire de payer son loyer. C'est en 88 qu'il éclate sur grand écran avec pas moins de cinq films. Et pas des moindres puisqu'il s'agit de **Beetlejuice**, **Talk Radio**, **Veuve Mais pas trop**, **Working Girl** et **La Vie en Plus**. Après cette série de succès, il fallait bien qu'il joue dans un ou deux bides. Ce seront **Great Balls of Fire**, le pourtant pas mauvais film de Jim McBride dans lequel il est le prédicateur Jimmy Swaggart, cousin du rocker Jerry Lee Lewis-Dennis Quaid), et **Miami Blues** où il joue les psychopathes.

Une bonne notoriété et une bonne cote auprès des cinéphiles poussent *Paramount* à lui faire partager la vedette avec Sean Connery de **A la Poursuite d'Octobre Rouge**. Gros succès perso pour Baldwin, enfin propulsé au rang de star.

C'est alors que sa carrière passe de la rubrique cinéma à la rubrique potin. D'abord, pas si moche, il pique Kim Basinger à Prince et s'affiche avec elle un peu partout. Débarque alors sur les écrans **La Chanteuse et Le Milliardaire**. Profitant de la publicité faite autour des deux stars, les studios *Disney* décident de les engager pour cette comédie dramatique. Les bruits les plus divers ont circulé sur le comportement odieux d'Alec et de sa chérie sur le tournage. Le film, renié par les trois meilleurs qui s'y sont succédés, sera un flop monumental. Dans le même temps, Alec demande beaucoup trop d'argent pour reprendre le rôle de Jack Ryan dans la suite d'Octobre Rouge et *Paramount* décide d'engager Harrison Ford.

Alec Baldwin est à un point critique de sa carrière. Est-il, comme il le prétend, victime d'une cabale des producteurs hollywoodiens ? Le succès lui serait-il monté un peu trop vite à la tête ? En tout cas, une chose est sûre, il lui faudra trouver très vite un gros film pour se relancer sous peine de retourner manu-militari à son soap-opera.

(bientôt dans Glengarry Glen Ross de James Foley)





patrick dempsey

A 25 ans, Patrick Dempsey est loin d'être le plus connu des acteurs de la génération montante. Sa filmo ne comporte pas de gros films mais un tas de petits titres attachants : **Happy Together**, **Coupé de Ville**, **Can't Buy me Love**. Son agent le remarque à un concours à Portland, et le fait venir à New York pour le faire rapidement travailler au théâtre dans des pièces aussi prestigieuses que "Torch song trilogy" ou "Brighton beach memoirs" et dans de nombreux téléfilms. Il débute à l'écran dans **Tutti Frutti**, et enchaîne sur une série de petits films cool comme **Loverboy**, **In The Mood** et **Some Girls**. La rencontre avec le grand public, ce serait justice pour cet acteur vraiment doué, c'est peut-être pour cette année avec **Mobsters** où il partage la vedette avec trois autres jeunes loups du cinéma US.





keanu reeves

Pour des millions d'Américains, Keanu Reeves, c'est Ted, un adolescent idiot qui partage des aventures idiotes avec son idiot de copain Bill dans deux films idiots, **Bill and Ted Excellent Adventure** et sa suite. Ted n'arrête pas de dire "cool dude !" et, chose assez amusante, dans la plupart de ses autres films, Keanu Reeves garde le look Ted, cheveux longs, tenue dépenaillée et façon de parler zarbi. Comme dans **Le Prince de Pensylvanie**, où il est un adolescent révolté, **Je T'Aime à te Tuer** où il forme avec William Hurt un hilarant duo de tueurs complètement "stone", **Portrait Craché d'une Famille Modèle** où il est un adolescent stupide, **Point Break** où il est un agent du FBI plongé dans le milieu du surf, et **My Own Private Idaho** où il est un ado gay un peu paumé. Il faut aussi noter ses compositions de chevalier amoureux transi et naïf dans **Les Liaisons Dangereuses** et de gamin découvreur de cadavre dans **River's Edge**.

My Own Private Idaho semble marquer un tournant dans la carrière de Keanu Reeves. Avant le film de Gus Van Sant, il semblait avoir adopté la devise de Ted, "cool dude". Avec le même film, il aborde son personnage avec plus de sérieux. Rassurant pour l'avenir.

WILL BE

don johnson

Il s'est révélé bon acteur de cinéma dans les trois dernières années. Don Johnson hante les petits et grands écrans depuis plus de deux décennies. Une quadruple carrière exemplaire qui commence sur les planches, période acteur de théâtre rebelle ("Your own thing", une comédie musicale rock adaptée de Shakespeare - ! - et "Fortune and men's eyes", un drame homosexuel et carcéral - !! - sont ses premiers titres de gloire). La deuxième étape, au cinéma, n'est pas plus populaire pour Don : **The Magic Garden of Stanley Sweetheart, Zachariah, Harrad Experiment, Return to Macon County, Apocalypse 2024, Cease Fire**. Des films inédits excepté **Apocalypse 2024**, tournés en alternance avec quelques productions télé (**Night at the Dixie Bar and Grill** de Joel Schumacher) et autres séries (*Kung Fu, Police Story, Tant qu'il y Aura des Hommes*...). La troisième étape et la plaque tournante de la carrière de Don Johnson ont pour nom **Deux Flics à Miami** (1984). Dans les fins deux pièces du flic Sonny Crockett, Don Johnson éclate et devient une des stars les plus appréciées de la télé US. Immanquablement, le cinéma lui offre une nouvelle chance. Il la saisit. En 1986, il fait merveille dans **L'Amour à Quatre Temps**, gros mélo de Robert Greenwald que personne n'a daigné voir. L'année suivante, il joue les flics fatigués dans **Dead Bang** de John Frankenheimer, où à bout de souffle après une interminable course-poursuite, il gerbe sur le petit malfrat qu'il vient de coller à terre. **Hot Spot** de Dennis Hopper en fait un vrai comédien, à l'aise dans les rôles de loser merdeux. A l'affiche dans **Harley Davidson and the Marlboro Man** aux côtés de Mickey Rourke, Don Johnson n'a aucun poids au niveau du box-office cinéma (le film est un bide monumental). Mais celui qu'on croyait condamné à perpet' aux buddy-TV movies genre *Deux Flics à Miami* a maintenant fait ses preuves. La surprise de ces prochaines années pourrait venir du vétéran de ce dossier !

(bientôt dans Paradise de Mary Agnes Donahue aux côtés de son épouse Melanie Griffith).

CAMELEON

joanne whalley-kilmer

Brune, de grands yeux noirs, un physique délicat à la Sondra Locke, Joanne Whalley-Kilmer a le physique de la femme-caméléon. Elle peut être une femme au foyer dans un bled miséreux de Grande-Bretagne (le magnifique **Big Man** de David Leland), une méchante amoureuse du héros dans une héroïc-fantasy sans inspiration (**Willow**), une riche oisive se livrant aux sciences occultes (**Troubles** de Wolfgang Petersen), une femme fatale dans la tradition du film noir (**Kill Me Again**)... D'un rôle à l'autre, Joanne Whalley-Kilmer change radicalement. Une nouvelle coiffure suffit à la métamorphoser. Cette beauté modeste mais entêtante accède à la notoriété en incarnant une poule de luxe, Christine Keeler, au centre d'un scandale politico-libidineux célèbre chez la perfide Albion. Le film : **Scandal** de Michael Caton-Jones. Mais Joanne Whalley-Kilmer est déjà une comédienne rodée à l'époque. A douze ans , elle tourne pour la télévision. Elle parfait ensuite son art sur les planches et triomphe dans "Les trois sœur". Puis arrive le cinéma : **Pink Floyd, the Wall, Dance with a Stranger, Le Complot**...



Aujourd'hui, Joanne Whalley-Kilmer subit des rôles sans envergure. Passe encore pour **Troubles**, mais **Navy Seals, Les Meilleurs**, au milieu des bidasses, tout de même, ça craint !

EIII DERNII

macaulay culkin

Macaulay Culkin a déjà trois films à son actif, **Rocket Gibraltar, See You in the Morning** et **Né un 4 Juillet**, ainsi que plusieurs apparitions dans des séries télé et autres spots de pub, quand John Hughes l'engage en 89 pour être un des neveux de **Uncle Buck**. Séduit par ce gamin de neuf ans, Hughes décide de lui offrir le rôle principal de sa dernière production **Maman, J'Ai Raté l'Avion**. Le film rapporte plus de 500 millions de dollars à travers le monde. Evidemment, une suite va bientôt sortir, **Home Alone 2 : Alone in New York**. Entre-temps, Macaulay est apparu dans une autre production Hughes réalisée par Chris Columbus, **Only the Lonely**. Macaulay Culkin touche plusieurs millions de dollars par film. Il n'a que dix ans. Le pire, c'est que, dans la démesure des salaires à Hollywood, ça semble presque normal.





laura san giacomo

Depuis des débuts fracassants dans le palmé Sexe, Mensonges et Vidéo, tous les producteurs s'arrachent Laura San Giacomo. Quand elle est choisie pour le rôle de la soeur nympho du film de Soderbergh, cette chaude brunette a déjà une importante expérience théâtrale derrière elle. Depuis toute petite, elle désirait être une actrice. Elle s'inscrit donc à la Carnegie Melon University, réputée pour sa section théâtre. Elle commence à jouer les classiques dans des productions régionales puis débarque à New York et participe à plusieurs pièces off-Broadway. Soderbergh la remarque et l'engage. Suite au succès de **Sexe, Mensonges et Vidéo**, elle apparaît un peu partout : copine prostituée de Julia Roberts dans **Pretty Woman**, compagne de Tom Selleck dans **Mr. Quigley l'Australien**, soeur de Holly Hunter dans le joli mélo de Lasse Hallstrom **Ce Cher Intrus**, étudiante en médecine dans **Vital Signs**, guest-star de pas mal de séries télé, et co-vedette avec Liam Neeson de **The Other Woman** de Simon Moore.
Avec sa voix rauque hyper sexy et sa formidable présence à l'écran, pas étonnant que tout le monde se l'arrache.

ray liotta

D'aussi longtemps que je me souvienne, j'ai toujours voulu être un gangster". La phrase d'ouverture des **Affranchis** reste dans les mémoires de tous les cinéphiles. Elle est prononcée par celui qui arrive à faire jeu égal avec les deux autres truands du film, Robert de Niro et Joe Pesci : Ray Liotta.
Début de carrière classique pour Liotta. Du théâtre à la fac et des soap à la télé dès la fin de ses études. Premier film : **Dangereuse sous tous Rapports** où il est l'ex-amant barje et violent de Melanie Griffith. Dans le mélo **Nicky et Gino**, il est Gino, le jeune médecin qui prend soin de son retardé de frangin. Son plus gros succès, il l'obtient dans **Jusqu'au Bout du Rêve**, dans la peau du fantôme du célèbre joueur de base-ball Shoeless Joe Jackson, venu hanter les champs de Kevin Costner. Depuis **Les Affranchis**, Ray Liotta a atteint un nouveau degré de notoriété. Apprécié par les cinéphiles, connu du grand public, il prend aujourd'hui le temps de choisir et de sélectionner ses projets. C'est sans doute pour cela que, à l'exception d'une apparition il y a deux ans dans le téléfilm **Women & Men 2**, il n'a plus rien fait. C'est dire si on attend avec impatience sa prochaine apparition dans **Unlawful Entry**, réalisé par Jonathan Kaplan.

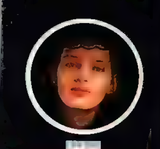
SE

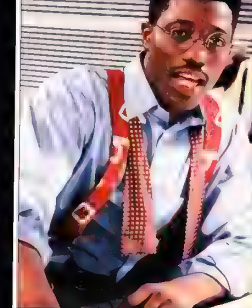
sharon stone

Sharon Stone aurait très bien pu débuter une anonyme carrière de belle plante en jouant les bouches, les fesses et les nichons de service dans un **James Bond**. Suite à quoi, elle aurait enchaîné sur des rôles minables, uniquement écrits pour profiter de son éphémère gloire. On peut citer des exemples. Mais Sharon Stone, mannequin vedette, commence plus bas encore. Elle est belle, très belle même, mais sa beauté évoque celle des poupées *Barbie*. Les producteurs lui demandent donc de meubler au mieux le plateau dans des productions aussi variées que **Divorce à Hollywood**, **La Ferme de la Terreur**, **Les Uns et les Autres** de Lelouch... Même Woody Allen la zieute furtivement au départ d'un train dans **Stardust Memories**. En figurant auprès de Richard Chamberlain dans les sous-**Indiana Jones** que sont les deux **Allan Quatermain**, elle s'enfonce encore. Elle devient une sous-Karen Allen, une sous-Kate Capshaw, une navrante idiote insipide. Mais à force de volonté, de cours d'art dramatique, Sharon Stone évolue à une vitesse supersonique. Elle joue encore les pots de fleurs dans **Nico**, **Action Jackson** et **Police Academy 4**. En l'engageant dans **Total Recall**, Paul Verhoeven lui demande d'incarner à la fois la belle et la bête, l'espionne dans le lit d'Arnold. Sa douceur dérape en une fraction de seconde en fureur meurtrière. Une grande comédienne vient de naître. Son joli visage peut exprimer autre chose que la bienveillance. Garce fugitive dans **Hitman**, Sharon Stone confirme son talent récemment acquis dans **Year of the Gun** du cinéaste bulldozer John Frankenheimer, lequel ne résiste pas à lui coller une scène de cul très chaude.



*(bientôt dans **Basic Instinct** de Paul Verhoeven et **Golden Legs** de Allan Meller)*





uma thurman

D'origine suédoise, et comédienne depuis ses quatorze ans, Uma Thurman possède la beauté fragile, un peu diaphane, un rien maladive aussi de Michelle Pfeiffer. Elle évoque irrésistiblement la plus grande tubarde de la littérature, la dame aux camélias. D'où cette impression qu'elle est toujours à deux doigts de sombrer dans une maladie incurable. Terry Gilliam, visiblement séduit par son aspect frêle et intemporel, l'habille simplement de cheveux et de voiles transparents dans **Les Aventures du Baron Munchausen**. L'apparition de Uma Thurman en Vénus, déesse de l'Amour, est fugace mais marquante. Sous un charme identique, Stephen Frears enrobe la comédienne des superbes parures des **Liaisons Dangereuses**. Dans un premier temps farouche, son personnage, Cécile de Volanges, cède aux avances de Valmont. La pucelle devient une folle du cul, mais la mondaine continue, en société, de jouer les timorées, les innocentes à l'hymen impeccable. En 1990, Uma Thurman persiste dans cette voie. De John Boorman (**Tout pour Réussir**) à Philip Kaufman (**Henry & June**), elle personnifie la coquine, de celles qui prennent le sexe à la rigolade. Avec un tel visage, une telle grâce, Uma Thurman paraîtrait encore vierge dans un X des familles. Il était donc logique qu'elle incarne Marianne dans le modeste **Robin des Bois** de John Irvin. Une Marianne en avance sur la mode féministe, une Marianne forte, refusant son lit à l'infâme Miles Folcanet. Contrairement à Mary Elizabeth Mastrantonio, la Marianne de Kevin Costner, elle n'exprime pas la féminité médiévale en envoyant de robustes coups de pieds dans les parties de ses soupirants.

*(bientôt dans **Dylan** de David Drury, **Mad Dog and Glory** de John Mc Naughton, **Final Analysis** de Phil Joanou et **Even Cowgirls Get the Blues** de Gus Van Sant)*

wesley snipes

Sans doute LA révélation de cette année 91 avec deux rôles qui tuent. Flipper Purify d'abord, dans **Jungle Fever** de Spike Lee : architecte doué, heureux en ménage, qui craque pour une Italienne. Sérieux, réfléchi, élégant. Nino Brown ensuite, dans **New Jack City** de Mario Van Peebles : l'immoral parfait, dealer, tueur, frimeur. Avec la naïveté d'un enfant qui rêve d'être roi, Wesley Snipes compose une figure ambiguë, qui attire, qui repousse. Méconnaissable. C'est une certitude, Snipes peut tout faire. Il ne lui a fallu que cinq ans pour atteindre le haut de l'affiche, poussé il est vrai par la déferlante black, le plus connu des Blacks, Michael Jackson, lui ayant donné sa première chance dans le clip "Bad" de Martin Scorsese. Depuis, Snipes est apparu dans **Wildcats**, **Streets of God**, **Critical Condition**, **Les Indians**, **King of New York** et **Mo' Better Blues**. L'avenir est à lui.

*(bientôt dans **White Men Can't Jump** de Ron Shelton)*

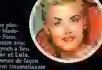
robin givens

Si l'Amérique puritaine d'aujourd'hui partait à la recherche d'un nouveau sex-symbol, nul doute qu'elle trouverait Robin Givens, la bombe d'amour qui provoque la "Rage in Harlem" dans le film de Bill Duke. Actrice depuis l'âge de 10 ans (elle en a 25), Robin Givens a figuré aux côtés de Michael Jackson et Diana Ross dans **The Wiz** et de Paul Newman dans **Le Policeman**. Actrice de soap et de séries TV, qui a trouvé en la personne de Bill Cosby un mentor, Robin Givens a côtoyé Faye Dunaway dans **Beverly Hills Madam** avant de faire flasher les érotomanes avides de poupées de caractère dans **Rage in Harlem**. L'ancienne "poule" de Mike Tyson ne devrait pas tarder à tomber dans le domaine public. Tant mieux.

*(bientôt dans **Obsession** de Melvin Van Peebles)*

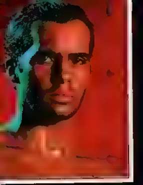
sherilyn fenn

La sublime Audrey Horne de *Twin Peaks* est passée par la série Z avec des titres aussi peu glorieux que **Zombie High**, **Out of Control**, **Turbo Interceptor**, **Crime Zone** ou encore **Meridian** où elle fornique avec un monstre velu. Un seul de ses films pré-*Twin Peaks* est sorti en France. Il s'agit de **A Fleur de Peau**, de Zalman King, le petit truc faussement érotique dont la seule qualité est de nous permettre d'apprécier la fabuleuse plastique de Mademoiselle Fenn.



La rencontre avec David Lynch a lieu sur **Sailor et Lula**, où elle meurt de façon doucement traumatisante après un accident de la route. Séduit par sa personnalité et par son jeu, il décide de lui confier le rôle de l'allumeuse Audrey Horne de *Twin Peaks*. Triomphe immédiat pour la jeune actrice dont les photos se vendent comme des petits pains outre-Atlantique. Sherylin est à l'affiche actuellement dans **Hitman**.

*(bientôt dans **Ruby** de John McKenzie)*





billy zane

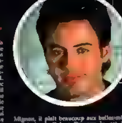
Originaire de Chicago, Billy Zane, infatigable, tourne inlassablement un peu n'importe quoi depuis Calme Blanc. En Italie, il passe d'un emploi de riche héritier (Millions) à un autre de mari à la recherche de son épouse (Femme Fatale). Aux Etats-Unis, Billy Zane fréquente un thriller de science-fiction très ringue (Megaville) et thriller anonyme où il fait le gangster (Blood & Concrete : A Love Story). Notre homme doit aimer l'argent et les têtes d'affiche sans problème.
Il apprend le métier dans des comédies musicales, passe par des emplois réduits sur Critters et Retour vers le Futur avant d'éclater dans le rôle du psychopathe marin de Calme Blanc. Sans faire partie de l'Olympe des grands tombeurs de l'écran, Billy Zane impressionne. Inquiétant, il suscite parallèlement la compassion, la pitié. Le réalisateur Phillip Noyce lui demande d'éviter les tics, les sourires tordus. Ce dingue beau gosse désire, après tout, qu'un doux matriarcat en compagnie de la belle Nicole Kidman. Billy Zane embraye sur le méchant pistolero de Retour vers le Futur III.
Son meilleur rôle à ce jour, il le tient dans Memphis Belle de Michael Caton-Jones. Très Clark Gable dans le look (alors qu'on le compare généralement à Marlon Brando jeune), Billy Zane joue façon années 30/40 dans le fameux bombardier. Il le fait fort bien, au premier degré, et incarne ici un faux toubib qui le deviendra par la force des choses. Billy Zane est indéniablement doué mais la facilité risque de ternir et de banaliser sa filmographie.

annabella sciorra

Annabella. Anna la belle. Cette fille d'Italo-Cubain et de Française, originaire de Manhattan, vient de fonder sa propre troupe de théâtre off-Broadway, la Brass Ring Theatre CO., qui produit des spectacles comiques et dramatiques. Souvent tête d'affiche au théâtre, elle ravit les casting-directors américains, toujours soucieux de dénicher l'oiseau rare qui s'acquittera sans broncher d'un second rôle sur grand écran. Et Annabella y est abonnée, aux seconds rôles. True Love, Cadillac Man, Affaires Privées où elle joue l'ex-femme de Richard Gere, Le Mystère Von Bulow où elle joue l'ex-compagne et partenaire de l'avocat Alan Dershowitz, La Manière Forte où elle joue la future compagne de James Woods, et Jungle Fever où elle joue la compagne temporaire de Wesley Snipes. Vous avez compris, en attendant qu'Annabella enfile les premiers rôles, ce qui ne saurait tarder, vous pouvez toujours lui offrir un rôle de femme à hommes. Séduction amicale assurée.

(bientôt dans The Hand that Rocks the Cradle de Curtis Hanson)

robert downey jr.



Fils de réalisateur, Robert Downey Jr. n'a pourtant pas commencé dans les films de son père mais en 83 avec John Sayles dans Baby It's You. Depuis il n'a cessé de travailler. On l'a vu dans un tas de teenage comedy comme A Fond la Fac, Une Créature de Rêve ou encore Johnny Be Good. On commence à parler de lui en 87 avec The Pick-Up Artist de James Toback où il est un maître de la drague qui bute sur une Molly Ringwald résistante. Son dernier rôle d'adolescent, il le trouvera dans Neige sur Beverly Hills en jeune richard paumé qui sombre dans la drogue. Il tourne ensuite Le Ciel s'est Trompé avec Cybill Shepherd, 69 avec Kiefer Sutherland, Coupable Ressemblance avec James Wood et Air America avec Mel Gibson. Cette année il est à l'affiche de deux film encore inédits : Too much Sun, réalisé par son père Robert Downey, et la parodie de soap Soapdish (Michael Hoffman).
Mignon, il plaît beaucoup aux belles-mères américaines), Robert Downey Jr. est bon mais discret, jusqu'à l'absence parfois. Suffit que son partenaire soit de bon standing (comme James Woods) pour qu'il se fasse croquer. Mais l'acteur devrait montrer ce qu'il sait vraiment faire en interprétant Chaplin dans le film du même nom de Richard Attenborough.

christian slater

Depuis son rôle de lycéen déjanté dans Fatal Games, on parle souvent de Christian Slater comme du fils spirituel de Jack Nicholson. Une image qu'il ne cesse d'entretenir aussi bien quand il joue les cow-boys belliqueux dans Young Guns 2 que quand il personnifie le frère caché de Kevin Costner dans Robin des Bois.
Découvert en moinillon, au côté de Sean Connery, en 86 dans Le Nom de la Rose, Christian Slater n'en était pas à son coup d'essai, puisqu'il avait joué un des rôles principaux du teenage movie The Legend Of Billie Jean.
En 88, il est le fils du génial Tucker dans le film homonyme de Coppola, participe ensuite à deux films inédits en France, Gleaming the Cube et The Wizard. On le verra aussi dans un des sketches du nouveau Darkside, le titre phare d'une filmo déjà bien chargée restant sans conteste Pump Up The Volume. Adolescent à problème, DJ de radio pirate qui rassemble la jeunesse d'une petite ville américaine, il démontre là une gamme impressionnante de niveau de jeu. Pas étonnant qu'une grosse partie de la jeunesse se soit reconnue dans son personnage. Aujourd'hui, Slater est Lucky Luciano dans Mobsters, drôle de film qui jette un œil sur les débuts des plus célèbres gangsters.

(bientôt dans Hero Wanted de Bruce Evans et dans Fern Gully : the Last rain Forest de Bill Kroyer)







AMBIGU

jeff fahey

Clint Eastwood et son ex-épouse, Sondra Locke, se sont partagés la découverte de ce jeune comédien venu du théâtre et de la comédie musicale. Eastwood lui offre un juste partage de l'affiche dans **Chasseur Blanc, Cœur Noir** où il incarne le scénariste Pete Verrill, ami et confident de John Wilson, substitut de John Huston. Sous la direction de Sondra Locke, Jeff Fahey s'efface discrètement derrière Theresa Russell dans un emploi de procureur ambitieux. Mais celui-ci n'a pas attendu Eastwood et Locke pour prouver ses capacités. Passons sur **Silverado** où il joue les étoiles filantes. Dans le téléfilm pour le câble, **Retour de Flamme** de Gilbert Gates, il campe un vétéran du Vietnam réduit à l'état de légume que malmène sa salope de femme, Karen Allen. Regard fixe, pas un seul mouvement : Jeff Fahey, obligé à la plus stricte économie gestuelle, est déjà remarquable de présence. Dans le genre halluciné, Anthony Perkins le choisit pour être le traîne-savate cradl de **Psychose III** tué à coups de guitare. Après quelques séries B (**True Blood**, **Out of Time**...), Jeff Fahey s'intéresse au registre fantastique. Ironie du sort, il joue coup sur coup dans **Body Parts** d'Eric Red et dans **The Lawnmower Man** d'après Stephen King. Dans le premier, amputé, il écope du bras maléfique d'un tueur fou. Dans le second, des scientifiques lui greffent un bras robotisé. Deux personnages rigoureusement identiques. Jeff Fahey se repose-t-il ?

Derrière ce physique classique, propre, ces yeux très bleus à faire craquer les midinettes, ce physique qu'un rien pourrait amener à la fadeur, vibre une fibre inquiétante. Malgré les apparences, Jeff Fahey est plus à même de jouer les psychopathes que les grands romantiques.

(bientôt dans Iron Maze de Hiroaki Yoshida)

'OMPI

william baldwin

Sur les traces de son grand frère Alec, William Baldwin est en train de faire son petit bonhomme de chemin à Hollywood. Seulement cinq films à son actif et déjà deux méga-succès. William a débuté dans la pub. Rien d'étonnant puisque son physique à la James Dean fait craquer toutes les minettes. On le remarque aussi dans une dramatique télé, **The Preppie Murder**. Il aura ensuite un petit rôle dans **Né un 4 Juillet**, mais c'est sa présence dans **Affaires Privées** qui fait réellement office de révélateur. Il y joue le flic qui descend un type sans le faire exprès et qui sera couvert par Richard Gere. Un rôle fragile dans lequel il démontre d'incontestables possibilités. Il est ensuite un des cinq morts-vivants de **L'Expérience Interdite**. Une bonne occasion de se moquer de son image de dragueur impénitent puisque ce sont toutes les femmes que son personnage a quittées qui reviennent hanter sa conscience. L'ascension continue. Il est carrément co-vedette de **Backdraft**, dans un rôle de pompier apprenti rentré dans le métier pour faire comme son frère. Etrange coïncidence.

Des prestations qui, à part peut-être celle de **Affaires Privées**, prometteuse mais trop courte, ne nous en disent pas long sur ses talents de comédien. D'accord, il a la pêche et des yeux qui font fondre les nanas, mais c'est à peu près tout ce que l'on sait. Ses prochains films seront donc déterminants.



allan rickman

Le méchant le plus classieux de ces dernières années. La fréquentation de la scène lui a donné une distinction, des allures altières que l'interprétation de la pire des crapules ne peut lui ôter. Et Allan Rickman est, du coup, un redoutable voleur de tête d'affiche. Kevin Costner l'a récemment appris à ses dépens en lui confiant le rôle du Shérif de Nottingham dans **Robin des Bois**. Allan Rickman s'y livre à un numéro de loup libidineux à la Tex Avery. Il cabotine génialement. Pas de cabotinage débridé dans **Piège de Cristal** : John McTiernan ne le lui aurait d'ailleurs pas permis. Non, Allan Rickman, hautain, poli, montre à quel point le complet veston et la barbe bien taillée sied au terroriste. Suave, il tue comme il parle : avec classe. Normal quand on a incarné le Valmont des "Liaisons dangereuses" sur les planches, des années durant. Entre **Piège de Cristal** et **Robin des Bois**, Allan Rickman se fait plus discret. Il est un artiste un peu dingo dans **Calendrier Meurtrier** et un pistolero que dégomme Tom Selleck dans **Mr. Quigley, l'Australien**. Ce vilain charismatique, plus éclatant que les héros qu'il combat, change de registre. Demain, il sera la vedette du drame sentimental **Close my Eyes** de Stephen Poliakoff et de la comédie de fantôme, **Truly Madly Deeply** de Anthony Minghella.

par Didier ALLOUCH,
Vincent GUIGNEBERT
& Marc TOULLEC



EN RÉSUMÉ

WOLFGANG PETERSEN
réalisateur de **Troubles**



Le Bâteau, L'Histoire sans Fin, Enemy... L'Allemand Wolfgang Petersen s'impose en trois titres. Un en Allemagne à travers l'odyssée d'un sous-marin nazi pendant la Deuxième Guerre Mondiale, deux à Hollywood, touchant au merveilleux et à la science-fiction. Aujourd'hui, il abandonne les énormes machines cinématographiques pour un exercice de manipulation à la Hitchcock...

Troubles est un projet de très longue date pour vous...

Le thriller me passionne depuis toujours. J'ai débuté en tant que réalisateur pour la télévision où j'ai tourné six thrillers qui ont obtenu beaucoup de succès. J'aime énormément le genre. Quand j'étais étudiant de cinéma, j'admirais Roman Polanski et François Truffaut. Et quand on admire Truffaut, on en vient forcément à admirer Hitchcock. Dès mes débuts au cinéma, j'ai eu envie de m'attaquer à la réalisation d'un thriller. Un ami connaissant mes goûts m'a proposé un roman qu'il avait lu par hasard, "The Plastic Nightmare", dont l'histoire m'a fasciné immédiatement. J'ai tenté d'en acquérir les droits, sans me faire d'illusion car je n'avais pas les moyens. J'ai eu de la chance. En 1978, je possédais les droits d'adaptation du livre. Je voulais tourner le film tout de suite, en Allemagne. Mais le succès du **Bâteau** m'a dirigé vers des grosses productions, vers Hollywood, un endroit vraiment étrange où les choses vont et viennent sans cesse. Finalement, je n'en ai fait qu'à ma tête pour monter **Troubles**. Je l'ai produit, écrit et réalisé indépendamment. C'était le seul moyen de garder une totale autonomie sur le projet. **Troubles** est vraiment le film que je voulais faire, mon film. Je suis d'ailleurs fier d'avoir pu le réaliser à Hollywood sans dépendre de personne.

Le personnage marquant de *Troubles*, c'est la parfaite salope qu'interprète Greta Scacchi. Vous ne seriez pas un peu macho par hasard ?

troubles



■ *Tom Berenger & Greta Scacchi* ■

Cinéaste honnête, très à l'aise sur les gros budgets dont la maîtrise technique ne lui échappe jamais, même au pire des difficultés, Wolfgang Petersen a la main quelque peu lourde lorsqu'il s'agit de ficeler un ouvrage plus délicat. Le suspense par exemple. Il déploie l'artillerie lourde à juste titre lors du très impressionnant accident qui marque le début de **Troubles**. Malheureusement, le réalisateur allemand ne démord pas par la suite. Le feutré, la nuance, il ne connaît pas. Chaussé de grosses tatanes à crampons, il prend donc son pied à souligner les effets pour qui ne pigerait pas l'astuce du scénario. Une idée d'ailleurs bien plus adroitement exploitée dans **Angel Heart** d'Alan Parker. Remplacez Mickey Rourke par Tom Berenger et vous obtenez une intrigue reposant sur un principe jumeau. Dan Merrick survit miraculeusement au plongeon de sa Mercédès dans un ravin, passe entre les mains d'un chirurgien esthétique (très important ça) et retrouve sa ravissante épouse, Judith, qui s'est tiré de l'accident avec quelques égratignures seulement. Rapidement, Dan a des doutes sur la fidélité de sa tendre et chère. Il découvre des photos compromettantes puis l'identité de son amant. En compagnie d'un détective privé, il soulève un lièvre pour le moins surprenant, le lièvre de Mars.

Belles images, beau savoir-faire pesant. Wolfgang Petersen se donne à fond. Lorsqu'il ponctue une séquence d'amour de vagues déferlantes, il fait pire sans le savoir que **Y a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?** Lorsqu'il montre la silhouette minuscule de Tom Berenger près de l'épave d'un cargot échoué, il forge un tableau sombre, gothique, digne de la légende des Niebelungen. Bizarre, bizarre.

■ **Marc TOULLEC** ■

MK2 Diffusion présente Tom Berenger & Greta Scacchi dans ***TROUBLES (SHATTERED***, USA - 1990) avec Bob Hoskins, Joanne Whalley Kilmer, Corbin Bernsen, Debi A. Monahan, Bert Rosario **photographie** de Lazlo Kovacs **musique** de Alan Silvestri **scénario** de Wolfgang Petersen & Andrew Birkin d'après le roman de Richard Neely **produit par** Wolfgang Petersen, John Davis & David Korda **réalisé par** Wolfgang Petersen

25 septembre 1991 **1 h 38**

jésuite joe

Hugo Pratt au cinéma, c'est déjà une longue histoire. Depuis une quinzaine d'années, des producteurs annoncent une très évasive adaptation de la bande dessinée "Corto Maltese". Sergio Leone s'y serait même intéressé. En 1991, les cinéastes courent toujours après le personnage. Raison de plus d'être surpris par l'arrivée soudaine de ce **Jésuite Joe**, transposition à peine dissimulée de Corto Maltese dans les neiges du Grand Nord canadien. Hugo Pratt s'attèle lui-même à la mise en images mobiles de sa bande dessinée, froide, violente, caustique et mystique, des planches à priori inadaptables au cinéma. Le jeune Thierry Austen heurte de front l'obstacle. Dans **Jésuite Joe**, il n'existe guère de trame, sinon une suite de saynettes, de vignettes dépeignant la quête obsessionnelle de cet indien métis que suit en permanence un busard narrateur impassible. Jésuite Joe vole son uniforme à un représentant de la police montée et abat les trois hommes qui viennent de descendre ce dernier dans son lit. Commence alors un curieux parcours. Jésuite Joe tue sans plaisir, froidement, pour venger les humiliations subies par son peuple. Il tue même ses frères de sang, ceux qui collaborent avec le profanateur blanc.

On peut dire ça. Mais ce trait de caractère concernant Judith Merrick provient de l'influence que le film noir exerce sur moi. Les héroïnes, style Barbara Stanwyck, sont souvent montrées de manière très négatives. Dans une histoire comme celle de **Troubles**, vous avez inévitablement un méchant. Ici, c'est une femme. Je ne me sens pas réellement macho, mais j'apprécie les intrigues mettant en scène de belles salopes. Kathleen Turner dans **La Fièvre au Corps** par exemple. Néanmoins, dans **Troubles**, Judith Merrick n'est pas seulement une pouffiasse dans le sens où ce sont la passion et l'amour qui l'animent. J'ai choisi Greta Scacchi car elle est charmante, belle, sympathique, et qu'elle me permettait de jouer avec le public. C'est ainsi que la Belle devient la Bête.

Quant à Tom Berenger, le héros, il met un pied dans chaque camp. Il est à la fois victime et instigateur du complot !

Tom Berenger a longtemps hésité à accepter ma proposition tellement le personnage de Dan Merrick est complexe à incarner. Tom disait, qu'en général, il connaissait parfaitement son personnage en signant pour un film. Mais, dans **Troubles**, Dan Merrick est un zéro, un néant total, un non-personnage amnésique. Cet aspect laissait Tom Berenger pour le moins circonspect. Je l'ai convaincu en lui expliquant qu'interpréter un personnage qui n'en était pas vraiment un était un challenge extraordinaire pour un comédien comme lui. Il fallait qu'il donne vie à un mort.

Le détective, joué par Bob Hoskins, tient une boutique d'animaux. Pas courant !

Pourquoi pas ! Andrew Birkin, qui a collaboré au script, a effectué des recherches sur les détectives privés de manière à donner au personnage une personnalité sans rapport avec les clichés habituels. Enquête faisant, il a entendu parler d'un type qui possédait un magasin d'animaux mais qui continuait néanmoins à mener quelques enquêtes. Aux Etats-Unis, tout est possible. Gus, le privé, en a marre des hommes. Il ne se trouve bien qu'en compagnie des animaux. Alors, de temps en temps, il accepte quelques investigations pour les nourrir.

L'immeuble bâtisse où habitent Dan et Judith Merrick renvoie directement au manoir de *Rebecca*...

C'était le but recherché. J'ai glissé quelques références dans **Troubles**. Une séquence rend hommage à **Chinatown**. A un moment, Bob Hoskins remarque un Chinois astiquant une Rolls Royce. Ce plan renvoie à celui où Jack Nicholson remarque Faye Dunaway pour la première fois dans le film de Roman Polanski. Private joke pour cinéphile !

Comme Hitchcock, vous appréciez les morceaux d'anthologie. *Troubles* débute d'ailleurs par un très spectaculaire accident de voiture...

Six voitures ont été nécessaires pour cette séquence tournée sur dix jours dans huit endroits différents. La première voiture était en morceaux lors du choc contre le muret. Plan suivant : elle vole dans les airs avec une caméra à l'intérieur et se crashe. Pour chacun des rebonds dans la chute, il fallait un véhicule différent. Au studio, nous avons fixé une voiture sur un axe de manière à la faire tourner sur 360° avec un cascadeur et une caméra dans la carcasse. Une autre caméra glissait sur une corde pour créer l'illusion du paysage qui défile. Puis, tout a été monté de façon à ce qu'on ne mette pas en doute la continuité de la scène.
Il y a encore une séquence sur laquelle je ne me suis pas amusé. Il s'agit de la poursuite automobile dans la forêt. Une forêt boueuse, brumeuse, dont tous les arbres étaient protégés par la loi. Nous y avons passé trois semaines. Nous avons également dû planter notre propre arbre pour que la voiture de Bob Hoskins puisse s'y aplatir. Néanmoins, **Troubles** fut un tournage nettement moins complexe que celui de mes trois films précédents. Le défi n'était pas d'ordre technique, mais narratif. C'est vraiment difficile de manipuler le public.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC
et traduits par Didier ALLOUCH ■

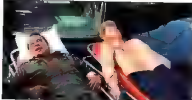
Western métaphysique dont la philosophie est dictée par le **El Topo** d'Alejandro Jodorowski, **Jésuite Joe** aligne, sans scénario véritable, des tableaux tantôt splendides, tantôt irritants, comme les incessants vols du vautour en caméra subjective. Mais le lyrisme barbare de certains passages, les gunfights au ralenti sur fond de bel canto notamment, possèdent une puissance visuelle indéniable.
Hybride, parfois hermétique, influencé par certains westerns spaghetti (**Le Grand Silence** de Sergio Corbucci surtout), ce **Jésuite Joe** ne trahit pas Hugo Pratt, mais l'âme de la bande dessinée morbide lui fait parfois défaut. Thierry Austen, trop ambitieux sans doute, emboîte le pas de Jean-Jacques Beinex et de sa **Lune dans le Caniveau**. Trop de références finit par nuire.

■ Marc TOULLEC ■

■ *Peter Tarter & Laurence Treil* ■

AFMD présente Peter Tarter dans une production **Duckstere Productions/ Ciné Cinq/ Canal Plus** *JESUITE JOE* (*JESUIT JOE* Canada/France - 1990) avec John Walsh - Laurence Treil - Geoffrey Carey - Chantal Desroches - Velerio Popesco **photographie** de Eric Dumage **musique** de Erik Armand **scénario** de Hugo Pratt - Olivier Austen & Ron Base d'après la bande dessinée de Hugo Pratt **produit par** Jean-Jacques Gembiat & Aziz Grenet **réalisé par** Olivier Austen

6 novembre 1991 **1 h 50**



■ GAG ■

hot shots !

Réalisé en solo par Jim Abrahams, le "A" des ZAZ (**Airplane, Top Secret, Naked Gun**), **Hot Shots** tente de battre sur son terrain David Zucker (**Naked Gun 2 1/2**), le premier "Z" des ZAZ (le second "Z" des ZAZ étant **Jerry Ghost Zucker**. Allez, c'est pas si compliqué que ça, quoi !). Recette : parodier un genre, ici le film d'aviation, et multiplier les gags comme les petits pains. C'est sûr, Abrahams n'a rien compris au geste de Jésus : ce n'est pas la quantité de gags qui compte mais la saveur de chacun. Or, Abrahams pratique l'humour à la mitraillette, genre 10 gags en trente secondes, repos, 15 gags à la minute, repos, etc. Si David Zucker excelle dans son rôle de coureur de fond, Abrahams, lui, échoue dans le sien de sprinteur. Départ fulgurant à cent à l'heure, on déroule les zygomatiques, arrivée au finish dans un grand éclat de rire, on souffle, un peu, beaucoup, trop, beaucoup trop. "Prochaine course dans un quart d'heure". Et le spectateur de bailler.
Si les meilleurs moments, ils sont rares, de **Hot Shots !** ressemblent, plus que dans tout autre film à du Tex Avery filmé "live", les moins bons, ils sont légion, renvoient direct au bon gros comique troupier français (**La Septième Compagnie au Clair de Lune, On a Retrouvé la Septième Compagnie**, et autres chefs d'œuvre) et à la parodie égarée entre le pastiche fadasse et le comique premier degré de situation. Martin Sheen, dans le rôle du pilote banni rappelé par la base pour une éventuelle intervention au Moyen-Orient, est complètement pas drôle. Cary Elwes non plus. Valeria Golino encore moins. Llyod Bridges, par contre, un peu, logique, il avait sensiblement le même rôle dans **Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**
Un truc imparable pour tester l'humour d'un film. Se souvenir, se raconter les gags entre potes. **Y a-t-il un Flic pour Sauver le Président ?** par exemple. *"Mais si, tu sais, quand Drebin envoie la lourde dans la tronche de la mère Bush"* - *"Morte, ah ah aaaahhhh"*. Autre exemple, **Hot Shots !**. *"Tu t'rappelles le plan Neuf Semaines et demie avec le coup de l'olive"* - *"Ouais et alors ?"* - *"Ben, alors rien"*. Essayez, c'est radical. **Hot Shots !** ne s'en remettra pas.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Twentieth Century Fox présente Charlie Sheen - Cary Elwes - Valeria Golino dans *HOT SHOTS* (USA - 1991) avec John Cryer - Kevin Dunn - Bill Irwin - Lloyd Bridges - William O'Leary **photographie** de Bill Butler **musique** de Sylvester Levay **SPFX** de Sessums Engineering & Dreamquest Images **scénario** de Jim Abrahams & Pat Proft **produit par** Bill Badalato **réalisé par** Jim Abrahams

30 octobre 1991 **1 h 30**

DEUX CHIENS DE MA CHIENNE
(les yeux d'un ange et croc-blanc)

Voici maintenant deux ans, les clébards arrosaient le bitume hollywoodien. **Chien de Flic, Turner & Hooch.** Le chenil n'était pas loin. Mais les producteurs n'ont pas insisté, préférant aux clebs les couffins au caribou les petits pots, à la balayette les pampers. **Les Yeux d'un Ange** aurait dû pointer du museau à cette époque. Aurait dû, car le film connaît les pires difficultés et n'a, par conséquent, pas pu quitter la niche de la table de montage. Mais devant le retour en force, grâce à **Allo Maman Ici Bébé**, d'un John Travolta que l'on croyait définitivement abattu, les producteurs reprennent les bobines, décident d'investir quelques milliers de dollars dans un nouveau montage et recollent les morceaux. Plus de deux ans après son tournage, **Les Yeux d'un Ange** est donc enfin prêt, bricolé et incohérent nunuche. Ces marchands de soupe de producteurs, appuyés par Michael Douglas (actionnaire dans l'épicerie), sont satisfaits du résultat, tandis que Robert Harmon, le réalisateur, renie en bloc le film, bidouillé à son insu. Robert Harmon ? Oui, le cinéaste inspiré, cruel et virtuose de Hitcher, fabuleux road-movie. Du pur Robert Harmon, il n'y en a pas trace dans **Les Yeux d'un Ange**, sinon dans quelques plans furtifs où Travolta, dans un décor boueux, s'offre une belle baston. C'est tout, c'est peu. Pour le reste, **Les Yeux d'un Ange** met en scène un Travolta bouffi au bord de la cloche, pleurant sa défunte femme et élevant tant que mal sa petite fille, Cissy. Cissy qui recueille un doberman au regard craquant (merci les inserts de gros plans), lequel clébard la suit à travers les Etats-Unis lorsque son cher père fuit devant son beauf de mafioso... De la guimauve ce film. A tout prendre, on préfère encore goûter des croquettes *Friskies*.

Des faubourgs de Los Angeles, passons au Grand Nord canadien du temps de la ruée vers l'or. A l'opposé de Robert Harmon, il n'y a pas grand chose à attendre de Randall Kleiser, réalisateur carrément nul, spécialisé dans des breuvages sirupeux jusqu'à l'écœurement comme **Grease** (avec Travolta justement) et **Le Lagon Bleu**. A son niveau, proche du zéro, Kleiser surprend plutôt agréablement avec cette adaptation du fameux bouquin de Jack London. Son **Croc-Blanc** est très classique, très prévisible, mais tout de même honnête, jouant à la fois sur les sentiments, l'anthropomorphisme (*Walt Disney* produit le film), les grands espaces et l'amitié liant le jeune prospecteur Jack au loup Croc-Blanc.

■ CROC-BLANC ■



■ LES YEUX D'UN ANGE ■

Label Disney oblige, ce nouveau **Croc-Blanc** caresse le public enfantin dans le sens du poil. Exit donc la cruauté, le réalisme sale de l'adaptation italienne de Lucio Fulci. Mais il arrive tout de même que le souffle de l'Aventure ventile agréablement les sommets neigeux de cette entreprise trop balisée. Vu le succès de **Croc-Blanc** aux Etats-Unis, *Walt Disney* devrait, sous peu, plancher sur une nouvelle adaptation de **L'Appel de la Forêt** du même Jack London.

■ Marc TOULLEC ■

Eurostace et Les Films Number One présentent John Travolta dans *LES YEUX D'UN D'ANGE (THE TENDER*, USA - 1988) avec Ellie Raab · Tito Larriva · Jeffrey De Munn · Richard Edson · Vincent Guastaferro **photographie de** Theo Van De Sande **musique de** Randy Edelman **scénario de** Robert Stitzel **produit par** Michael Phillips & Chris Chesser **réalisé par** Robert Harmon

25 septembre 1991 **1 h 37**

Warner Bros présente Ethan Hawke & Klaus Maria Brandauer dans une production Walt Disney Pictures *CROC-BLANC (WHITE FANG* USA - 1990) avec Seymour Cassel · James Remar · Susan Hogan · Bill Moseley **photographie de** Tony Pierce-Roberts **musique de** Basil Poledouris **scénario de** Jeanne Rosenberg · Nick Thiel & David Fallon d'après le roman de Jack London **produit par** Marykay Powell **réalisé par** Randall Kleiser

16 octobre 1991 **1 h 49**

pensées mortelles

Alan Rudolph est un cinéaste élégant, qui a du style. Des qualités absentes de **Pensées Mortelles**. Oubliez **Wanda's Café**, **Made in Heaven** et **Les Modernes**, oubliez même ce film de commande qu'est **Espèces en Voie de Disparition**. Car, de commande, **Pensées Mortelles** en est une. Une commande passée par Demi Moore, star depuis **Ghost**. Celle qui pose à poil et enceinte sur la couverture de *Vanity Fair* s'est fait un évident plaisir doublé d'une ambition évidente : concourir aux Oscars. Le rôle de Cynthia Kellogg, gentille shampouineuse, est écrit sur mesure pour permettre à la jeune comédienne de battre Glenn Close et Meryl Streep sur leur propre terrain. Demi Moore, voix cassée et jeans serrés, incarne donc Cynthia Kellogg, employée dans un salon de coiffure. Elle assiste au mariage de sa meilleure amie, Joyce, avec un sale type, une brute, un macho de première. L'épouse songe à le liquider mais n'en a pas le courage, jusqu'au jour où le mari invivable est retrouvé égorgé dans un ruisseau.

Construit autour d'un flash-back qu'entrecoupent des séances d'interrogatoire dans un commissariat, **Pensées Mortelles** ne fait guère illusion très longtemps. Manifestement, Alan Rudolph ne croit pas à un seul instant à la crédibilité de son scénario. Il illustre donc, platement, professionnellement, cette enquête maniaque sur le mécanisme psychologique d'un meurtre. Pendant que le réalisateur soigne les cadrages cinémascopés et sauve du naufrage quelques seconds rôles (le mari lâche et carriériste de Cynthia, le flic, la famille du défunt), les deux comédiennes principales rivalisent. Au finish, Demi Moore cède quelques longueurs d'avance à Glenne Headly, tour à tour fragile, opprimée, maso et dangereuse. Co-productrice de **Pensées Mortelles**, Demi Moore confie à son mari au quotidien, Bruce Willis, le rôle du vilain époux tortionnaire James Urbanski, ivrogne, brutal, vulgaire, sale. Elle pousse le bouchon jusqu'à l'étriper au cutter tandis que celui-ci tente de lui arracher sa petite culotte. Sorti de cette déviation autobiographique, **Pensées Mortelles** ne présente donc qu'un intérêt très relatif.



■ *Demi Moore* ■

■ Marc TOULLEC ■

Columbia/ Tri-Star présente Demi Moore & Glenne Headly dans *PENSEES MORTELLES (MORTAL THOUGHTS*, USA 1990) avec Bruce Willis - John Pankow · Harvey Keitel · Billie Neal **photographie de** Elliott Davis **musique de** Mark Isham **scénario de** William Reilly & Claude Kerven **produit par** John Fiedler - Stuart Benjamin - Taylor Hackford & Demi Moore **réalisé par** Alan Rudolph

20 novembre 1991 **1 h 44**

rage

Aujourd'hui, quand on veut faire un film un peu intimiste à Hollywood, on a deux solutions. Soit on engage à coups de millions de dollars une grosse vedette capable de rameuter le grand public vers les salles. Soit on le fait pour la chaîne câblée *HBO*. Les films n'en sont pas moins bons pour autant, puisque *HBO*, le *Canal +* américain, a pour habitude de soigner ses productions. La diffusion sur la chaîne permet de toucher des millions de téléspectateurs et, si le film est vraiment bon, rien n'empêche de le sortir dans les salles à l'étranger. Tel est le cas de ce **Rage**.

Notable d'une petite ville sudiste en 1949, Paris Trout est un type odieux. Un espèce de dingue raciste qui n'hésite pas à tirer sur des gamins noirs persuadés que, de toute façon, personne n'osera le condamner pour ce genre de crime. Faux. Paris est inculpé, et bénéficie de l'aide de son avocat, Henry Seagrave, et du soutien de sa femme. Mais, Hanna, son épouse, est de plus en plus écœurée par le personnage et décide de le quitter dès que le procès sera terminé. Les semaines précédant le jugement verront l'état mental de Paris décliner et son comportement devenir de plus en plus ignoble.

Rage est un film fort. Un réquisitoire contre la forme la plus atroce du racisme puisqu'elle mène au meurtre. Une description sans complaisance d'un état d'esprit qui n'a pas encore complètement disparu dans le sud des Etats-Unis. Une descente infernale dans l'esprit dérangé d'un type qui s'aperçoit que tout s'écroule du fait de son acte meurtrier. La puissance de **Rage** doit tout, ou presque, à ses deux acteurs principaux. Dennis Hopper, comme d'habitude incroyable, s'en donne à cœur joie dans la démence et Barbara Hershey est impeccable en femme servile qui se révolte. Il est seulement dommage que le scénariste se soit senti obligé de conclure dans un bain de sang, avec une fusillade, plutôt bien réalisée d'ailleurs, mais qui règle toute l'intrigue dans une irritante facilité. Une fin bien éloignée de l'esprit du film.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



A.A.A. présente Dennis Hopper & Barbara Hershey **dans une production** Viacom Pictures *RAGE (PARIS TROUT*, USA 1991) **avec** Ed Harris - Ray McKinnon - Tina Liffords - Eric Ware - Gary Bullock **photographie de** Robert Eswit **musique de** David Shire **scénario de** Pete Dexter **produit par** Franck Konnigsberg & Larry Sonitski **réalisé par** Stephen Gyllenhaal

20 novembre 1991 — 1 h 40



■ *Dennis Hopper* ■

hitman



■ *Sherilyn Fenn & Forest Whitaker* ■

Avec une aisance surprenante, Forest Whitaker change de registre. Dans un style de rôle qui était jusqu'alors réservé à des tronches comme Charles Bronson (**Le Flingueur**, qui met également en scène un tueur neurasthénique), il parvient à être crédible dès la première image. Son personnage, Dekker, est un professionnel que les remords ne rongent pas. "*Cela n'a rien de personnel, c'est juste un boulot*" dit-il à ses "clients" avant de les descendre. Mais tout rigoureux et froid qu'il est, Dekker souffre de petits problèmes physiques. Son corps accepte mal les meurtres programmés. Dekker connaît des problèmes de vision, son bras lui fait mal. Il désire prendre une douce retraite et profiter de ses petites économies. Mais il est cependant contraint d'honorer une dernière mission, descendre une jeune femme et son bébé sur ordre du mari. A regret, Dekker sort une dernière fois (du moins c'est ce qu'il espère) son flingue, visse le silencieux sur le canon. Et tombe sous le charme de sa victime.

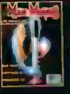
Professeur d'art dramatique très réputé à Hollywood, Roy London sait évidemment diriger les acteurs. Ils sont tous excellents dans **Hitman**, tous y compris Sharon Stone, présente dix minutes à l'écran, et méconnaissable sous une perruque brune. Mais Roy London connaît de gros problèmes question structure dramatique. Si la première partie du film, la présentation de Dekker, de son boss, de son jeune voisin, tient honnêtement la route, la seconde se ramasse une rigoureuse gamelle artistique. Dès que Forest Whitaker ouvre la porte de l'appartement de Sherilyn Fenn, **Hitman** déraille. Le huis clos qui s'ensuit sent l'inexpérience du cinéaste, son inconfort dans la situation, son incapacité à nourrir le dialogue. Dès lors, le film agonise pitoyablement sur quarante-cinq minutes. Forest Whitaker fait ce qu'il peut, Sherilyn Fenn joue les fofolles sans conviction tandis que Roy London évince tout érotisme de sa part.

Modeste entreprise (tourné en 32 jours pour un budget inférieur à deux millions de dollars), **Hitman** s'achève en fait au terme d'une demi-heure de projection. Au-delà, le film n'existe plus.

■ **Marc TOULLEC** ■

UGC présente Forest Whitaker & Sherilyn Fenn **dans** *HITMAN* (USA 1991) **avec** Seymour Cassell - Sharon Stone - James Belushi **photographie de** Yuri Sokol **musique de** Michel Colombier **scénario de** Kenneth Pressman **d'après sa pièce produit par** Amin Q. Chaudhri **réalisé par** Roy London

20 novembre 1991 — 1 h 31



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 [illegible]
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 [illegible]
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 [illegible]
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 [illegible]
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 [illegible]
43 [illegible]
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 [illegible]
47 [illegible]
48 [illegible]
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci.
50 [illegible]
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 [illegible]
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 [illegible]
55 [illegible]
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Carpenter.
59 [illegible]
60 [illegible]
61 [illegible]
62 [illegible]
63 [illegible]
64 [illegible]
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 [illegible]
67 [illegible]
68 [illegible]
69 [illegible]
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 [illegible]
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 [illegible] Evil Dead 3, The Rocketeer, Alien 3

IMPACT

1 [illegible]
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 [illegible]
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 [illegible]
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 [illegible]
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV
12 [illegible]
13 [illegible]
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 [illegible] les "Emmanuelle", Beetlejuice
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 [illegible]
21 [illegible]
22 [illegible]
23 [illegible]
24 [illegible]
25 [illegible]
26 [illegible]
27 [illegible]
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 [illegible]
30 [illegible]
31 [illegible]
32 [illegible]
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2. Jackie Chan, les Arts Martiaux.





BON DE COMMANDE

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 épuisés. Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon, 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international

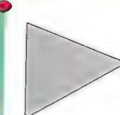
MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74

IMPACT
2 3 4 5 6 7 8 9 10
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

NOM ______ **PRENOM** ______

ADRESSE ______

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.



Des acteurs ? Lee Majors - Martin Landau - Forest Whitaker - Cynthia Khan - Steve James - Nick Nolte - Joe Mantegna - Chris Sarandon - Charlton Heston - Robert Mitchum

Des réalisateurs ? Andy Sidaris - Ruggero Deodato - Tom Holland - Renny Harlin (?) - Terence Fisher - Tim Hunter - Albert Pyun - Sam Firstenberg

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand.

comme un lion en cage

Rien à voir avec **Brubaker**, **Haute Sécurité** ou **Luke la Main Froide**. Dans un premier temps, on s'attend à un remake du **Prisonnier d'Alcatraz**, à une nouvelle description de l'univers carcéral. John Hancock, sur la pointe des pieds, prend ses distances avec le film de prison, un genre extrêmement codé. Il préfère s'attacher au cas de Lee Ulmstetter, condamné à perpétuité pour vol à main armée. Lee Ulmstetter qui, après plusieurs tentatives de suicide, engloutit, pour passer le temps, les classiques de la littérature mondiale. Après une représentation théâtrale, il décide d'écrire "Weeds" en pompant "Haute Surveillance" de Jean Genet et de monter la pièce avec des détenus. Lorsque Ulmstetter obtient une remise de peine, il persévère dans cette voie... Et **Comme un Lion en Cage** vire au road-movie. Tour à tour inspiré et plagiaire, passé par une rechute dans la délinquance avant le triomphe à Broadway, Lee Ulmstetter est la synthèse de plusieurs tôlards célèbres.

Dans le rôle, Nick Nolte est superbe de puissance contrôlée, de maladresse dans son approche de la scène. D'excellents seconds couteaux l'assistent merveilleusement dans ce film remarquable.

▲ *Nick Nolte* ▲

Delta Vidéo présente *COMME UN LION EN CAGE (WEEDS*, USA - 1987) avec Nick Nolte - Lane Smith Joe Mantegna - William Forsythe réalisé par John Hancock







▲ *Hope Marie Carlton* ▲

piège pour amazones

Alors que Russ Meyer coule une retraite méritée, le preux Andy Sidaris se charge de remplir au maximum les sous-tifs les plus surdimentionnés de la série B américaine. Objectif atteint. Les donzelles de **Piège pour Amazones**, une brigade de "drôles de dames" menée par un sosie musclé de Patrick Bruel, ont des tours de poitrine hallucinants, appâts qu'elles dévoilent sous les prétextes les plus futiles. Les créatures en question, naufragées sur une île hantée par un soldat japonais, se heurtent à des agents secrets asiatiques, un Philippin, des fédéraux, un faux caporal et un officier de marine. Tout ce beau monde ne cesse de trahir l'autre pour faire main basse sur quelques lingots d'or.

Rigolard, flanqué de dialogues mortels (*"Comme ça doit être agréable de travailler toute la journée au soleil"*), incongru lorsqu'il veut faire passer quelques gouttes de pluie pour un ouragan, **Piège pour Amazones** vaut essentiellement pour ses tee-shirts tendus vers la déchirure tant désirée.

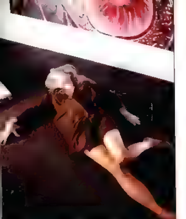
G.C.R. présente *PIEGE POUR AMAZONES (SAVAGE BEACH*, USA - 1990) avec Dona Speir - Hope Marie Carlton - Bruce Penhall réalisé par Andy Sidaris

the last match

Les films d'action ritals ne se privent pas d'exalter les valeurs guerrières de leur peuple. Quand les ritals s'y mettent, on frise la parodie. L'argument de départ rappelle **Midnight Express** : une jeune américaine est emprisonnée, à tort, pour trafic de drogue dans une république sud-américaine de pacotille. Son daddy, joueur de football américain, tente d'obtenir sa libération, sans succès. Qu'à cela ne tienne, son équipe, avec l'équipement complet, se souvient qu'elle oeuvrait il y a guère au Vietnam et décide de rejouer **Les Douze Salopards**.

Ernest Borgnine, l'entraîneur, joue au Général Bigeard en menant ses petits gars à l'action comme il les dirige sur un terrain de foot. Pris au second degré, ce nanar italien réserve des moments de franche rigolade. Il serait dommage de s'en priver.

Delta Vidéo présente *THE LAST MATCH* (Italie - 1990) avec Ernest Borgnine - Henry Silva - Charles Napier - Martin Balsam réalisé par Larry Ludman



▲ Sally Kirkland ▲

la trilogie de robin des bois, la légende

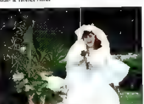
Le producteur ITC a de la suite dans les idées. Il prend une série britannique datant des années 60, colle plusieurs épisodes les uns à la suite des autres de manière à concocter un long-métrage, colorise l'ensemble, rajoute encore quelques talents, un nouvel accompagnement musical, deux ou trois effets spéciaux électroniques en guise de générique. Fin prêt, ce **Robin des Bois** lifté peut s'en aller garnir les rayons des vidéo-clubs pendant que le film de Kevin Costner triomphe en salles. Malins les mecs. Mais ceux qui s'attendent à une imposante production seront surpris par les quelques décors étriqués et la vingtaine de figurants maladroits.
L'histoire, dans les grandes lignes, respecte la légende. Robin revient des Croisades, se heurte au Prince Jean et au Shérif de Nottingham, retrouve Marianne, sa copine d'enfance, rassemble Will Scarlett, Petit Jean et Frère Tuck. La chronologie des événements diffère évidemment du récent film de Kevin Reynolds. Tout de même mieux que *Thierry la Fronde*, ce **Robin des Bois** porte, notamment, la signature de Terence Fisher dont on reconnaît la patte à quelques cruels tirs de flèches et à l'ombre gigantesque du bourreau sur un mur.

Film Office présente *LA TRILOGIE DE ROBIN DES BOIS, LA LEGENDE (ROBIN HOOD, THE TRILOGY*, Grande-Bretagne - 1957) avec Richard Greene - Leo McKern - Alan Wheatly - Bernadette O'Farrell réalisé par Ralph Smart & Terence Fisher

l'art du crime

Dès les premiers instants, on devine que le réalisateur n'est pas un tocard. Tim Hunter (dont le **River's Edge** fit grand bruit aux Etats-Unis) s'adonne dans **L'Art du Crime** au suspense classique. Un jeune amateur d'art flashe sur l'œuvre du sculpteur Jonathan Dunbar, un looser intègre truandé par Marion Easton, directrice d'une galerie dont il est l'amant occasionnel. L'amateur psychopathe entreprend donc d'éliminer tous ceux qui s'interposent entre lui et l'artiste, et soigne plastiquement chacun de ses forfaits.
Malgré un manque flagrant d'originalité, Tim Hunter tire son épingle du jeu. Il étoffe ses personnages, notamment le tueur, limite les séquences de suspense purement fonctionnelles, égratigne au passage les hommes d'affaires s'enrichissant sur le dos des artistes fauchés... Un soupçon d'érotisme et le sourire carnassier de la plantureuse Sally Kirkland agrémentent encore ce solide thriller.

Delta Vidéo présente *L'ART DU CRIME (PAINT IT BLACK*, USA - 1989) avec Rick Rossovich - Doug Savant - Julie Carmen - Martin Landau - Sally Kirkland réalisé par Tim Hunter



▲ Cynthia Khan ▲

noces de feu

Elément pirate de la fameuse série **Le Sens du Devoir**, **Noces de Sang** embauche de nouveau Cynthia Khan, non plus en femme flic, mais en furie vengeresse. Après l'assassinat de toute sa famille et de son mari abattu après la célébration du mariage, elle sort les gros flingues et exécute les coupables.
Polar très "famille", **Noces de Sang** a les défauts et les qualités basiques du film d'action made in Hong Kong. Le réalisateur se moque éperdument des séquences d'exposition, expédie les dialogues et se démène bien plus dans les gunfights. Ceux-ci sont dans la bonne tradition. Des hordes de tueurs s'exterminent allègrement en tirant, si possible, à bout portant sur des costumes blancs, là où le sang est vraiment photogénique. Dans ce domaine, l'attaque de la chapelle, filmée au ralenti, ne lésine pas sur les cadavres. On soupçonne Chris Lee d'avoir vu plusieurs fois **The Killer** de John Woo, mais son enthousiasme dans le carnage fait pardonner de trop insistants coups d'œil sur la copie de son illustre voisin.

Kara Films présente *NOCES DE FEU (IN THE LINE OF DUTY, THE BEGINNING*, Hong Kong/Chine Populaire - 1990) avec Cynthia Khan - Simon Yam - Ricky Hung - Wang Rong réalisé par Chris Lee

les petits kidnappeurs

Saviez-vous que le talentueux Renny Harlin s'était recyclé dans la bibliothèque rose ? Non ? Nous non plus. Comprenez notre surprise quand sur la jaquette des **Petits Kidnappeurs**, on découvre que son nom est mentionné à la réalisation. Grimace lorsqu'au générique Harlin disparaît pour céder sa place à un illustre inconnu. Et vu la molesse du produit, il ne peut s'agir d'un pseudo : ça frise l'arnaque et *Fox Vidéo* ne nous avait pas habitués à pareil procédé.
Charlton Heston est un grand-père-rochon mais-au-grand-cœur qui récupère ses deux petits fils orphelins. L'argument de départ rappelle furieusement les **Heidi**, pour vous situer le niveau. L'action se déroule en Nouvelle Ecosse sur fond de guerre des Boers et accumule tous les poncifs de la littérature bien pensante à l'attention des enfants sages. Ce qui n'est pas votre cas, je suppose, alors un conseil : laissez tomber !

***Fox Vidéo* présente *LES PETITS KIDNAPPEURS (THE LITTLE KIDNAPPERS*, USA - 1990) avec Charlton Heston - Bruce Greenwood - Patricia Gage réalisé par Donald Shebib**

jobman

▲ Kevin Smith ▲

Le réalisateur sud-africain Darrell Roodt s'est distingué voici trois ans avec **La Section**, film guerrier tenté par le fantastique. Dans **Jobman**, il se laisse influencer par le western italien à qui il emprunte les grands espaces, les personnages fatalistes et la musique très mélodique à la Ennio Morricone.
Né sourd-muet, Jobman, après des années d'absence, revient au pays pour retrouver sa femme et son gosse. Les siens, comme les afrikaners, ne désirent pas ce retour car Jobman ne s'est jamais soumis à la dictature des Blancs. Ces derniers décident de le traquer comme une bête. Mais, armé d'un fusil artisanal, Jobman transforme le chasseur en gibier.
Sur une histoire proche de celle des **Collines de la Terreur**, avec Charles Bronson en indien coursé par une horde de pistoleros, **Jobman** n'adopte jamais de position politique ou raciale. Il montre la discrimination, l'apartheid, sans broncher. Darrell Roodt s'intéresse bien plus à la composition des images, aux mouvements de sa caméra et à la mise en valeur de la silhouette pittoresque et très westernienne de Kevin Smith.

G.C.R. présente *JOBMAN* (Afrique du Sud - 1990) avec Kevin Smith - Tertius Meintjies - Lynn Gaines réalisé par Darrell Roodt

cash & murder

Raconté en voix off par le héros de l'histoire, ce téléfilm s'épuise à raconter dans le détail le énième "casse du siècle". Pour rembourser une importante dette de jeu, un employé de la Lufthansa offre sur un plateau à ses créditeurs l'idée d'un hold-up. Tout se déroulera pour le mieux jusqu'à ce que le commanditaire décide de faire disparaître les participants au braquage.
Déjà poussive, l'intrigue est ralentie par le procédé récitatif. Les personnages, stéréotypés, sont quasi inexistants, le comble étant atteint par la femme fatale qui balance l'affaire aux flics. L'ambiance musicale jazzy ne fait que dater l'ensemble. Cette vidéo peut cependant vous éviter de compter longuement les moutons pour trouver le sommeil et, en cela, mérite d'être remboursée par la Sécurité Sociale.

C.I.C. présente *CASH & MURDER (TEN MILLION GETAWAY*, USA - 1990) avec John Mahoney - Tony Lo Bianco réalisé par James A. Contner



▲ *Lee Majors* ▲

bloodmatch

Les amateurs de kickboxing seront au septième ciel car **Bloodmatch** tourne uniquement autour des arts martiaux. Réalisateur de **Kickboxer 2** et de **Cyborg**, Albert Pyun gribouille un semblant de script pour enfermer autour d'un ring un kickboxer justicier, vengeur de feu son frère, et une poignée de kickboxers fripouilles, dont une blonde agile. Méthodiquement, il les questionne de la manière forte et les étale successivement sur le tapis.
Minimaliste, **Bloodmatch**, produit par ce bon vieux Menahem Golan frustré de voir son poulain Van Damme conter fleurette aux majors, ressemble à une compilation de bastons homériques, à un best-of. Malheureusement, les combats sont d'un niveau très moyen ; ils ne font que répéter toutes les combines, les trucs de montage popularisés par le Belge violent.
Ce huis-clos martial se permet tout de même un dénouement surprenant qui renverse totalement la situation. Il fallait bien ça pour rompre la monotonie de cette anthologie spéciale plaies et bosses.

Zénith Production présente ***BLOODMATCH*** (USA - 1990) avec Thom Mathews - Hope Marie Carlton - Benny Urquidez - Vincent Klyn - Marianne Taylor **réalisé par** Albert Pyun

keaton's cop

Lee Majors ne vaut plus trois milliards. Pour ses débuts tardifs au cinéma, *Cannon* lui offre un petit polar nettement inspiré par **48 Heures**. Mike Gable, un flic spécialisé dans la projection des truands à travers les fenêtres, fait équipe avec Louis Keaton, un vieux mafioso extrait de sa maison de retraite par une vague d'assassinats. Les deux hommes se détestent, pour nourrir ensuite une réelle complicité.
Très convenu, **Keaton's Cop** n'est cependant pas désagréable à reluquer. Bouffi, Lee Majors manie correctement l'humour et le tandem qu'il forme avec le malfrat repenti au goût de luxe réserve quelques surprises cocasses. Scénariste et réalisateur brossent parallèlement une incroyable galerie de gangsters, dont un couple de tueurs gays et une Big Mama aux mensurations dignes de Dolly Parton. Plaisant.

Delta Vidéo présente ***KEATON'S COP*** (USA - 1990) avec Lee Majors - Abe Vigoda - Don Rickles **réalisé par** Stuart Burge

les damnés de lang mei

Dans sa révision de la guerre du Vietnam, Cirio Santiago (qui n'a pas encore planché sur la Guerre du Golfe !) a le talent de nous raconter toujours la même chose dans un emballage différent. Cette fois, il a en ligne de mire les westerns de John Ford et le scénario n'est rien d'autre qu'une histoire de cow-boys et d'Indiens.
Les bons yankees, au sommet d'une colline, sont encerclés par les méchants jaunes qui mènent une série d'attaques meurtrières. L'officier responsable, le Général Verdun (un nom prédestiné !), parti chercher du renfort, est arrêté pour traîtrise et remplacé par un bleu-bite frais émoulu de West Point, ou d'ailleurs.
Classique. Il y a même l'amorce d'une histoire d'amour inter-raciale. Ne manque que la cavalerie ? Tout faux ! Le général réussit à s'évader et, avec deux hélicos, sème la panique chez l'assaillant. Bien sûr, ça n'est pas **Platoon**, mais le réalisateur est un des plus efficaces qui oeuvrent dans le genre, et on ne peut rien lui reprocher du point de vue technique et pyrotechnique.

G.C.R. présente ***LES DAMNES DE LANG MEI*** ***(LAST STAND AT LANG MEI***, USA - 1990) avec Steve Kanally - Ken Wright - Peter Nelson - Carl Franklin **réalisé par** Cirio Santiago

désir mortel

Rappelant celui de **Night Eyes**, le point de départ de ce thriller voit un ex-flic, recyclé dans la surveillance de résidences, tomber amoureux, sur fond de sax langoureux, de la séduisante épouse d'un homme d'affaire. Mené par le bout du nez par l'intrigante, il abat son époux en le confondant avec un rôdeur. Dès lors, il se rend compte du plan monté par la belle et cherche à découvrir son but avoué.
L'impression première de déjà-vu s'estompe progressivement et l'histoire réserve le meilleur pour la fin. Au jeu du chat et de la souris, les protagonistes sont passés maîtres et l'intrigue navigue au gré des rebondissements. Une mention spéciale pour le final qui laisse planer une certaine ambiguïté.

C.I.C. présente ***DESIR MORTEL*** (USA - 1990) avec Jack Scalia - Kathryn Harrold - Will Patton **réalisé par** Charles Cordell

criminal justice

Présenté au dernier festival de Deauville, Criminal Justice sort illico en vidéo. Tourné pour la télévision par câble, le film d'Andy Wolk est un réquisitoire impitoyable contre la justice américaine. Suite à l'agression d'une junkie dans un quartier glauque de Brooklyn, Jeff Williams, dealer rangé depuis longtemps, est incarcéré. Innocent, il doit néanmoins négocier sa liberté avec son avocat et le juge...
Criminal Justice brise net les conventions des films tournant autour des procès. Ici, pas de tirades lyriques, de sermons enflammés, d'interrogatoires d'où la vérité est extirpée à force de ruses. Dans **Criminal Justice**, la vérité n'a vraiment aucune importance. Carriéristes, écoeurés par leurs propres magouilles, les avocats sont les objets d'une machine infernale basée sur les compromis et le fric. La démonstration, éloquente, donne froid dans le dos. Andy Wolk se refuse au crescendo classique du genre et au happy-end. Quelques chiffres en guise d'épilogue appuient cette condamnation sans appel de la parodie de justice en vigueur dans l'une des plus grandes démocraties du monde.

Warner Home Vidéo présente ***CRIMINAL JUSTICE*** (USA - 1990) avec Forest Whitaker - Anthony LaPaglia - Jennifer Grey - Rosie Perez **réalisé par** Andy Wolk





▲ *Sasha Mitchell* ▲

mafia kid

Une très agréable surprise venant d'un cinéaste un peu oublié, Paul Morrissey, élève d'Andy Warhol pour qui il tourna notamment **Chair pour Frankenstein** et **Du Sang pour Dracula**. Sur le ton de la comédie et sur un thème proche de **Premiers Pas dans la Mafia**, **Mafia Kid** décrit la vie quotidienne d'un quartier italien de Brooklyn, avec ses rivalités entre familles, ses pères derrière les verrous, son parrain local, ses petites arnaques, ses combats de boxe truqués, son mépris de la communauté portoricaine voisine...
La vedette de **Kickboxer 2**, Sasha Mitchell, y interprète Spike Lumo, une petite frappe insolente, machiste, désireux d'épouser la fille du mafioso régnant sur le patelin après l'avoir engrossée. Mais ses ambitions ne plaisent pas à tout le monde. On le presse de s'exiler chez les Portoricains où il fait le ménage en vidant les trafiquants de drogue. Tout rentrera dans l'ordre autour d'un ring !
Soutenu par quelques tubes de la chanson italienne, Paul Morrissey se livre à une observation pittoresque d'une micro-société et de ses travers. Trafic de drogue, intimidations, pactes du sang et racket prêtent ici plus à sourire qu'à pleurer. Avec autant de chaleur, il décrit le ghetto portoricain singulièrement aéré par le charme farouche de Talisa Soto.

Kara Films présente ***MAFIA KID (THE MAFIA KID/SPIKE OF BENSONHURST/ THROWBACK***, USA - 1988) avec Sasha Mitchell - Ernest Borgnine - Anne de Salvo - Talisa Soto - Sylvia Miles **réalisé par** Paul Morrissey

meurtres sous la pluie

▲ "I'm killing in the rain" pourrait chantonner ce tueur fou qui sévit à Los Angeles. Particulièrement futés, les flics découvrent dès le second meurtre que le cinglé n'agit que les jours de pluie et s'attaque à un groupe d'anciennes toxicomanes. A partir de là, l'intérêt s'émousse car le motif est cerné et les suspects peu nombreux. Le réalisateur tente de jouer la carte des éclairages rouges et bleus sur macadam humide, mais il n'est ni Dario Argento ni Abel Ferrara. Avec une certaine volonté de bien faire, il dose l'action, l'humour, l'érotisme et la violence, mais ne réussit qu'à livrer un produit standard. Gageons que beaucoup se laisseront quand même tenter par la belle photo de la jaquette.

G.C.R. présente ***MEURTRES SOUS LA PLUIE (THE RAIN KILLER***, USA - 1990) avec Ray Sharkey - David Beecroft - Michael Chicklis **réalisé par** Ken Stein

parole d'escroc

▲ Robert Mitchum est de la race des légendes vivantes, de ceux qui ne raccrochent jamais. Pour ce come-back, autrement plus consistant que sa pitoyable participation à **Présumé Innocent**, le grand Bob incarne Jake Spanner, détective à la retraite passant le plus clair de son temps sur les bancs publics à se souvenir de son glorieux passé. Un mafioso qu'il a autrefois mis derrière les verroux vient lui proposer une affaire : verser une rançon... Jake ne flaire pas l'entourloupe et pique du fric à une mégère vendant de la drogue.
Voir de vieux dinosaures reprendre du service est toujours un spectacle coquet. Commentant d'une voix off désabusée une histoire tordue à la Raymond Chandler, citant les grands écrivains du roman noir, Robert Mitchum s'amuse à se pasticher. Sa grande carcasse fatiguée, son humour persistant et les figures folkloriques qu'il croise permettent à ce téléfilm de classe de trouver un ton mi-ironique, mi-sérieux. Faut voir le Bob débarquer innocemment dans un club de naturistes !

Fox Vidéo présente ***PAROLE D'ESCROC (JAKE SPANNER : PRIVATE EYE /HOODWIN***, USA - 1990) avec Robert Mitchum - Ernest Borgnine - Stella Stevens - Dick Van Patten - Jim Mitchum **réalisé par** Lee H. Katzin



▲ *Steve James* ▲

bonne fête... maman !

▲ La fête des mères à la sauce Holland (Tom) est un plat étrange et familial à consommer bien frais. Quinze années ont passé depuis l'enlèvement de son gamin de 3 ans et Marie Blackburn a abandonné l'idée de le retrouver. Ce soir-là, à sa porte, un adolescent se présente comme étant son fils disparu. Un moment d'incrédulité, et Marie se convainc sans peine que le miracle s'est produit. Son fiancé, plus sceptique, relève des contradictions et des mensonges dans les affirmations du jeune Mark. Mal lui en prendra...
Avec de tels prémisses, on devine comment va se nouer le drame et l'histoire présente suffisamment d'originalité pour soutenir l'intérêt. L'enfant prodigue est-il celui qu'il prétend ? That is the big question. La solution sera dévoilée au terme d'un suspense mené de main de maître. Avec peu de moyens, mais de l'imagination, Tom Holland remplit son contrat.

Film Office présente ***BONNE FETE... MAMAN ! (THE STRANGER WITHIN***, USA - 1990) avec Rick Schroder - Kate Jackson - Chris Sarandon **réalisé par** Tom Holland

le loup du désert

▲ Réalisateur du toujours interdit **Cannibal Holocaust**, Ruggero Deodato s'est bien calmé depuis quelques années. Après **Les Barbarians**, il donne dans le film d'aventures classique. Son héros : Garret, dit le loup du désert, une sorte de Zorro des dunes. Il pratique les arts martiaux, manie des arbalètes dont les flèches sont dotées de charges explosives, le bâton, porte une barbe de quelques jours et un long manteau à la Sergio Leone. Justicier dans un coin reculé du Sahara, il assiste la belle Analisa dans la recherche de fabuleux diamants que convoitent également une bande de fripouilles...
Très italien dans sa réalisation, **Le Loup du Désert** est indéniablement mieux réalisé que des trucs comme **The Last Match**. Deodato connaît la musique même s'il aurait tendance à trop charger le film de cavalcades. Une platrée d'asticots servie à l'héroïne rappelle son âge d'or chez les anthropophages amazoniens.

Delta Vidéo présente ***LE LOUP DU DESERT (THE LONE RUNNER***, USA/Italie - 1986) avec Miles O'Keefe - Savina Gersak - Ronald Lacey - John Steiner **réalisé par** Ruggero Deodato

riverbend

▲ Transfuge de la série des **Ninja** de la **Cannon**, le réalisateur Sam Firstenberg et le comédien Steve James se mettent à prôner un "peace & love" dans l'une des contrées les plus réactionnaires et racistes des Etats-Unis. Nous sommes en 1966, dans le Sud du pays. Un shérif particulièrement visqueux et hargneux s'emploie à humilier la population noire. A coups de meurtres et de viols, le shérif Jake, dans ses excès, parvient à créer un antagonisme qui vire à la guerre civile entre les deux communautés. Le Major Quinton, conduit devant une court martiale pour avoir refusé d'obéir aux ordres, mène la révolte. Il tient tous les Blancs du patelin en otage dans l'église... Malgré l'assaut d'un commando, la guérilla se terminera dans la grande rue par des poignées de mains !
Firstenberg expose la situation sans nuance sur une musique à **La Couleur Pourpre**. "*Un nègre sera toujours un nègre*" revendique le shérif Jake. Cela limite singulièrement l'étude du cas de **Riverbend** et amène forcément des situations caricaturales. Evidemment, présence de Steve James oblige, le film dérive souvent vers des règlements de compte en provenance directe du ... **Ninja Blanc** !

Partner & Partner présente ***RIVERBEND*** (USA - 1990) avec Steve James - Margaret Avery - Tony Frank - Paul Loomis **réalisé par** Sam Firstenberg

Enfin le livre de bon goût qui manquait à l'histoire du cinéma-bis...

un tour d'horizon des monstres les plus ratés, et parfois même les plus réussis. Filmographies réalisateurs acteurs et maquilleurs. Affiches publicitaires d'époque. Films culte nanars oubliés échecs notoires ou chefs-d'œuvre du genre. 216 pages. Tout couleur.



En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, maisons de la presse et autres lieux branchés. Disponible également à la Librairie du Cinéma MOVIES 2000, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris (ouverte du mardi au samedi, de 14h.30 à 19h.)


LE CHOC DE LA RENTREE !
EN OCTOBRE
VAN DAMME
REVIENT !
JEAN-CLAUDE VAN DAMME
FULL CONTACT
2 millions
d'entrées au cinéma
EN VENTE
PARTOUT
DELTA VIDEO
OCTOBRE 1991